Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Baronne Emmuska Orczy

LE MOURON ROUGE CONDUIT LE BAL

Sir Percy Leads the Band

1936

Traduit par Maria Luz Pietrantoni

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

L'ABBÉ

1

Le procès du roi

Depuis le 14 janvier, les scrutins avaient commencé. On allait savoir si Louis Capet était reconnu coupable d'avoir conspiré contre la liberté. Louis Capet – c'est-à-dire Louis XVI, le descendant d'une longue lignée de souverains – avait été traîné à la barre de la Convention par ses sujets pour répondre de ce crime, et sa vie était en jeu.

Il ne pouvait même y avoir de doute. Ce n'était pas au bannissement, comme beaucoup de députés, surtout les girondins, l'avaient laissé entendre, mais à la peine de mort qu'on allait le condamner.

On avait posé cinquante-sept questions à l'accusé et il avait répondu négativement. Un de ses trois défenseurs, Desèze, avait montré que le procès du roi, irresponsable suivant la Constitution, était illégal, mais rien ne le sauverait.

Une fois déjà, un siècle et demi auparavant, un roi, Charles Ier d'Angleterre, avait été traduit devant son Parlement, et cela s'était terminé par un régicide. La foule, une foule inquiète et silencieuse, se pressait aux alentours de l'Assemblée, attendant les nouvelles tandis que l'avocat Barère résumait les débats dans un discours interminable. Puis on ramena le roi à la prison du Temple où il vivait maintenant, séparé de sa femme, de sa sœur et de ses enfants.

Le 16 janvier, le vote commença. Il dura vingt-quatre heures. La Convention avait décidé que, quelle que soit la sen-

tence, il ne serait pas fait appel au peuple. Les modérés auraient bien voulu conserver cette échappatoire, mais les extrémistes crièrent que ce serait fomenter la guerre civile et, une fois de plus, les autres s'étaient laissé intimider.

Sept cent vingt et un députés étaient présents. On les appelait un à un ; ils montaient à la tribune et prononçaient la peine qu'ils voulaient voir appliquer.

Pendant longtemps, le bannissement et la mort se partagèrent à peu près également les votes. Cette étrange scène avait pour témoins les spectateurs fort élégamment vêtus des galeries qui mangeaient des bonbons et bavardaient. Il y eut un moment d'intense curiosité lorsque Philippe d'Orléans – on l'appelait maintenant Philippe-Égalité – vota la mort de son cousin en son âme et conscience, bien entendu.

Enfin on compta les votes ; la peine de mort avait réuni trois cent soixante-sept voix contre trois cent trente-quatre, et le président Vergniaud, qui avait dit la veille encore : « Je ne voterai pas la mort », et qui l'avait votée, proclama le verdict.

2

La sentence

À peine le président avait-il terminé que les avocats du roi déposèrent une protestation. Ils demandaient un sursis et l'appel au peuple. Celui-ci avait déjà été rejeté ; il restait le sursis, mais les députés étaient recrus de fatigue et remirent leur décision au lendemain.

Les extrémistes disaient « non », Philippe-Égalité disait « non », peu de députés avaient le courage de dire « oui » et, finalement, on rejeta aussi le sursis.

Le Conseil exécutif vint lire le décret de mort au condamné dans sa prison. Louis XVI l'écouta tranquillement, puis il demanda un délai pour se préparer à la mort et un confesseur dont il donna le nom. Le ministre de la Justice, Garat, accepta de transmettre cette dernière demande, et lorsqu'il revint il dit « qu'il était libre à Louis d'appeler tel ministre du culte qu'il jugeait à propos ».

Pendant ce temps, la nouvelle se répandait dans Paris et le frappait de stupeur. Seuls les extrémistes se réjouissaient, agitaient leurs cocardes tricolores et criaient : « Vive la liberté ! » Le député qui s'était élevé le premier contre un sursis, Le Peletier, alla souper au Palais-Royal chez un restaurateur à la mode : *Février*. Il allait payer sa note lorsqu'il fut attaqué par un homme qui lui plongea un poignard dans la poitrine en criant : « Régicide ! voilà pour toi ! » Dans la confusion qui suivit, le meurtrier s'échappa. Lorsqu'on apprit la chose, la plupart des députés qui avaient voté la mort s'enfermèrent chez eux.

Cependant, les cafés et les restaurants ne désemplissaient pas. On parlait du procès et on parlait de la guerre peut-être imminente avec l'Angleterre. L'ambassadeur de France à Londres, Chauvelin, n'était pas encore revenu, mais on s'attendait à le voir rappelé d'un instant à l'autre ; les Anglais qui résidaient en France se préparaient à quitter le pays.

Cependant, il en restait encore un certain nombre, journalistes, hommes d'affaires ou simples curieux, et ils venaient dîner chez *Février* où se rencontraient aussi Saint-Just, Robespierre, Desmoulins, Vergniaud et d'autres hommes en vue. Ce soir-là, une douzaine d'étrangers se trouvaient réunis autour d'une table ronde. Le dîner était maigre, car les provisions commençaient à manquer et les menus s'en ressentaient. Cependant, la bonne humeur assaisonnait la pauvre chère, et les convives, des Anglais surtout, se résignaient sans trop de grimaces à mal manger.

– Que diriez-vous d'un rôti de bœuf à la moutarde ? disait un homme qui s'efforçait de venir à bout d'un morceau de salé aux haricots.

– Qu'il passerait bien, répondit son voisin, bien que, pour le moment, j'ai plutôt envie d'un ragoût de mouton à la mode Lancashire : c'est le triomphe de ma femme.

– Chez moi, interrompit un de leurs compatriotes à l'accent caractéristique, c'est aujourd'hui le jour du hachis, avec un grand verre de whisky écossais par-dessus, je vous jure…

Deux hommes dînaient ensemble à une petite table voisine ; l'un d'eux s'écria :

– Ces Anglais ! Ils ne parlent que de nourriture !

Sans commenter cette remarque, l'autre dit :

– Vous savez l'anglais, monsieur ?

– Oui ; vous ne le savez pas ?

– Je n'ai jamais pris de leçons, fut la réponse énigmatique.

Ces deux hommes étaient très différents : l'un était plutôt petit et large d'épaules, il avait le visage rubicond, les lèvres sensuelles et des yeux à fleur de tête. Ses mains s'agitaient constamment, roulaient des boulettes de mie de pain ou tambourinaient sur la table. L'autre était très grand ; il parlait sur un ton légèrement pédant, un ton de professeur, ses mains fines ne faisaient pas de gestes. Les deux convives étaient vêtus simplement d'habits noirs et de culottes de drap.

À ce moment, il y eut un grand remue-ménage ; on demandait les chapeaux, les manteaux, on se disait bonsoir… Robespierre, Vergniaud, Saint-Just, quittèrent la salle et, lorsqu'ils eurent disparu, le plus petit des deux dîneurs se renversa sur le dossier de sa chaise avec un soupir et murmura :

– L'air est meilleur à respirer maintenant que cette sale engeance a vidé les lieux.

– Pourtant, dit doucement le professeur, je vous ai rencontré pour la première fois au club des jacobins, monsieur le baron de Batz.

– J'y étais allé par curiosité. Et si je vous ai accosté ce soir-là, c'est bien parce que je vous ai trouvé différent de ces énergumènes.

– Différent ?

– Oui, vous êtes un homme cultivé et votre linge est élégant.

– Vous me flattez.

– Non, vous m’avez parlé de poésie, de la rhétorique anglaise et de l’art italien ; j’ai donc pensé en vous quittant qu’il me fallait vous rencontrer de nouveau. Aussi, je me suis félicité de vous voir apparaître ici cette nuit et je suis heureux que vous ayez accepté de vous asseoir à ma table.

La salle s’était presque entièrement vidée. À part nos deux interlocuteurs, il ne restait plus que trois joueurs de dominos et un quatrième quidam, le nez dans son journal.

Le baron de Batz se pencha vers le professeur :

– Je vais vous montrer toute mon estime maintenant, murmura-t-il.

– Vraiment ?

– Je vous demande votre aide.

– Pour quoi ?

– Pour sauver le roi.

– C’est une entreprise difficile, monsieur.

– Difficile, mais non impossible. J’ai cinq cents amis qui seront postés demain entre le Temple et la place de la Révolution. À mon signal, ils se précipiteront sur la voiture, emmèneront le roi dans une maison du quartier dont tous les habitants sont à ma solde. Vous ne dites rien ? À quoi pensez-vous ?

– Au général Santerre et aux huit mille soldats de l'escorte. Sont-ils eux aussi à votre solde ?

– Huit mille, répliqua Jean de Batz. Bah !

– Vous doutez du chiffre ?

– Non. Je sais tout cela. Je sais aussi qu'il y aura des canons et des canonniers, la mèche allumée à la main, mais il faut tenir compte de l'effet de surprise. Une panique soudaine peut se produire parmi ces hommes. Je peux vous dire que j'ai déjà vu des choses de ce genre-là.

– Il y a tout de même des tâches qui sont au-dessus des forces humaines.

– Alors, vous ne voulez pas m'aider ?

– Vous ne m'avez pas encore dit ce que je peux faire, et que puis-je faire ? Vous allez exposer inutilement la vie de vos adhérents et celle du pauvre prêtre qui sera dans la voiture du roi, l'abbé Edgeworth de Firmont, que j'ai connu autrefois à la Sorbonne. Vous ne sauverez pas le roi de la guillotine.

– La guillotine, hurla le baron de Batz, comment osez-vous parler dans la même phrase de notre souverain et de la guillotine ? Non, Louis XVI ne montera pas les marches de l'échafaud, nous l'arracherons aux griffes des assassins !

– Puis-je avoir mon manteau ? répondit le professeur.

Et avec un salut poli, il se retira.

3

La ligue du Mouron Rouge

Une heure ou deux plus tard, cinq hommes étaient réunis au second étage d'un immeuble de la rue du Bac : quatre d'entre eux étaient assis sur des chaises plus ou moins branlantes et le cinquième, debout devant la fenêtre, regardait à travers la pénombre le tableau qu'offrait la triste petite rue. Cet homme, d'une taille au-dessus de la moyenne, portait encore l'habit noir bien coupé qu'il avait pour dîner avec le baron de Batz chez *Février,* et qui lui donnait l'apparence d'un professeur.

De vrai, ce qu'on voyait par la fenêtre n'était guère réjouissant, mais cette atmosphère mélancolique ne semblait pas affecter ces hommes. Au contraire, leurs visages étaient ardents, animés, et la silhouette de l'homme en noir, avec ses larges épaules et ses hanches étroites, n'était pas celle d'un homme déprimé. Au bout d'un moment, d'ailleurs, il se détourna de son poste d'observation et alla s'asseoir dans un coin sur le bord d'un lit à roulettes tout à fait cassé.

– Bien, commença-t-il en s'adressant à tous. Vous avez entendu ce que ce fou a dit ?

– Presque tout, répondit quelqu'un.

– Il a le dessein insensé de jeter cinq cents écervelés à l'assaut de la voiture qui va emmener le roi à l'échafaud. Cinq

cents cerveaux brûlés, menés par un candidat à Bedlam[1], vont essayer d'atteindre cette voiture que huit mille hommes armés vont escorter. Ce serait ridicule si ce n'était tragique.

– On se demande, dit un des assistants, qui peuvent être ces cinq cents malheureux.

– De jeunes royalistes, tous bien connus des Comités. En fait, j'ai appris que la plupart d'entre eux, si ce n'est tous, recevront la visite de la police au petit jour et n'auront pas la possibilité de quitter leur domicile jusqu'à ce que l'exécution du roi ait eu lieu.

– Ciel ! dit l'aîné des quatre jeunes gens, comment avez-vous su cela ?

– Très simplement, mon cher, très facilement. La foule s'est écoulée aussitôt qu'on a eu proclamé le verdict. Il était trois heures du matin. Tout le monde était très excité et personne ne s'occupait de son voisin. Le président et les autres juges se sont retirés dans la salle qui leur est réservée. Vous voyez celle que je veux dire. Elle n'a pas de porte, seulement une arcade, et il y a toujours foule dans les corridors ; je me suis approché de l'entrée le plus possible et j'ai entendu Vergniaud donner l'ordre de mettre sous la surveillance de la police jusqu'à midi toute personne connue pour ses opinions royalistes ou même seulement modérées.

– Percy, vous êtes merveilleux ! s'écria le jeune homme avec ferveur.

– Tony, vous êtes un idiot ! répondit l'autre en riant.

---

[1] Célèbre asile de fous en Angleterre. (N. du T.)

– Donc, nous devons penser que le plan de notre ami le baron a fait long feu ?

– N'avez-vous pas pensé, Blakeney, que nous…

– Dieu me défend, interrompit Sir Percy avec emphase, de risquer vos précieuses vies dans une entreprise que mon bon sens me montre irréalisable. À quoi pourrait aboutir ce projet à la don Quichotte ? Pourrait-on enfoncer un cordon de troupes profond de dix rangs ? Et même, si nous supposons que les cinq cents hommes de Batz arrivent à atteindre la voiture, que pourront-ils espérer *après ?* Vont-ils se battre avec toute la garnison qui compte cent trente mille hommes ? Croit-on que tout le peuple de Paris va se soulever comme un homme et prendre parti pour le roi ? Folie que tout cela ! Et le premier résultat du corps à corps dans les rues serait le meurtre du roi par une main inconnue. N'ai-je pas raison ?

Tous en convinrent. Leur chef n'avait pas l'habitude de faire de longs discours. Qu'il en ait fait un à ce propos prouvait combien il était troublé par l'événement. Voulait-il se justifier devant ses fidèles de rester inactif ? Je ne le pense pas. Il était habitué à leur obéissance aveugle : c'était là ce qui faisait la force infrangible de la ligue du Mouron Rouge, et trois des hommes présents : Lord Anthony Dewhurst, Sir Andrew Ffoulkes et Lord Hastings, étaient ses plus chers amis.

Le chef avait parlé clairement et longuement de tout ce qui pouvait se passer le lendemain si on essayait de sauver le roi, mais il n'avait certainement pas encore fait part de tout ce qu'il avait à dire : les membres de la ligue savaient que leur chef ne leur aurait pas donné cet imperceptible signal au moment de quitter le restaurant s'il n'avait voulu que leur faire constater leur impuissance.

Sir Percy parla de nouveau :

– Mettons de côté le roi : son sort nous emplit d'horreur, mais nous ne pouvons rien y changer. Songeons à ce prêtre infortuné qui perdra sûrement sa tête sur l'échafaud si notre ligue n'intervient pas.

– L'abbé Edgeworth ?

– Oui. Il est d'origine irlandaise et, de son nom Fairymount, les Français ont fait Firmont. Qu'il vienne de nos îles ne peut qu'augmenter l'intérêt que nous lui portons… Calmez-vous ! Ce n'est pas la question ! L'abbé est un brave homme qui passe sa vie à secourir les malheureux, c'est donc une sorte de frère pour nous ; allons-nous l'abandonner à ces bêtes féroces ?

Tous secouèrent la tête avec énergie en signe de dénégation, et Ffoulkes ajouta :

– Si vous le voulez, Percy, nous ne l'abandonnerons pas.

– Bien. Il nous faudra occuper notre poste à sept heures sur la place de la Révolution, à l'angle de la rue Égalité, l'ancienne rue Royale. C'est là que nous serons le plus près de la guillotine. Lorsque la tête du roi sera tombée, il y aura un grand mouvement de foule : on se précipitera pour chercher ces horribles reliques que le bourreau vendra au plus haut prix. D'y penser, on a un haut-le-cœur, mais c'est là notre chance : entre nous cinq, nous aurons vite fait de nous emparer du pauvre prêtre et de le mettre en sûreté.

– Où pensez-vous l'emmener ? demanda Lord Tony.

– À Choisy. Vous vous souvenez des Levet ?

– Bien sûr. J'aime le vieux Levet. C'est un homme qui sait prendre des risques.

– Moi aussi je l'aime, dit Sir Andrew, et je suis bien fâché de ce qui est arrivé à sa pauvre femme. La petite n'a pas d'importance, mais je me méfie de son amoureux.

– Lequel ? dit Blakeney avec un sourire. La jolie petite Blanche en a plusieurs.

– Ffoulkes veut parler du médecin, interrompit alors le plus jeune des quatre hommes, Lord Saint-John Devinne qui était resté silencieux et maussade jusqu'à maintenant, sans prendre part à la conversation de ses amis.

C'était un grand jeune homme, de belle figure, le type classique de l'Anglais bien né, et on aurait pu le dire vraiment beau sans quelque chose de têtu et de faible à la fois qui se faisait jour dans ses yeux gris et dans la courbe efféminée de ses lèvres.

– Pradel n'est pas un mauvais homme, répondit Sir Andrew Ffoulkes. Peut-être aime-t-il un peu trop pérorer sur la Liberté, l'Égalité et tout le reste…

– Je ne peux pas supporter cet animal, murmura Devinne d'un air hargneux ; il dit sans cesse, et démontre, et prêche, que les manants mal lavés sont des gens très bien en réalité si seulement ils arrivaient à s'en apercevoir, et que l'avenir leur appartient.

Il ajouta, plein de mépris :

– Liberté, Égalité ? Quelles bêtises !

– Bien, dit à son tour Sir Percy de sa voix calme, ne peut-on dire quelque chose en leur faveur ? Les pauvres diables ont eu de mauvais temps en France ; maintenant ils menacent et ils tuent. Pradel est un intellectuel, il parle, mais il ne tuera jamais.

Devinne murmura :

– J'en suis moins sûr que vous.

Tandis que Lord Tony éclatait de rire :

– Je vais vous dire ce qui ne va pas avec votre ami Pradel !

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Sir Andrew.

– Il est amoureux.

– Oui, de Blanche Levet.

– Non. De Cécile de la Rodière.

La nouvelle fut accueillie avec incrédulité.

– Quelle blague ! dit Sir Andrew.

– Ce n'est pas vrai ? demanda Hastings.

Blakeney cependant la confirma :

– J'ai peur que ce ne soit vrai.

Tandis que Devinne interrompait avec fureur :

– Il n'oserait pas !

– Il n'y a rien d'audacieux à être amoureux, mon cher garçon, fit remarquer Sir Percy.

– Alors, pourquoi dites-vous que vous avez peur que ce ne soit vrai ?

– Parce que ce genre de chose amène inévitablement des complications.

– Vous voyez la tête de la marquise et de son fils François, s'ils s'aperçoivent un jour que le médecin du village est amoureux de Mlle de la Rodière ?

– Je vois cela très bien, dit Saint-John Devinne. Il arriverait la bonne vieille histoire dont j'ose dire qu'on peut l'approuver : celle d'une solide correction administrée à M. Pradel des mains du marquis et…

Il s'arrêta, et une vive rougeur envahit sa jolie figure. Comme il levait les yeux, il avait rencontré le regard de son chef fixé sur lui avec une expression qu'il était difficile de définir. Il y avait là de la gaieté, de la pitié, de la raillerie, et tout cela réduisit le jeune homme au silence.

On se tut pendant quelques instants. Il semblait que l'attitude de Lord Saint-John, et sa courte discussion avec le chef de la ligue, eussent jeté un froid. Blakeney consulta sa montre et dit tranquillement :

– Il est temps de revenir à nos affaires.

Aussitôt, tous redevinrent attentifs. Le mot « affaires » avait pour eux un sens si riche : enthousiasme, aventure, le piment de leur existence. Seul, Devinne, renfrogné, ne regarda pas une fois du côté de son chef.

– Écoutez-moi, camarades, reprit Blakeney d'un ton ferme : si vous n'apprenez rien de moi d'ici demain matin, nous nous retrouverons où je l'ai dit, à sept heures précises. Après, vous n'avez qu'à vous tenir aussi près de moi que possible, et si nous sommes séparés par la foule, nous nous retrouverons à

Choisy. Donnez-vous l'apparence d'une bande de coquins. Ce ne sera pas difficile.

Après un arrêt, il conclut :

– Si, contrairement aux prévisions, l'abbé Edgeworth ne devait pas accompagner le roi, je vous enverrais un mot avant cinq heures du matin. Souvenez-vous que mes ordres pour cette nuit sont de ne pas vous faire arrêter, cela aurait des inconvénients pour nous tous.

Les jeunes gens sourirent. Il ajouta :

– C'est tout. Bonne nuit ! Dieu vous bénisse !

Et il partit.

Les autres prêtèrent l'oreille attentivement pour chercher à entendre ses pas dans l'escalier de pierre, mais ils n'entendirent rien. Ils allèrent à la fenêtre et, à travers le brouillard, ils virent la haute silhouette de leur chef traverser la rue et disparaître dans la nuit.

D'un seul cœur, trois Anglais chevaleresques murmurèrent avec ferveur :

– Dieu le protège !

Devinne ne dit rien et, au bout de quelques minutes, sortit. Lord Tony dit aux autres :

– Vous avez confiance en Devinne ?

Et il ajouta avec emphase :

– Moi, non !

Lord Hastings secoua la tête :

– Je me demande ce qu'il a.

– Je peux vous le dire, reprit Lord Tony. Il aime Mlle de la Rodière. Il l'avait rencontrée à Paris il y a cinq ans avant toutes ces histoires. La mère de la jeune fille et son frère n'ont pas voulu d'un mariage avec un étranger, pas plus qu'ils ne voudraient d'un mariage avec un médecin de campagne. Devinne ne peut pas voir en Pradel un rival sérieux, et cependant il le hait et passe sa bile sur lui. Son attitude à l'égard de Percy est impardonnable, c'est pourquoi je n'ai pas confiance en lui.

Là-dessus, Sir Andrew murmura tout bas :

– S'il y a un traître parmi nous, que Dieu nous aide !

4

Le 21 janvier

Ce matin-là, les rues de Paris étaient silencieuses. On entendit seulement quelques cris de « Grâce ! Grâce ! » lorsque, à la porte du Temple, le roi sortit accompagné de l'abbé Edgeworth et monta dans la voiture qui l'attendait. Tout le reste du chemin, la foule resta silencieuse. Personne n'osa pousser un cri de pitié parce qu'on avait trop peur d'être dénoncé par ses voisins. Toutes les fenêtres étaient fermées, pas un visage ne s'y montra pour regarder dans la rue. Entre la prison et la place de la Révolution, on avait disposé huit mille hommes, l'arme au bras. Personne n'aurait pu réussir à franchir cette barrière et, à chaque coin de rue, on voyait la gueule dressée des canons et les canonniers, immobiles, tenaient leurs mèches allumées. On n'entendait pas rouler d'autres voitures que celle où le roi Louis XVI écoutait l'abbé Edgeworth lire les prières des agonisants.

À l'angle du boulevard Bonne-Nouvelle et de la rue de la Lune, debout sur un mamelon, se tenait un homme trapu enveloppé dans un manteau sombre. C'était le baron de Batz. Il attendait là depuis trois heures et essayait de se réchauffer en frappant du pied le sol gelé. Deux heures auparavant, deux hommes jeunes étaient venus par la rue de la Lune rejoindre le guetteur solitaire. Après une conversation à voix basse, ils étaient tous restés silencieux à leur poste et, du monticule sur lequel ils étaient juchés, ils examinaient avec une anxiété croissante la foule qui les environnait. Il n'y avait pas trace des cinq cents complices qui devaient aider le baron à exécuter son plan insensé pour sauver le roi. Batz ignorait que ses amis avaient été éveillés à l'aube par des coups frappés à leur porte. Deux gen-

darmes entraient alors dans l'appartement et s'y installaient pour les surveiller et leur interdire de quitter leur maison jusqu'à midi. Batz et les deux amis qui l'avaient rejoint avaient passé la nuit à discuter dans une taverne du Boulevard et avaient échappé ainsi à cette visite domiciliaire. À mesure que le temps passait, ils maudissaient la traîtrise et la lâcheté des autres conspirateurs. De la direction du Temple vint bientôt le roulement sinistre des tambours et un bruit de roues.

Il y avait du brouillard, mais bientôt pourtant, Batz et ses amis aperçurent l'avant-garde de l'escorte. D'abord venait la gendarmerie montée qui barrait la rue dans toute sa largeur, puis, ce furent les grenadiers de la Garde nationale, enfin l'artillerie suivie par les tambours et par la voiture aux stores baissés. Autour de celle-ci et derrière elle, il y avait d'autres troupes, d'autres canons, d'autres tambours. Heureusement pour le baron de Batz et pour ses compagnons, leurs cinq cents complices avaient manqué le rendez-vous et n'étaient pas là pour tenter de se mesurer avec cette imposante escorte.

Batz cria :

– À nous ! À nous ! Sauvons le roi ! en agitant son chapeau, mais les trois hommes furent vite submergés par la foule qui se précipitait vers la place de la Révolution et ces cris n'eurent pas d'écho.

La voiture s'arrêta en face de la guillotine qui était dressée sur la place. Derrière le cordon de troupe, la multitude s'écrasait. Certes, ç'avait été un spectacle passionnant de voir un roi jouer sa tête dans un procès, mais lui voir perdre cette tête était infiniment plus extraordinaire.

La portière s'ouvrit. Le général Santerre commanda un roulement de tambour tandis que le roi montait les degrés de

l'échafaud. L'abbé Edgeworth était aux côtés du roi et priait toujours.

Louis XVI adressa quelques mots au peuple, mais un nouveau roulement de tambour couvrit sa voix. Le couteau tomba. On cria :

– Vive la République !

On hissa des bonnets rouges sur les baïonnettes, et on se pressa autour de l'échafaud tandis qu'un aide du bourreau montrait la tête du roi. On teignit des mouchoirs dans le sang, et le bourreau, pour quelques pièces d'argent, vendit des mèches des cheveux du martyr. La foule hurlait, chantait, s'agitait avec frénésie et, au milieu de tout ce tumulte, l'abbé Edgeworth restait à genoux à l'endroit même où il avait été séparé du roi, sans se soucier des cris menaçants qui s'élevaient autour de lui.

– À la lanterne !

– À moi, le calotin !

– Non, à moi !

– À moi ! À moi !

Alors seulement, l'idée que certains excités demandaient son sang traversa l'esprit de l'abbé. Il pensa qu'on allait le traîner à la guillotine et le tuer comme on avait tué le roi. Il ne fut pas effrayé, il continua ses prières jusqu'à ce qu'un groupe d'hommes qui criaient plus fort que les autres le relevât et l'emportât en hurlant.

La foule, qui pensait surtout à se procurer des reliques, envahit la plateforme de la guillotine, oublia le prêtre. L'abbé, à demi inconscient, se sentit envelopper d'un manteau qui amor-

tit les clameurs hideuses de la populace et, bientôt, il n'entendit plus rien. Il s'évanouit.

Au bout d'une demi-heure, la frénésie populaire s'apaisa, les troupes se retirèrent et peu à peu la foule se dispersa, chacun retourna à ses affaires, acheta, vendit, déjeuna comme si le 21 janvier 1793 était un jour comme un autre au lieu d'être un des plus étonnants de l'histoire de France.

À la Convention, les membres du gouvernement se frottaient les mains : « C'est fait ! » Un roi venait de mourir comme un vulgaire criminel pour avoir conspiré contre la liberté.

Ce ne fut pas avant le soir que la Convention, réunie en comité, décida que le prêtre qui avait reçu la dernière confession de Louis Capet devait être mis en lieu sûr. Qui pouvait savoir ce que Louis Capet avait confié à cet homme ? De toute façon, le Comité décida qu'il valait mieux le faire mourir et donna l'ordre à la police de procéder à son arrestation.

Seulement, d'une manière ou d'une autre, pendant l'effervescence qui avait suivi la mort du roi, l'abbé Edgeworth avait disparu.

5

La famille Levet

En 1793, la famille Levet comptait quatre membres. Le père ; Charles, n'avait pas plus de cinquante ans, mais on l'avait depuis longtemps surnommé « le vieux Levet » pour le distinguer de son fils aîné « le jeune Levet ». Donc, le vieux Levet était, de son métier, botaniste ; son travail consistait à parcourir les prés, les montagnes et les bords des rivières pour recueillir les plantes médicinales que demandaient les apothicaires. Ce genre de vie, solitaire la plupart du temps, l'avait rendu silencieux et réfléchi. Il vivait dans la nature et en connaissait toutes les humeurs, aucune d'elles ne l'eût effrayé : gelées, neiges, tempêtes étaient ses amies ; au lieu de les craindre, il vivait en communion avec elles. En plus de la nature, il avait deux amours : sa femme et son fils aîné. Le jeune Levet, qui était lieutenant de la Garde nationale, avait été tué en défendant les Tuileries le 10 août 1792. Après cela, le vieux Levet n'avait plus jamais été le même. Avant, il était laconique ; maintenant, il était taciturne et morose. Sa femme n'avait pu surmonter cette épreuve, elle avait eu un coup de sang qui l'avait laissée paralysée et elle restait depuis plus morte que vive, incapable de parler, incapable de bouger avec, dans ses grands yeux sombres, le reflet de l'angoisse que les événements de la capitale entretenaient dans son âme affaiblie. Elle et son mari, comme leur fils aîné, étaient de fervents royalistes, et la pauvre Henriette Levet avait manqué mourir lorsqu'elle avait entendu parler du procès de Louis XVI.

Le second fils des Levet, leur fils unique maintenant, était prêtre de Saint-Sulpice. Comme son père, Augustin était peu

loquace, sauf lorsqu'il remplissait les devoirs de son état. Il passait le temps dont il pouvait disposer auprès de sa mère, lui lisant des livres de piété et les Vies des Saints avec une voix morne, inexpressive, qui ne semblait pas apporter beaucoup de réconfort à la pauvre malade.

Blanche, la jeune fille, faisait de son mieux, au contraire, pour apporter dans la maison sinon la gaieté, ce qui était impossible, du moins l'animation et le divertissement. Elle n'avait pas encore vingt ans, était jolie, et les jeunes gens tournaient autour d'elle comme des guêpes autour d'un pot de miel. Les constantes admonestations de son frère, qui aurait voulu la voir prendre la vie au sérieux, glissaient sur sa nature de vif-argent. Afin de ne pas heurter les convictions de sa famille et des amis qui fréquentaient la maison de son père, elle affichait des opinions royalistes et savait fort bien exprimer son amour pour le roi et son horreur devant le sort qui le menaçait, mais tout cela était superficiel ; les opinions politiques de Blanche ne l'empêchaient pas d'accepter les hommages d'un jeune homme bien connu pour sa ferveur républicaine, Louis Maurin, un jeune notaire qui aimait beaucoup Blanche et craignait tout autant le père de sa bien-aimée. Le vieux Levet n'avait pas formellement défendu l'entrée de sa maison à Louis Maurin, mais il n'encourageait pas ses visites ; cependant, lorsqu'il osait se présenter, Louis était très discret et le sourire de Blanche lui permettait de supporter les coups d'œil furieux du père de famille chaque fois que la politique venait sur le tapis.

En réalité, Blanche ne considérait Maurin que comme un amoureux, ainsi considérait-elle tout être qui portait des culottes et lui offrait l'hommage de son admiration. Tous les jeunes hommes de Choisy étaient dans ce cas, tous, sauf le médecin Simon Pradel, un Provençal cultivé et de belle mine dont la popularité dans le pays était immense, car avec la fortune que lui avait léguée un oncle qu'il n'avait jamais vu, il avait fondé un hôpital pour les enfants malades. Il venait souvent chez les Le-

vet pour soigner Mme Levet dont les grands yeux lui souhaitaient une bienvenue muette, et il était le seul homme avec qui le vieux Levet acceptât de causer, ce qui veut dire qu'il écoutait avec sympathie ce que le jeune docteur lui disait.

Blanche, elle, faisait plus qu'écouter, et ses sourires, ses regards, indiquaient à Pradel que ses visites étaient bien accueillies, quoiqu'elle ne fît rien de plus que s'amuser avec celui-là aussi. Assez étrangement, le jeune homme semblait insensible aux avances de l'enfant gâtée et il ne lui montrait pas plus d'empressement qu'à Marie Bachelier, la bonne à tout faire.

À Choisy, on disait même que Pradel était un misanthrope, et surtout un misogyne, mais certains racontaient qu'ils avaient vu le Dr Pradel errer le soir aux alentours du château de la Rodière dans l'espoir, ajoutait-on, d'apercevoir Mlle Cécile de la Rodière. Ces bavardages étaient revenus aux oreilles de la jolie Blanche Levet, et le dépit avait changé son cœur. Ce qui n'avait été d'abord qu'une franche sympathie s'était changé en une passion.

6

Des nouvelles

Le 21 janvier avait été un jour de terreur et de désespoir pour les habitants de la maison Levet. Le vieux Levet était sorti le matin de très bonne heure. Avec la neige sur le sol et un épais brouillard sur les champs et la rivière, il ne lui était pas possible de cueillir ses herbes comme de coutume ; ce qu'il voulait, c'était d'abord être seul et ensuite aller en ville pour savoir les nouvelles. Il savait qu'il lui faudrait apprendre les nouvelles à sa femme, il savait que s'il ne disait rien, elle devinerait, et quand elle serait au courant, elle mourrait.

C'est ainsi que le vieillard, car en ce moment il était vraiment vieux, parcourait les rues de Choisy en s'efforçant de se préparer au coup terrible qui allait le frapper. Il avait d'abord erré sans but, mais à dix heures du matin il s'arrêta. Quelque chose lui disait que le crime affreux était consommé. Il y eut un roulement lointain qu'on aurait pu prendre pour un coup de tonnerre, mais Levet était sûr, au fond de son cœur, que c'était le roulement de tambour qui annonçait au monde que la tête du roi de France venait de tomber sous le couteau de la guillotine. Il ressentit à la fois une douleur aiguë presque physique et une haine violente contre les gens qui l'entouraient. Il descendit rapidement la rue qui menait à la rivière et s'arrêta à l'entrée du pont. Il y avait là une pierre d'angle où il s'assit, et il attendit. Il s'était levé ce matin-là de très bonne heure et, lorsqu'il avait ouvert la porte d'entrée de sa maison, il avait vu sur le seuil un bout de papier lesté d'une pierre. Il l'avait pris et lu, car il savait très bien qui lui envoyait ce message. Il en avait déjà reçu plusieurs auparavant ; ils lui donnaient des instructions pour coo-

pérer à un sauvetage. Il avait toujours été prêt à donner son aide et à obéir à ces instructions qui lui venaient d'un homme dont il savait vaguement qu'il professait dans une université, mais qu'il respectait plus que tous ceux qu'il avait rencontrés jusqu'ici.

Le message d'aujourd'hui donnait des instructions très simples. Il disait : *Attendez à la tête de pont, de midi au crépuscule*. Il n'était que dix heures, mais peu importait au vieil homme. Y avait-il encore des heures pour lui alors que cet horrible forfait avait souillé la France ? Il était engourdi de froid et recru de fatigue, mais il n'en était pas conscient. Il était assis là, il attendait en surveillant de ses yeux mornes les allées et venues qui animaient le pont. L'horloge d'une église lointaine avait sonné quatre heures lorsque deux silhouettes se détachèrent de la foule et vinrent tout droit au coin où se tenait le vieux Levet. Deux hommes, l'un grand, l'autre petit, et tous les deux enveloppés d'épais manteaux. Levet s'éveilla de sa torpeur. Le plus grand des deux hommes l'aida à se mettre debout et lui dit :

– Voici l'abbé Edgeworth, Charles. Il a assisté Sa Majesté jusqu'au bout.

– Allons tout de suite à la maison, répondit simplement Levet. Il fait froid ici, et M. l'abbé sera le bienvenu.

Sans un mot de plus, les trois hommes traversèrent la ville. C'était bien de Levet de ne pas faire de commentaire, de ne pas poser une question. Il marchait vite devant les deux autres sans regarder à droite et à gauche. Le prêtre paraissait à bout de forces, son ami le tenait par le bras pour l'aider à marcher. À cent mètres de la maison, Levet s'arrêta ; il attendit que les autres le rejoignissent et leur dit :

– Ma femme est très malade. Elle ne sait rien encore. Peut-être devine-t-elle ? Il faut que je la prépare. Voulez-vous attendre ici ?

Il était tout à fait nuit et le brouillard était très dense. La silhouette cassée de Levet fut vite hors de vue.

7

Monsieur le professeur

La maison des Levet était environ à quatre mètres en retrait de la route, derrière un mur bas, surmonté d'un garde-fou de fer. Une grille donnait accès au petit jardin de devant que divisait une allée pavée de briques qui conduisait à la porte d'entrée. Charles Levet entra dans la maison et ferma la porte sans bruit. Il enleva son manteau et alla au salon qui précédait la chambre de sa femme. Les doubles portes étaient ouvertes et il pouvait voir l'infirme étendue sur son lit, ses bras minces reposant sur le couvre-pieds. Ses yeux reflétaient une angoisse intense. Augustin Levet, à genoux à côté du lit, murmurait des prières. Aussitôt que Mme Levet eut aperçu son mari, elle comprit que tout était consommé, qu'on avait commis le crime inexpiable. Levet se rendit compte qu'elle avait deviné et s'approcha en hâte de son chevet. Une teinte livide se répandit sur le visage de la mourante et ses yeux se voilèrent.

– Le docteur ! dit Levet à son fils.

– Trop tard, répondit Augustin sans se relever ; son âme est retournée à Dieu.

Il chercha une page dans son livre et récita le *De Profundis*.

Levet se pencha, mit un baiser sur le front de sa femme, puis lui ferma doucement les yeux. Enfin, avec quelque impatience, il interrompit les oraisons de son fils :

– Où est votre sœur ?

– Elle est sortie pour chercher Pradel. Je voyais que ma mère se mourait et je l'ai envoyée chez le docteur.

– Elle n'aurait pas dû y aller seule, la nuit, par ce brouillard.

– Elle n'était pas seule. Louis Maurin l'accompagnait.

À ce nom, le vieillard éclata :

– Vous ne voulez pas dire que, ce jour terrible entre tous, ce renégat était dans ma maison ?

Augustin eut un geste d'indifférence. Son père continuait avec la même véhémence :

– Vous n'auriez pas dû permettre cette inconvenance, alors que votre mère se mourait.

– Assister la mourante m'importait plus que les divergences politiques. J'avais besoin d'envoyer quelqu'un chez Pradel et je lui ai demandé ce service. Blanche a insisté pour y aller elle-même. Mais qu'importe tout cela, père ? Devant ce qui s'est passé aujourd'hui, est-ce que quelque chose compte encore dans ce monde de péché ?

Levet resta debout, silencieux, immobile, au chevet de la morte. Puis, brusquement, il se détourna, traversa le salon et sortit dans la rue. Blakeney et le prêtre l'attendaient. Ce dernier s'appuyait lourdement sur l'épaule de l'Anglais.

Levet dit simplement :

– Ma femme est morte !

Et il ajouta :

– Venez, monsieur l'abbé, vous êtes le bienvenu, et vous aussi, monsieur le professeur.

L'abbé, chancelant entre ses deux bons samaritains, parvint à la grille. Là, le petit groupe fit une halte et Blakeney dit :

– Je pense que M. l'abbé est sauf maintenant ; lorsqu'il sera un peu reposé et qu'il aura pris quelque nourriture, il pourra venir avec moi au château. Le marquis veillera sur lui le reste de la nuit et, ajouta-t-il en s'adressant au prêtre, nous espérons que dans les vingt-quatre heures suivantes, monsieur l'abbé, vous serez à l'abri de tout danger.

– Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, monsieur, dit l'abbé. Vous et vos amis avez eu un geste héroïque en m'arrachant à cette foule cruelle. Je ne sais pas qui vous êtes, bien que vous m'ayez sauvé la vie au risque de la vôtre, pourquoi ? Je ne peux le deviner.

– N'essayez pas, monsieur l'abbé, interrompit Blakeney, et réservez votre reconnaissance à mon ami Levet, sans qui mes compagnons et moi aurions été désemparés.

Il serra la main de Levet, ouvrit la grille pour laisser entrer les deux hommes et attendit un moment, jusqu'à ce qu'ils fussent à la porte d'entrée ; il allait repartir lorsqu'il se trouva nez à nez avec deux personnes qui émergeaient à peine du brouillard. L'une était Blanche. Blakeney enleva son chapeau et elle s'écria :

– N'est-ce pas monsieur le professeur ? Que faites-vous à Choisy, monsieur, il fait déjà nuit !

Elle se tourna vers son compagnon et continua avec la même légèreté :

– Louis, connaissez-vous monsieur le professeur ?

– D'Arblay, compléta Blakeney, parce que Blanche, qui ignorait le nom de cet ami de son père, s'était arrêtée.

– Non, continua-t-il en se tournant vers le jeune notaire, je n'ai jamais eu l'honneur de rencontrer monsieur, je veux dire le citoyen…

– Maurin, dit Blanche. Louis Maurin. Et maintenant que les présentations sont faites, voulez-vous entrer tous les deux et…

– Pas maintenant, mademoiselle, dit Blakeney, votre mère est trop malade et…

– Ma mère est morte, reprit tranquillement la jeune fille. Je suis allée chercher le docteur parce qu'Augustin le désirait, mais je savais qu'il n'y avait rien à faire.

Elle parlait sans émotion. Évidemment, l'affection qui l'unissait à sa mère malade n'était pas très vive. Cependant, elle murmura un rapide « bonne nuit » et les quitta, Blakeney lui tint la grille ouverte, et elle courut rapidement vers la maison.

Les deux hommes attendirent jusqu'à ce qu'ils entendissent la porte se refermer sur la jeune fille. Puis Maurin dit :

– Revenez-vous à Choisy, citoyen ?

Et quand Blakeney eut répondu par un « oui » sec, le notaire continua :

– Puis-je faire avec vous un bout de chemin ? Moi aussi, je vais en ville.

Tout le long de la rue, Maurin fit les frais de la conversation. Il parla de la grande nouvelle du jour, mais il le fit avec gravité. Il ne devait pas appartenir au parti des extrémistes ou, tout au moins, désirait passer seulement pour un républicain modéré. Blakeney lui répondit par monosyllabes. Il dit qu'il n'entendait rien à la politique, la science prenait tout son temps. Lorsqu'ils arrivèrent en face du *Café Tison* sur la Grand-Place, il allait prendre congé de son compagnon lorsque celui-ci insista pour qu'il acceptât de boire une fine avec lui. Blakeney hésita quelques secondes, puis il prit soudain une décision et il entra dans le café avec le jeune notaire.

Louis Maurin commençait à l'intéresser.

8

Le notaire Maurin

Le café était plein de monde. Des curieux et d'autres quidams étaient revenus de Paris avec le récit du grand événement et des moindres détails qui s'y rapportaient. Philippe d'Orléans, qu'on appelait maintenant Philippe-Égalité, propre cousin de Louis XVI, était venu dans un élégant cabriolet voir tomber la tête de son auguste parent.

– C'est un bon patriote, dit-on.

Le prêtre, qui avait assisté Louis Capet à ses derniers moments avait disparu mystérieusement au moment même où la Convention décrétait son arrestation. C'était, semblait-il, un dangereux conspirateur que des traîtres à la solde de l'Autriche avaient envoyé au Temple à la place du prêtre que la Convention avait désigné. Ces nouvelles firent scandale. On pensa cependant que le prêtre ne pouvait être loin ; la police l'arrêterait bientôt et il lui faudrait rendre une deuxième visite à la machine du Dr Guillotin, deuxième visite que ne suivrait jamais une troisième. Telle était l'orientation générale de la conversation ce soir-là. Louis Maurin et Blakeney obtinrent une table dans un coin tranquille de la salle ; ils commandèrent deux cafés-cognac et le notaire demanda aussi une plume, de l'encre et du papier. Quand on les lui apporta, il dit d'un ton poli à son compagnon : « Excusez-moi, je vous prie ! » et se mit à écrire.

Quand il eut terminé ce qui semblait être une lettre assez longue, il la plia, mit l'adresse, appela le serveur et la lui remit avec quelque monnaie en disant :

– Il y a un commissionnaire au-dehors. Donnez-lui cette lettre et dites-lui de la porter tout de suite à la mairie.

– Oui, citoyen.

Après quoi, les deux hommes se mirent à déguster silencieusement leurs consommations tout en examinant la foule qui se pressait autour d'eux, et en écoutant les bavardages. Brusquement, Maurin posa cette question :

– Qui était avec le vieux Levet, tout à l'heure ? Le savez-vous ? Cet homme avait l'air d'un ecclésiastique, bien que je n'aie pas vu de soutane.

Il jeta cela brusquement, à haute voix, comme si le calme du professeur l'irritait et qu'il eût le désir de le faire sortir de ses gonds. Si rusé qu'il fût, il ne pouvait pas savoir que l'homme assis en face de lui ne se laissait jamais démonter ni intimider. Maurin ne voyait en lui qu'une sorte de robin comme lui, Français probablement, à en juger par son langage précis et distingué.

– Je n'ai vu personne, répondit Blakeney. Peut-être était-ce un prêtre qu'on avait appelé pour Mme Levet. Vous avez entendu Mlle Levet dire que sa mère était mourante.

– J'ai compris qu'elle était morte, répliqua sèchement Maurin. D'ailleurs, Levet n'avait nullement besoin d'aller chercher un prêtre. Son propre fils est prêtre.

– Vraiment ? Alors, c'était peut-être le médecin.

– Le médecin ? Non, Blanche et moi sommes allés chercher le Dr Pradel et il n'était pas chez lui.

Maurin se tut un instant, puis il déclara d'un ton décidé :

– Je suis convaincu qu'il ne s'agissait pas de Pradel. Bien sûr, le brouillard était épais et j'ai pu me tromper, mais je ne le crois pas. Dans tous les cas…

Il trempa un peu les lèvres dans sa tasse d'un air pensif, tout en observant son vis-à-vis avec attention. Il reprit :

– Il faut que j'aille à la mairie maintenant. Voulez-vous m'accompagner, monsieur le professeur ?

– À la mairie ? Je regrette…

– Je ne vous retiendrai pas longtemps et votre présence me sera très utile.

– Comment cela ?

– Comme témoin.

– Voulez-vous m'expliquer ? Je ne vous comprends pas.

Maurin commanda une nouvelle fine, la but d'un seul trait et continua :

– Cela vous ennuierait-il, monsieur le professeur, si je vous contais quelque chose de ma vie sentimentale ? Vous êtes, je le sais, un ami intime des Levet et mon histoire les concerne. Cela vous ennuie-t-il ?

– Pas le moins du monde, répondit courtoisement Blakeney.

Le jeune notaire se pencha par-dessus la table et, baissant la voix, commença :

– J’aime Blanche Levet. Je voudrais la prendre pour femme. Malheureusement, son père ne peut pas me voir. Bien que je sois un républicain modéré, il me classe dans la catégorie de ceux qu’il appelle « assassins » et « régicides ».

Il s’arrêta et insista de nouveau :

– Vraiment, je ne vous ennuie pas, c’est sûr ?

– Tout à fait sûr.

– Vous êtes très aimable. J’espérais gagner votre sympathie, peut-être votre collaboration, parce que Blanche m’a souvent dit que son père a beaucoup de considération pour vous.

– Comme moi j’en ai pour lui.

– Exactement. Monsieur le professeur, reprit Maurin sur un ton de plus en plus confidentiel, lorsque j’ai vu le vieux Levet faire entrer un homme chez lui à la brune, un plan m’est venu à l’idée qui doit, je l’espère, du moins, amener mon union avec la femme de mes rêves. Je ne peux vous dire ce qui m’a fait deviner quelque chose de mystérieux dans la conduite de Levet, mais j’ai senti cela ; aussitôt, le plan que je vais vous exposer a germé dans mon esprit et, en même temps, j’ai pensé que je pourrais solliciter votre aide. Puis-je continuer ?

– Je vous en prie. Cela m’intéresse vivement.

– Vous êtes bien aimable.

Une fois de plus Maurin s’arrêta, parce que le bruit assourdissant rendait difficile toute conversation confidentielle. Enfin, il se pencha un peu plus et recommença de parler :

– Que l'homme que Charles Levet introduisait tout à l'heure chez lui fût ou non un vrai prêtre, cela m'importe peu. Même s'il était l'abbé Edgeworth, je n'en aurais nul soucis. Je suis à peu près sûr que ce n'était pas le médecin, mais en tout cas, ce n'est qu'un pion dans le jeu que je me propose de jouer, un jeu dont tous les buts sont mon bonheur futur et le succès de ma carrière. Le vieux Levet est plus riche qu'on ne le penserait, ajouta-t-il brusquement, et Blanche, qui est très jolie – je l'aime réellement – aura une grosse dot, tandis que moi…

Il fit un geste significatif :

– Bon ! Je pense que nous nous comprenons ? Pour nous autres, l'argent est le marchepied du succès.

– Très juste, approuva Blakeney sans se troubler.

– Donc, voici ce que je vais faire. Je viens d'envoyer au procureur syndic, à la mairie, une lettre où je révèle que la famille Levet abrite un traître dans sa maison. Je suis en très bons termes avec les autorités et on acceptera absolument ma parole. Vous voyez maintenant où je veux en venir ?

– Pas tout à fait.

– C'est très simple. Imaginez ce qui se passera pendant les heures qui vont venir. Levet, sa fille, son fils et leur hôte seront arrêtés. Moi, j'userai de mon influence pour faire libérer toute la famille et Levet m'accordera sa fille en mariage pour reconnaître ce service. Vous voyez que tout sera pour le mieux.

– Pas tout à fait.

– Quel est le point noir ?

– L'hôte. Votre influence le fera-t-elle aussi libérer ?

– Oh ! répliqua le notaire avec insouciance, je ne vais pas me tourmenter pour lui. Si on ne prouve rien contre lui, s'il est réellement un prêtre constitutionnel qu'on a fait venir au chevet d'une mourante, il sera relâché sans intervention de ma part.

– Il peut ne pas l'être.

L'autre haussa les épaules :

– Il faut qu'il en coure le risque. Cher ami, beaucoup de têtes tomberont dans les jours, les semaines, les mois qui vont venir ; une tête de plus ou de moins, qu'importe ?

Blakeney ne répondit pas aussitôt, et le notaire reprit sur le ton le plus persuasif qu'il lui fût possible de prendre :

– Vous ne pouvez me refuser votre aide, n'est-ce pas ?

– Excusez-moi, mais vous ne m'avez pas encore dit en quoi je pouvais vous aider.

– Pour le moment, il vous suffira de venir avec moi à la mairie pour témoigner que le vieux Levet introduisait en cachette un homme chez lui.

– Je ne sais pas s'il l'a fait.

– Qu'importe ? C'est un service à me rendre.

Et comme le professeur ne faisait aucun commentaire à cette extraordinaire suggestion, il continua :

– Ce sera très simple, et rien n'arrivera qui puisse alarmer votre conscience si chatouilleuse. Je vous demande simplement de confirmer brièvement ma déclaration. Il n'y aura pas à jurer :

vous n'aurez qu'à dire quelques mots. Le point essentiel, c'est de faire remarquer que Levet agissait furtivement. Puis-je compter sur vous, mon cher ami ? Je peux vous appeler mon ami, n'est-ce pas ?

– Si vous voulez.

– Et vous serez assez aimable pour plaider ma cause auprès de Charles Levet lorsque la question de mon mariage avec Blanche viendra sur le tapis. Eh bien ! qu'en dites-vous ?

Ses yeux ardents se fixèrent sur le visage de son interlocuteur.

Pour toute réponse, Blakeney se leva :

– Je dis que les portes de la mairie vont nous être fermées si nous ne nous hâtons pas.

Maurin eut un soupir satisfait :

– Donc, vous venez avec moi ?

Il sauta sur ses pieds et il appela le serveur. Il y eut alors une petite dispute pour savoir qui paierait, dispute dont le notaire se retira avec grâce, laissant son nouvel ami payer à la fois la note et le pourboire. Puis il reprit son manteau et son chapeau et sortit en discourant comme si, dans sa cervelle, on avait ouvert les vannes à un flot d'éloquence. Il parlait sans arrêt et ne vit pas que « son ami », tandis qu'il réglait le serveur, avait écrit quelques mots au dos de la note et avait gardé le bout de papier dans le creux de la main.

Un moment plus tard, ils étaient sur la place. Le brouillard avait épaissi. La mairie était assez loin ; ils se mirent rapidement en route à travers l'étendue vide de la place. Elle était

presque déserte ; chassés par le froid et l'humidité, les gens cherchaient refuge dans les cafés et les auberges. Ils n'aperçurent guère qu'un groupe de trois ou quatre individus à l'air louche qui portaient la tenue négligée des irréguliers de la Garde républicaine. Ils se tenaient devant le *Café Tison,* sur le passage des clients, et le professeur dut les pousser pour frayer son chemin et celui de son compagnon.

9

Les ordres du chef

Maurin marchait en tête pendant la traversée de la place. Au milieu de l'esplanade, il y avait un jet d'eau au centre d'un monument auquel quelques marches donnaient accès. Un grésil coupant s'ajoutait au brouillard pour rendre la marche difficile. Le sol, couvert d'une mince couche de neige à moitié fondue, était très glissant, surtout autour du jet d'eau qui était arrêté à cette heure tardive, mais qui avait fonctionné tout le jour, éparpillant son écume tout autour de lui, en sorte que les marches et le pavement étaient recouverts de glace.

Maurin avançait avec circonspection. À un moment, il faillit glisser et tomber. Il cria « Attention », mais son avertissement dut venir quelques secondes trop tard, car il reçut pour réponse un cri, suivi de quelques malédictions très différentes du vocabulaire habituel de M. le professeur. Le notaire se retourna et vit ce gentilhomme érudit ramper sur le sol.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il avec une impatience mal dissimulée.

C'était assez évident. Le professeur gémissait, couché sur les marches.

– Vous ne pouvez pas vous relever ?

– Je vais essayer.

Le professeur fit un effort pour se lever, mais il retomba avec une plainte.

– Cependant, insistait Maurin avec une hargne perceptible, il faut que je sois à la mairie avant six heures. Il est déjà moins dix ; il y a encore un bon bout de chemin à parcourir dans la rue Haute. Ne pouvez-vous faire un effort ?

– J'ai peur que non. Je pense que je me suis fracturé la cheville. Je ne pourrais pas marcher, même en m'appuyant sur vous.

– Que faire ?

– Allez-y seul, mon ami, et je vous rejoindrai aussi vite que je pourrai. Je peux obtenir d'un passant qu'il me cherche un cabriolet et vous pouvez retenir le procureur syndic jusqu'à mon arrivée.

– Bon, si cela vous est égal que je vous laisse…

– Oui. Allez ! Je suivrai le plus tôt possible.

– Justement voici quelqu'un. Je l'appelle ?

– Oui, s'il vous plaît.

Un homme en blouse et en culottes rapiécées, un de ces gardes républicains qui flânaient un moment plus tôt devant le café, émergea du brouillard et se dirigea vers la fontaine. Maurin le héla :

– Mon ami est blessé. Voulez-vous vous débrouiller pour l'amener le plus tôt possible à la mairie ? Il vous paiera bien.

L'homme s'approcha et marmonna quelque chose au sujet d'un cabriolet.

– Oui, acquiesça aussitôt Maurin. Essayez d'en trouver un. Courez !

Après avoir donné cet ordre, il se tourna vers le professeur :

– Vous ne me ferez pas défaut ?

– Non, non. Je vous promets de vous rejoindre.

Là-dessus, le notaire s'éloigna. Le brouillard l'engloutit. Combien eût-il été surpris, pour ne pas dire inquiet, s'il avait été doué de seconde vue : M. le professeur se relevait sans effort et apparemment en parfait état. L'homme en blouse disait anxieusement :

– Vous n'êtes pas vraiment blessé, Percy ?

– Bien sûr que non, idiot. Dites-moi : les autres sont partis ?

– Tony et Hastings sont allés chez les Levet comme vous l'ordonniez. Je suppose que vous avez griffonné ce mot pendant que vous étiez au café ?

– Du mieux que j'ai pu. Vous l'avez bien déchiffré ?

– Oui ! Tony et Hastings prennent l'abbé en charge ; ils l'amèneront tout de suite au château de la Rodière. Devinne est revenu au quartier général pour ôter les haillons de la Garde républicaine et reprendre ses propres vêtements ; ensuite, il ira au château en cabriolet pour préparer la famille du marquis à

l'arrivée du prêtre. Hastings ou Tony expliqueront en un mot au vieux Levet que tout cela se fait sur vos ordres. C'est bien cela ?

– Oui, c'est cela. Maintenant, allez vous aussi au château et attendez-moi. Dites aux autres de venir vous rejoindre devant les grilles de la Rodière dès qu'ils auront installé l'abbé dans son nouveau refuge. Je viendrai à mon tour le plus tôt possible.

– Entendu !

– Vous connaissez le chemin ?

– Je le trouverai.

Ils se séparèrent, se perdirent dans le brouillard. Un cabriolet parut. Blakeney le héla et se fit mener à la mairie.

10

L’abbé Edgeworth

La chance favorisa Milord Hastings et Lord Anthony Dewhurst. Quand ils sonnèrent à la porte des Levet, ce fut Charles Levet lui-même qui vint leur ouvrir. Rapidement, ils lui dirent qui les envoyait et quels étaient leurs ordres, et le vieillard alla chercher son hôte. L’abbé entre-temps avait dîné, bu et un peu dormi, mais il était encore étourdi et effrayé, comme si les événements de cette journée l’avaient mis hors de sens.

Maintenant, son aimable hôte lui disait que tout allait bien, et que des amis allaient l’emmener au château où il serait reçu à bras ouverts et où il pourrait demeurer jusqu’à ce qu’on lui ait trouvé un refuge plus durable. L’abbé s’émerveillait :

Qui, demandait-il, étaient ces mystérieux amis qui l’avaient sauvé au péril de leur vie et qui continuaient leur œuvre charitable ?

Levet n’aurait pu lui répondre. Il parla vaguement d’un homme qui était professeur et semblait disposer d’un courage extraordinaire et de ressources sans limites. Lui-même ne le connaissait que depuis peu. Cet homme allait et venait dans le plus grand mystère et s’arrangeait toujours pour être sur les lieux lorsque la vie d’hommes, de femmes, d’enfants innocents était menacée. Sa pauvre femme voyait en cet homme un envoyé du Ciel. On ne pouvait en dire plus pour l’instant : le temps pressait. Il pria l’abbé de faire vite.

Un moment plus tard, il se tenait une fois de plus devant sa grille, regardant s'éloigner les trois silhouettes dont le brouillard faisait des fantômes. L'un d'eux était l'abbé Edgeworth, Levet ne connaissait pas les autres. Levet pensait qu'ils devaient être anglais, car ils parlaient le français avec un accent étranger caractéristique. Il était incroyable que des étrangers prissent tant d'intérêt aux souffrances des Français qui étaient restés fidèles à leur roi. En quoi cette affreuse Révolution pouvait-elle intéresser les Anglais ? Il y avait même des gens pour dire que l'Angleterre allait déclarer la guerre à la France, ou plutôt à cette abominable République fondée sur le meurtre.

Le vieux Levet rentra chez lui, perplexe, et se rendit auprès de sa femme morte.

Augustin était toujours dans cette chambre lorsque Levet entra. Il causait à voix basse avec un jeune homme de haute taille qui tenait à la main une tablette sur laquelle il écrivait avec un poinçon. Cet homme était vêtu de noir des pieds à la tête avec un jabot et des manchettes blancs. Il portait de hautes bottes et ses cheveux étaient noués sur la nuque par un nœud noir. Levet devait savoir qu'il était là, car il ne le regarda pas en pénétrant dans la pièce. Cependant, ce jeune homme remit aussitôt ses tablettes dans sa poche et fit le geste de s'éloigner.

– Ne vous en allez pas, dit Levet, le souper sera bientôt prêt.

– Pardonnez-moi, monsieur, répondit l'autre. Je vais seulement dire bonne nuit à Mlle Blanche. Je suis appelé au château et je suis déjà en retard.

– Quelqu'un est malade, là-bas ?

– Il paraît.

– Qui ?

– On ne me l'a pas dit. Le chien favori du marquis, peut-être, ou son cheval, ajouta le jeune médecin d'un ton amer.

Levet ne fit aucun commentaire. Il alla au chevet de sa femme, et Simon Pradel, après avoir dit bonne nuit à Augustin, se retira.

Blanche était dans le salon et semblait l'attendre.

– Vous ne partez pas, Simon ?

– Il le faut, mademoiselle.

– Vous ne pouvez pas dîner avec nous ?

En même temps, sa voix trembla et quelques larmes perlèrent à ses cils.

– J'en suis fâché, mais il faut que je m'en aille.

– Pourquoi ?

Il eut un mouvement léger.

– Visite professionnelle, dit-il.

– Vous allez au château ?

– Qui vous fait dire cela ? répliqua-t-il en souriant.

– Vous avez votre plus bel habit et votre plus beau linge.

Le sourire de Simon s'accentua. C'était un charmant sourire qui donnait beaucoup de grâce à son visage sévère. Il baissa les yeux sur son costume noir.

– Je n'ai que celui-ci, dît-il, et j'ai toujours soin d'avoir du linge frais.

Blanche se tut un instant. Il était évident qu'elle luttait contre une émotion qui faisait trembler ses lèvres et remplissait ses yeux de larmes. Tout à coup, elle s'approcha de lui, posa une main sur son bras :

– N'allez pas au château, Simon.

– Ma chère, c'est mon devoir. La marquise est peut-être malade. De plus…

– De plus ?

Et comme Simon ne relevait pas son défi, elle reprit avec véhémence :

– Vous n'allez là que parce que vous espérez échanger un mot avec Cécile de la Rodière. Vous qui êtes un médecin distingué, diplômé de toutes sortes de grandes universités, vous vous fatiguez à soigner les chiens et les chevaux de ces gens. Vous n'avez donc pas d'orgueil, Simon ? Et pourtant, vous savez bien que cette fille de qualité ne pourra jamais être rien pour vous.

Pradel resta silencieux pendant toute cette tirade. Il paraissait aussi indifférent que si les paroles cinglantes de la jeune fille ne s'adressaient pas à lui. Seulement, le sourire avait abandonné son visage qui était pâle et triste. Quand Blanche s'arrêta de parler, surtout parce que les mots s'étranglaient dans sa gorge, elle se laissa tomber sur une chaise et elle éclata en san-

glots. Pradel attendit que la crise fût moins violente pour lui dire gentiment :

– Mademoiselle Blanche, je suis sûr que vous me voulez beaucoup de bien au moment même où vous me frappez avec tant de mépris et de cruauté. Je vous jure que je ne vous en veux pas. Si vous le permettez, je passerai ici, cette nuit, en revenant du château, afin de voir comment votre père se porte. Franchement, je suis un peu inquiet à son sujet. Il n'est pas âgé, mais son cœur est fatigué et il a eu beaucoup à supporter aujourd'hui. Bonne nuit !

Quand il fut parti, Blanche se reprit suffisamment pour aller à la cuisine et donner l'ordre de servir le souper tout de suite. Ils prirent place autour de la table et Charles Levet dit le bénédicité avant de servir le potage. Ils avaient à peine commencé à manger qu'un cabriolet s'arrêta devant la grille. On agita vigoureusement la cloche et le père de famille se leva. Les Levet n'avaient qu'une seule servante et celle-ci était occupée à la cuisine, aussi Charles Levet alla lui-même ouvrir la porte.

– Je me demande qui cela peut être ? demanda Blanche.

– En tout cas, c'est quelqu'un de très pressé, répondit son frère.

Levet ouvrit la porte et Maurin passa le seuil, tout essoufflé. Avant qu'on ait pu lui poser une question, il s'écria :

– Ah ! mon cher ami ! Quel malheur ! Heureusement, j'arrive à temps.

– À temps pour quoi ? murmura Levet.

Le notaire ne lui avait jamais plu : il le tenait pour un traître et un régicide, jamais il ne l'avait tant haï que ce jour-là.

– Il s’est trouvé que j’étais à la mairie, dit Maurin, et que j’ai entendu donner l’ordre de vous arrêter vous, votre famille et votre… invité, termina-t-il en appuyant sur le dernier mot.

Levet parut accueillir la nouvelle avec une parfaite indifférence. Le départ de l’abbé Edgeworth, avec les émissaires du professeur, le rassurait en ce qui concernait le prêtre. Il leva les épaules et répondit tranquillement :

– Qu’on m’arrête et qu’on arrête aussi toute ma famille, si on le désire. Nous voulons bien partager le sort de notre roi.

– Ne parlez pas ainsi, mon cher ami, supplia le notaire, de telles paroles sont dangereuses et il faut penser à votre fils et à votre fille.

– Ils pensent comme moi, répliqua brusquement Levet, et si c’est tout ce que vous aviez à nous dire…

L’instinct de l’hospitalité qui, chez les Levet, était une vertu véritable, l’empêcha de mettre dehors le « traître » sans plus de cérémonies.

– Je suis venu par amitié, reprit le jeune homme sur un ton de reproche, pour vous avertir de ce qui vous attendait. C’est beaucoup plus grave que vous ne semblez le penser.

– Je n’ai pas besoin d’avertissement. Des gens comme nous doivent être prêts à toutes les catastrophes.

– Et votre hôte…, interrompit Maurin.

– Mon hôte ? Quel hôte ?

– L’homme que vous avez amené ici cet après-midi. Les autorités ont appris que vous receviez une visite mystérieuse. Elles vous soupçonnent ; c’est pourquoi on a donné l’ordre de votre arrestation… et de la sienne.

– Il n’y a personne ici, dit Levet froidement, personne en dehors de mon fils, de ma fille, de la servante.

– Allons, allons, mon cher ami, répondit Maurin dont le ton à la fois condescendant et sévère était celui d’un père qui gronde un enfant entêté, ne vous mettez pas dans un mauvais cas en niant des faits indiscutables. Moi-même, je vous ai vu introduire un étranger dans cette maison, et votre ami le professeur peut aussi en témoigner.

– Je vous dis qu’il n’y a pas d’étranger ici, et maintenant, veuillez m’excuser, ma famille m’attend pour dîner.

Il avait à peine achevé de parler qu’on entendit un bruit de roues, accompagné de pas cadencés qui approchaient. Il y eut un commandement : « Halte », suivi de la formule habituelle : « Au nom de la République. » La grille fut ouverte, des pas lourds martelèrent le chemin pavé, puis des coups retentissants ébranlèrent la porte d’entrée.

– Ne vous le disais-je pas ? demanda Maurin.

Il poussa de côté Charles Levet et se dirigea rapidement vers la salle à manger où Blanche et Augustin se tenaient debout depuis qu’ils avaient entendu les commandements de mauvais augure. Le notaire mit un doigt sur ses lèvres et murmura :

– N’ayez pas peur. Je veille sur vous. Vous n’avez rien à craindre. Mais répondez-moi vite. Y a-t-il ici un étranger ?

– Un étranger ? répéta Augustin. Quel étranger ?

– Vous le savez très bien. L’hôte de votre père, celui qu’il a conduit ici cet après-midi.

– Personne n’est venu ici de la journée, répondit Augustin avec calme. Ma mère est morte. Le Dr Pradel est venu pour le constater. Il n’y a eu personne d’autre.

Maurin se tourna vers la jeune fille :

– Blanche, dit-il sérieusement, dites-moi la vérité. Où est l’hôte de votre père ?

– Augustin vous l’a dit. Nous sommes seuls ici.

– Ils vont fouiller la maison, vous savez.

– Qu’ils le fassent !

– Et interroger la servante.

– Elle ne peut dire que la vérité.

Le notaire resta déconcerté. Il regarda dans la pièce et vit qu’il n’y avait que trois chaises autour de la table, trois assiettes à moitié pleines de potage sur la nappe, et la soupière était encore sur la desserte.

Il pouvait entendre Charles Levet répondre avec fermeté aux questions que le sergent lui posait.

– Il n’y a personne ici.

» Seul, le docteur est venu cet après-midi. Mon fils et ma fille sont à table. Ma femme est morte. Vous pouvez interroger la servante.

Maurin s’adressa encore une fois à Blanche :

– Je vous en prie, pour l’amour de vous, dites-moi la vérité.

– Je vous l’ai dite. Il n’y a personne ici, sauf nous.

Le notaire étouffa le juron qui lui venait aux lèvres ; il ne dit rien de plus cependant, tourna les talons et sortit de la pièce.

– Que se passe-t-il ? demanda Maurin au sergent.

– Vous le savez mieux que moi, citoyen, fut la brève réponse du soldat.

– Moi ? répliqua Maurin effrontément. Que diable ai-je à faire dans tout ceci ?

– Eh bien ! c’est vous qui les avez dénoncés.

– C’est faux.

– Qui a fait cela, alors ?

– Un ami de la famille. Le professeur d’Arblay.

– Où est-il ?

– Il a eu un accident. Il s’est fracturé la cheville. Il a dû retourner chez lui.

– Où habite-t-il ?

– Je ne sais pas. Je le connais à peine.

– Pourtant, vous étiez ensemble à la mairie. On vous a vus sortir du cabinet du procureur syndic.

– J'étais allé là pour affaire, et vous n'avez pas le droit de m'interroger. Je n'ai rien à voir avec cette dénonciation, car j'ai l'honneur d'être un ami de cette famille. Et je peux vous dire que j'userai de toute mon influence pour éclaircir cela. Aussi, vous ferez bien de vous conduire correctement dans cette maison. Le contraire vous desservirait.

Il avait élevé la voix et parlait impérieusement comme quelqu'un habitué à être écouté avec déférence, mais le sergent ne se troubla pas ; il répondit seulement :

– Bien, citoyen. Vous pouvez agir selon ce que vous pensez être vos intérêts ; moi, je n'ai qu'à accomplir mon devoir.

Il donna un ordre, et deux soldats encadrèrent aussitôt Levet. Le sergent traversa le vestibule et, sans plus s'occuper du notaire, entra dans la salle à manger. Blanche et Augustin avaient repris leur place à table. Blanche avait posé son menton sur ses mains, et Augustin, les yeux fermés et les doigts joints, semblait en prières. Au fond de la pièce, la servante, Marie, se tenait le bec ouvert comme une poule terrorisée.

Le sergent jeta un coup d'œil sur l'ensemble de la pièce et, dépliant un papier, il annonça après avoir éclairci sa voix :

– J'ai ici une liste des habitants de cette maison. Elle a été donnée cet après-midi au chef de la section, soit par le citoyen Maurin, soit par son ami le professeur qui a la cheville cassée et dont l'adresse est inconnue. Je vais la lire tout haut et chacun de vous répondra : « Présent » à l'appel de son nom.

Il commença :

– Charles Levet, botaniste ! Nous nous en sommes déjà assurés. Henriette, sa femme ! Elle est morte, m'a-t-on dit. Augustin Levet, prêtre !… Pourquoi ne répondez-vous pas ? Et pourquoi ne vous levez-vous pas ? Avez-vous aussi la cheville cassée ?

Augustin se leva et dit ce qu'on attendait de lui :

– Présent !

– Blanche Levet, fille de Charles…

– Présent !

– Marie Bachelier, aide-ménage.

– Je suis ici, citoyen sergent, dit Marie qui était près de perdre l'esprit.

– Et un hôte inconnu, termina le soldat. Où est-il ?

Il roula son papier et le glissa dans son ceinturon.

– Où est l'hôte ? répéta-t-il rudement.

Et comme il ne recevait toujours pas de réponse, il répéta sa phrase une fois de plus.

Il regarda les suspects l'un après l'autre en roulant les yeux pour leur faire peur. Alors Augustin dit en articulant bien les mots :

– Nous n'avons pas d'hôte ici.

Et Blanche, secouant sa jolie tête, ajouta :

– Il n’est venu ici que le citoyen Maurin et le docteur.

Pour toute réponse, le sergent appela son escorte et dit à Blanche et à Augustin :

– Nous allons voir ça tout de suite.

À Charles Levet qui attendait patiemment entre les deux soldats, apparemment insensible au remue-ménage qu’on faisait dans sa maison, il dit avec dureté :

– J’ai l’ordre de perquisitionner. Aussi, je vous avertis, citoyen Levet, que si nous découvrons ici un étranger, votre cas sera bien plus mauvais que si vous l’aviez livré volontairement.

Charles Levet secoua la tête :

– Il n’y a personne ici.

Le sergent donna l’ordre à ses hommes de commencer la perquisition. Elle fut minutieuse. Les soldats n’y allèrent pas par quatre chemins. Ils envahirent même la chambre où Henriette Levet gisait sur son lit de mort. Ils regardèrent sous son lit et soulevèrent le drap qui la couvrait. Charles Levet était présent au moment où ce sacrilège fut commis et il était aussi raide que la morte. Augustin avait de nouveau cherché refuge dans la prière, tandis que Blanche, étourdie par tout ce qui lui arrivait, restait effondrée sur sa chaise, les coudes sur la table, les yeux fixés dans le vide.

Louis Maurin, dès que les soldats furent ailleurs, vint s’asseoir en face de la jeune fille. Il était resté silencieux pendant ce dernier épisode, mais alors, il se mit à parler tout bas :

– N’ayez pas peur, Blanche. Je vous donne ma parole que rien n’arrivera à votre père, ni à aucun de vous, même si le ser-

gent découvre votre ami inconnu dans la maison. S'il vous plaît, dit-il gravement pour empêcher Blanche de renouveler ses protestations, ne dites rien de plus. Je suis fermement convaincu que vous ignorez ce qui s'est passé ici aujourd'hui. Je vous dis que je peux et que je veux protéger ceux qui vous sont chers. Ce sera plus difficile si votre père a continué à dissimuler la présence de son hôte au lieu de l'avouer tout de suite, mais même dans ce cas, je ne serai pas impuissant, je vous en donne ma parole. Je ferai n'importe quoi pour vous.

– Je n'y comprends rien, soupira-t-elle.

– Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

– Monsieur le professeur. Il semblait être notre ami. Pensez-vous qu'il l'était ?

– Vous voulez dire qu'il est bien à l'origine de tout ce tracas.

– Oui.

– Eh bien ! je n'en suis pas sûr. On n'est jamais sûr. Il peut être un espion du gouvernement et avoir dénoncé votre père. Ces espions sont très forts. Ils captent votre confiance, puis vous trahissent pour un peu d'argent. En tout cas, je puis vous assurer qu'il ne faut pas désespérer. Tant que je serai vivant, il ne peut pas arriver de mal à votre famille. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Elle dit un « oui » timide.

Pendant ce temps, les soldats fouillaient le premier étage, et tandis qu'ils allaient et venaient au-dessus de leurs têtes, Maurin surveillait attentivement la jeune fille pour voir si elle trahissait quelque inquiétude pour l'hôte dont lui pensait qu'il

était encore dans la maison. Comme Blanche semblait impavide et plongée dans son chagrin, Maurin dut arriver à la conclusion qu'il avait lancé cette escouade de gardes républicains sur une fausse piste et que son plan ingénieux allait finir par le mettre en mauvaise posture et nuire à ses espérances.

Peu de temps après, le sergent et ses hommes redescendirent : ils étaient tous de mauvaise humeur. Par ce temps abominable, on les avait tirés pour rien de leurs casernements. Le sergent ouvrit la porte de la salle à manger d'un coup de pied et s'adressa au notaire sur un ton agressif :

– Je ne sais à quoi vous pensiez, citoyen, quand vous avez déclaré devant le procureur syndic qu'un étranger suspect se cachait ici. Nous avons fouillé de la cave au grenier et il n'y a personne ici que les membres de la famille, dont une morte, et les autres toqués. En tout cas, je ne peux rien tirer d'eux. Je ne sais si vous le pouvez.

– Ce n'est pas mon affaire, comme vous le savez, citoyen sergent, d'interroger ces personnes, pas plus que ce n'est la vôtre de m'interroger. Je fais ce que je dois ; faites-en autant.

– Mon devoir est d'arrêter ces personnes, et si elles ont un peu de bon sens, elles me suivront tranquillement. Allons, ajouta-t-il en s'adressant à tous, une voiture vous attend. Je ne peux pas perdre encore mon temps.

Blanche et Augustin se dirigèrent docilement vers la porte. Blanche appela la servante qui semblait plus morte que vive.

– C'est inadmissible, protesta violemment Maurin, vous ne pouvez laisser la morte seule. Quelqu'un doit rester ici pour prévenir un sacrilège toujours possible.

Le sergent haussa les épaules :

– Un sacrilège, dit-il en riant. Quel sacrilège ? Et pourquoi cette femme morte ne peut-elle rester seule dans la maison ? Elle ne s'en ira pas. D'ailleurs, si cela vous gêne, pourquoi ne restez-vous pas ici pour la veiller ? Allons !

Il fit sortir les prisonniers. Quand Blanche passa devant Maurin, elle lui lança un coup d'œil suppliant et il murmura dans un souffle :

– Je la veillerai, je vous le promets.

Dix minutes plus tard, la famille Levet et sa servante étaient conduites à la mairie sous l'inculpation de trahison, ou d'intention de trahison.

11

Le lendemain

Le lendemain même, tout allait mieux. Charles Levet, sa fille, son fils et la servante avaient passé une fort mauvaise nuit dans les cachots de la prison municipale et au matin avaient été conduits devant le procureur syndic, qui les avait soumis à un interrogatoire. Là, les choses n'avaient pas très bien marché. Charles Levet était entêté, Blanche en larmes, Augustin absent, et la servante Marie ne faisait que se contredire. Le procureur s'impatientait. Il voulait faire son devoir, mais les Levet étaient des gens du même milieu que lui et du même pays ; ils n'étaient pas des aristocrates et, par conséquent, n'étaient pas de ceux qui dussent conspirer contre la République et favoriser l'évasion d'un suspect. En fait, il était très ennuyé que son ami Maurin se fût mêlé de dénoncer les Levet. Inculper ceux-ci de trahison ferait mauvais effet dans Choisy où le vieux botaniste était très respecté et où sa jolie fille était courtisée par la moitié des jeunes gens.

Après l'interrogatoire, le digne procureur eut une entrevue avec son ami le notaire. Celui-ci, aussi glissant qu'une anguille, s'était tiré de sa périlleuse situation et, en peu de temps, était parvenu à persuader son ami que lui, personnellement, n'avait rien à voir avec l'accusation calomnieuse portée contre les Levet. Il dit qu'il avait été assez sot pour écouter les propos que tenait, contre ces braves gens, un homme qu'il avait rencontré par hasard ce jour-là, un professeur, à ce qu'il croyait.

– Pourquoi, lui demanda l'autre avec une certaine agressivité, vous êtes-vous laissé mener par le bout du nez par un homme que vous connaissiez à peine ?

– J'ai dit, répliqua le notaire, que je l'avais rencontré ce jour-là par hasard, mais j'avais souvent entendu le vieux Levet parler de lui. Il semblait être un ami de la famille et…

– Un ami ? interrompit le procureur, mais vous me dites que c'est lui qui les a dénoncés ? Comment arrangez-vous cela ?

– Entre nous, dit Maurin sur un ton de confidence, je suis arrivé à cette conclusion que ce soi-disant professeur n'était qu'un agent provocateur, autrement dit, un espion du gouvernement. D'après ce qu'on m'a dit, il y en a un grand nombre : la Convention se sert d'eux pour découvrir les conspirations et les associations de traîtres. Ils touchent une petite prime pour chaque complot qu'ils découvrent et aussi pour chaque tête qu'ils livrent à la guillotine.

– Et vous pensez que ce professeur…

– Devait être un de ceux-là. Je l'ai rencontré devant la maison des Levet. Il m'a pris par le bras et m'a mené au *Café Tison*. Là, il a commencé une longue histoire : il avait vu le vieux Levet faire entrer furtivement quelqu'un chez lui. Moi, bien sûr, j'ai pensé qu'il fallait vous mettre au courant tout de suite. Vous auriez pu me blâmer de ne pas l'avoir fait, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Une chose est certaine : quand l'escouade est venue pour arrêter les Levet, il n'y avait dans la maison que la famille et la servante.

– Ils pouvaient avoir escamoté quelqu'un en le faisant partir à temps.

– Et où serait-il ?

Et il ajouta :

– Vous accordez au vieux Levet plus de ruse qu'il n'en a.

Il resta silencieux un instant et reprit :

– Je ne sais ce que vous en pensez, mais je suis convaincu que Charles Levet n'a pas eu d'autre visiteur que le Dr Pradel.

– Ah oui, le Dr Pradel… Je n'avais pas pensé à lui.

– Ni moi… jusqu'à ce que…

Maurin se leva et tendit la main à son ami qui la serra énergiquement.

– Bien ! M'autorisez-vous à leur annoncer la bonne nouvelle ?

– Quelle bonne nouvelle ?

– Que vous avez examiné la question et que vous avez décidé de rejeter l'accusation de trahison portée contre eux.

– Oui, dit le procureur avec une certaine hésitation, allez-y si vous le désirez. Je laisse tomber cette affaire pour le moment, mais je continuerai à réfléchir, et je vais envoyer chercher le Dr Pradel ; je veux lui parler.

Louis Maurin sortit plein de joie de cette entrevue. Il avait gagné la partie et, avec quelques paroles adroites, il allait main-

tenant convaincre les Levet qu'il leur avait fait rendre la liberté. Heureusement, le professeur s'était tenu à l'écart. Maurin espérait profondément qu'il s'était fracturé la cheville pour de bon et qu'il resterait alité quelque temps ; d'ici là, ses vues sur la jolie Blanche, avec le consentement de l'irascible père, seraient en bonne voie de réalisation. Il avait un autre sujet de satisfaction : c'était d'avoir mis des bâtons dans les roues à Simon Pradel, le seul homme qui, à Choisy, fût pour lui un rival sérieux. Il était trop retors pour ne pas avoir subodoré cette rivalité, et Blanche lui avait souvent donné, sans le vouloir, les preuves des sentiments qu'elle ressentait à l'égard du jeune docteur.

Donc, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes et Louis Maurin se hâtait vers la prison où les Levet attendaient leur sort. Qu'il fût parvenu à leur faire croire qu'il était l'artisan de leur libération était douteux, au moins en ce qui concernait Charles Levet qui opposa un silence glacial aux manifestations de sympathie de Louis Maurin, tandis qu'Augustin murmurait quelque chose sur les bonnes actions qui portent en elles-mêmes leur récompense. Leur froideur eut pour contrepartie les remerciements chaleureux de Blanche qui, les larmes aux yeux, remercia cent fois le jeune notaire de tout ce qu'il avait fait pour eux.

– Nous nous efforcions d'être braves, dit-elle, mais franchement, moi au moins, j'étais terrifiée ; quant à la pauvre Marie, elle a passé la nuit à prier les saints de lui venir en aide.

Quand ils franchirent les portes de la prison, Blanche dit à son père :

– Prenons une voiture pour rentrer. J'ai tant hâte d'être revenue pour voir si rien n'est arrivé à la maison pendant que maman y était seule.

C'était une matinée froide mais ensoleillée ; cependant, il restait encore un peu de neige sur le sol. Dans ce quartier excentrique de la ville, il n'y avait que peu de passants et on ne rencontrait pas de cabriolets ; seul, un pauvre malheureux, vêtu d'une blouse trop mince et de culottes déchirées, frissonnait sur la route. Il était vieux, voûté ; son visage était ridé et sale, il claquait des dents en murmurant une demande d'aumône. Maurin l'appela :

– Tâchez de nous trouver un cabriolet, citoyen et ramenez-le ici. Vous en aurez un à la place Verte. Nous vous attendons à la taverne, de l'autre côté du chemin, et il y aura cinq sous pour vous.

L'homme salua en portant la main à son front et prit la direction de la place Verte, laissant la trace de ses sabots sur le léger tapis de neige.

– Quelle misère, mon Dieu ! soupira Blanche en regardant le pauvre diable s'éloigner. C'est ce qu'ils appellent l'Égalité et la Fraternité. Ne peut-on rien faire pour un malheureux comme celui-ci ? Il est presque bossu, tant il est courbé.

– Il n'a qu'à chercher un hospice, répliqua sèchement Maurin, mais cette sorte de gens préfère les rues. Celui-ci a dû être soldat dans les armées de…

Il allait dire « Louis Capet », mais Charles Levet pouvait l'entendre, et il pensa que ce n'était pas le moment de l'irriter.

– Allons boire un bol de vin chaud, dit-il.

Tous étaient gelés, car ils n'avaient eu qu'un maigre déjeuner de prisonniers de très bonne heure. De l'autre côté de la route, la petite auberge semblait accueillante. Le vieux Levet aurait bien refusé, mais Blanche avait l'air très fatiguée et la

servante était près de se trouver mal ; Augustin lui-même regardait malgré lui de l'autre côté de la route. Louis Maurin ouvrit la marche, Levet le suivit à regret, les autres avec plaisir, et bientôt ils furent tous assis dans une petite pièce qui sentait un peu le renfermé, l'huile de lampe et la nourriture rance, mais le vin épicé était brûlant, et, dès lors, il importait peu que l'aubergiste qui le leur servait eût les coudes percés.

12

Une fausse manœuvre

Ce fut après dix minutes d'une conversation décousue que Louis Maurin fit ce qu'il appela plus tard la plus grande sottise de sa vie. Par la suite, il lui arriva souvent de se maudire pour avoir cédé à la jalousie et à la vantardise en parlant de Simon Pradel. Ce fut exactement une de ces fausses manœuvres qu'un joueur d'échecs peut commettre en cherchant à protéger sa reine et qui le conduisent à se faire battre. Le notaire ne devina pas que les quelques mots qu'il jetait dans la conversation avec insouciance allaient ruiner ses espérances et aideraient à déclencher cette série d'événements extraordinaires qui laisseraient tant de rancœur, alimenteraient les commérages de tous les bavards de Choisy, et feraient le principal sujet des conversations au coin du feu, pour de nombreuses semaines à venir.

Blanche, ayant bu son vin, dit quelques mots aimables à Maurin, taquina son frère et la servante, puis se tut. Maurin, qui se sentait en paix avec le monde entier et pensait qu'il devait être très content de lui-même, demanda au bout d'un moment :

– Vous rêvez, Blanche ?

Il semblait qu'elle fût endormie, car elle ne donna aucun signe d'attention et Maurin insista :

– À quoi pensez-vous ?

Elle sursauta, soupira, sourit faiblement et répondit :

– Aux amis.

– Pourquoi aux amis ?

– Je me demandais combien de nos amis auraient à souffrir comme nous avons souffert la nuit passée… je veux dire sans l'avoir mérité… l'arrestation, la prison, l'angoisse. Ce sont des temps bien durs, Louis.

– Et il en viendra de plus durs encore, dit-il avec emphase. Heureux ceux que leurs puissants amis pourront sauver du désastre !

L'allusion était transparente, mais personne ne la releva. Il revint à Blanche de dire :

– Vous avez été très bon, Louis.

Il y eut un silence, puis Augustin fit remarquer :

– Nous étions innocents.

– Cela aide un peu, admit Maurin volontiers, mais vous n'avez aucune idée de l'entêtement des Comités dès qu'il y a une accusation de trahison. Et il faut toujours vous souvenir qu'il existe des misérables qui, pour une maigre récompense, sont prêts à livrer ceux qui n'ont pas été assez prudents pour garder secrètes leurs opinions politiques.

– Je suppose que c'est un individu de cette espèce qui nous a dénoncés, dit Blanche.

– Sans aucun doute. Et j'ai eu toutes les peines du monde, en fait j'ai dû offrir ma caution, à persuader le procureur que cette accusation ne reposait sur rien.

Il réfléchit un instant, puis ajouta d'un ton de sotte vanité :

– J'aurai encore plus de peine à défendre Simon Pradel.

Blanche sursauta :

– Simon ? Que se passe-t-il ?

– Vous ne le savez pas ?

– Savoir quoi ?

Déjà Maurin comprenait qu'il avait fait une fausse manœuvre en nommant Pradel. Aussitôt, Blanche était devenue l'image même de l'angoisse. Ses joues étaient enflammées, ses yeux brûlaient, sa voix tremblait tandis qu'elle insistait pour obtenir une explication.

Pourquoi, oh ! pourquoi avait-il mis le médecin sur le tapis ? Il avait voulu faire montre de son zèle et de sa puissance et il avait réussi à réveiller la passion de la jeune fille. « Les femmes sont bizarres, pensa-t-il avec amertume. Qu'un homme soit malade ou en danger et voilà qu'il devient pour elles un objet intéressant ou même, comme dans ce cas, l'amitié qu'on lui porte s'enflamme et se change en amour. »

Le vieux Levet, qui avait à peine ouvert la bouche tout ce temps et semblait profondément absorbé par ses réflexions personnelles, comprit ce qui se passait et intervint :

– Ne t'afflige pas, ma fille. Simon n'est pas un imbécile, et personne dans Choisy n'oserait s'attaquer à lui.

Pendant ce temps, Maurin avait changé d'idée. Les reproches qu'il se faisait s'étaient transformés en compliments ;

certes, il avait fait une fausse manœuvre, mais sa bonne étoile allait lui permettre de la réparer.

– J'ai peur que vous ne vous trompiez monsieur Levet, dit-il d'un ton onctueux. J'ai appris que le conseil surveillait le Dr Pradel. Ses allées et venues mystérieuses d'hier, ses visites fréquentes au château de la Rodière, qui parfois durent jusqu'au milieu de la nuit, ont fait naître le soupçon, et comme vous le savez, du soupçon à la dénonciation, il n'y a qu'un pas, un pas qui parfois mène à la guillotine. Cependant, comme je viens de vous le dire, je ferai tout ce que je peux pour le docteur puisqu'il est de vos amis.

– Et qu'il est innocent, assura Blanche. Il n'y avait rien de mystérieux dans les allées et venues de Simon hier. Il ne va au château qu'au titre de sa profession, et ses visites ne durent pas jusqu'à une heure tardive de la nuit.

Maurin haussa les épaules :

– Je ne peux que vous répéter ce qu'on m'a dit et je vous assure…

Il sentit qu'il avait fait une autre fausse manœuvre en éveillant la jalousie de Blanche. Il commençait à penser que la chance n'était pas tout à fait de son côté lorsqu'un bruit de sabots sur le plancher coupa net cette malencontreuse conversation. Maurin vit alors le vieux mendiant qui attendait au milieu de la pièce qu'on veuille bien lui parler. Maurin lui demanda durement :

– Que voulez-vous ?

L'homme leva sa main raidie par le froid à ses cheveux blancs.

– Le cabriolet, citoyen, murmura-t-il.

De son doigt tremblant, il désignait la porte. Un véhicule délabré, traîné par une pauvre rosse, attendait dehors. Levet paya les consommations et tout le monde sortit. Quand on se fut entassé dans le cabriolet, Charles Levet mit une pièce d'argent dans la main du mendiant.

Maurin resta sur la route devant la taverne jusqu'à ce que la voiture eût disparu au tournant. Il n'était pas homme à reconnaître ses torts, même en lui-même, mais il devait avouer qu'il avait manqué de jugement et qu'il lui fallait réparer sa gaffe à la première occasion. « Blanche est très jeune, se dit-il, elle ne se rend pas compte de ses vrais sentiments et Pradel est l'homme qu'elle voit le plus souvent. » Cependant, la reconnaissance avait à jouer un rôle important dans les relations de la jeune fille avec l'ami qui avait tiré sa famille d'un mauvais pas. Maurin se félicita d'avoir convaincu Blanche, sinon les autres Levet, de ce que son influence, et elle seule, les avait fait libérer après quelques heures de détention. Elle était déjà bien disposée pour lui, il fallait continuer maintenant à gouverner les sentiments de la jeune fille et les tourner à son plus grand avantage à lui. Là-dessus, Maurin se décida à regagner sa maison.

DEUXIÈME PARTIE

Le médecin

13

Le château de la Rodière

Le château était déjà imposant lorsque Luc de la Rodière, à son retour de la guerre contre les Hollandais, l'avait reçu de Louis XIV en récompense de sa bravoure sur les champs de bataille, et c'était encore un château imposant en 1793, bien qu'il gardât les traces des déprédations commises en 1789. À cette époque, la lie du peuple de Choisy, soulevée par la nouvelle de la prise de la Bastille et dirigée par des agitateurs de profession, avait marché sur le château et, après avoir brisé des meubles, des vitres, des miroirs, déchira les rideaux de haut en bas, arracha les tapis, dévasta les resserres et les caves avant de repartir au chant populaire à l'époque de

Les aristocrates à la lanterne !

Quand le jeune marquis, Mme sa mère et Mlle sa sœur revinrent à la Rodière trois jours plus tard, ils trouvèrent le château dans l'état où les émeutiers l'avaient laissé : l'immense vestibule, la salle à manger, l'escalier monumental, les communs n'étaient que décombres. Les laquais et les servantes, terrifiés, s'étaient enfuis et la salle de bal, où avait été exposé le défunt marquis après sa mort, était jonchée de fleurs fanées, de linge, de dentelles déchirées et de bouts de chandelle de cire. Seuls, Paul Leroux et sa femme Marie étaient restés. C'étaient de vieilles gens, de très vieilles gens ; ils avaient servi feu M. le marquis et ses parents avant lui, d'abord comme fille de cuisine et marmiton, puis comme femme de chambre et valet et, enfin, comme maître d'hôtel et femme de charge. Ils n'avaient jamais eu d'autre demeure que la Rodière ; s'ils l'avaient quittée, ils

n'auraient su où aller : ils n'avaient pas d'enfants, pas de famille, proche ou éloignée. Donc, ils étaient restés après que la foule eut vidé les lieux et que tous les domestiques, jeunes et vieux, ceux du service de la maison comme ceux du service de l'étable et du jardin, eurent fait leurs paquets et se furent retirés dans leurs propres maisons, où qu'elles fussent.

Paul et Marie firent de leur mieux pour nourrir les chevaux et les chiens et pour tenir en ordre quelques pièces pour leurs maîtres. Et c'est ainsi que la veuve, son fils et sa fille retrouvèrent ce couple fidèle dans leur maison dévastée.

Plusieurs chevaux et chiens de prix furent vendus ou tués, et le marquis ne garda que deux chiens de chasse et deux chevaux de selle. Enfin, comme l'hiver était rigoureux, que le combustible et la nourriture devenaient chers et rares, on recruta à Choisy trois personnes pour compléter le personnel trop restreint du château.

C'était dans cette maison que l'on conduisit l'abbé Edgeworth le soir du terrible jour où il avait vu l'oint du Seigneur périr sur l'échafaud.

Depuis l'heure matinale où on l'avait cherché pour administrer les derniers sacrements à celui qui avait été le roi de France, il avait vécu dans un état de tension nerveuse qui n'avait cessé de croître tandis que le jour avançait. Vers sept heures du soir, deux hommes qui ressemblaient plus à des assassins qu'à des soldats, l'avaient mené au château de la Rodière. Au moment où il quittait la maison de Charles Levet, son hôte lui avait assuré que tout ce qu'on faisait était conforme aux plans de l'ami généreux qui l'avait déjà arraché à la foule hurlante et se préparait à le faire sortir de France.

Le prêtre accueillit ces explications avec la plus parfaite confiance. Il dit à Levet qu'il n'était pas du tout effrayé : il avait

fait une si terrible expérience ce jour-là que rien ne pouvait plus jamais l'effrayer.

Il ne se passa rien en chemin, mais il était très fatigué lorsqu'il eut parcouru le sentier rocailleux qu'était le raccourci pour atteindre le château. Les grilles monumentales n'étaient pas fermées. L'abbé et son escorte les passèrent sans difficulté et prirent l'imposante avenue. La porte d'entrée leur fut ouverte par Paul qui portait une livrée usée, mais très propre. Bien qu'épuisé, l'abbé voulut remercier les deux énigmatiques voyous qui l'avaient accompagné, mais lorsqu'il se retourna, ils étaient déjà partis. On entendit encore quelque temps le bruit de leurs sabots, mais leurs personnes étaient déjà rendues invisibles par l'obscurité.

L'abbé Edgeworth se laissa tomber sur le fauteuil que Paul lui offrit et il attendit patiemment que son arrivée fût annoncée au marquis. Quelques minutes plus tard, un jeune homme descendit en courant les escaliers, les bras ouverts ; il clamait des mots de bienvenue avant d'avoir seulement aperçu le respectable prêtre.

François de la Rodière était le fils unique du défunt marquis. Il avait hérité de ses charges et titres quatre ans auparavant ; il était bien bâti et eût été beau s'il n'y avait eu quelque chose d'arrogant et peut-être de cruel dans l'expression de sa bouche aux lèvres minces, et si son menton eût été moins fuyant.

– Nous vous attendions, monsieur l'abbé, dit le jeune homme. Ma mère et ma sœur sont là-haut. J'espère que vous n'êtes pas trop fatigué ?

L'abbé était très fatigué, mais il s'efforça de sourire et demanda :

– Vous m'attendiez ? Comment saviez-vous…

– C'est une longue histoire, dit pensivement François de la Rodière, nous sommes tous perplexes à ce sujet, mais n'en parlons pas maintenant, il faut d'abord que vous dîniez et que vous vous reposiez.

La marquise ne se montra pas moins cordiale que son fils. L'abbé Edgeworth, par son caractère sacré, et parce qu'il avait eu le privilège d'assister le roi-martyr à ses dernières heures, avait droit à des égards spéciaux. On lui présenta donc Cécile de la Rodière et un jeune gentilhomme anglais, Lord Devinne, un ami de la famille qui était venu de Paris à franc étrier pour porter les nouvelles des terribles événements de cette journée.

Ce fut lorsque toute la famille et leurs hôtes eurent pris place autour de la table du souper que Cécile raconta au prêtre l'incident mystérieux qui les avait intrigués à l'aube de ce jour.

– C'était extraordinaire, et je ne puis vous dire à quel point j'étais agitée, car c'est à moi que la première annonce de votre venue a été adressée.

– À vous, mademoiselle ?

– Oui, et vous allez voir qu'il y avait de quoi agiter même une personne plus calme que moi. Ce matin, de bonne heure, je faisais ma promenade habituelle dans le parc, lorsque je vis un homme d'aspect minable qui venait à ma rencontre. Il était assez loin et je ne distinguais pas bien ses traits, mais je voyais que ce n'était pas là un habitant du château. Nous avons maintenant l'habitude, ajouta-t-elle avec un petit soupir, de voir notre propriété envahie par toutes sortes de gens. Cependant, cet homme n'avait pas l'air d'être venu pour mal faire, il semblait seulement se promener à pas très lents, les mains dans les poches, sans regarder à droite ni à gauche. Il ne fit rien d'autre

jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la hauteur d'un des bancs de pierre qui jalonnent l'avenue. Alors, je lui ai vu prendre un papier dans sa poche et le poser sur le banc ; il me fit nettement signe comme pour attirer mon attention sur le papier, puis il tourna les talons et repartit par où il était venu. Les buissons l'eurent bientôt dissimulé à mes yeux.

Cécile s'arrêta, puis reprit avec plus d'animation :

– Vous pouvez imaginer avec quelle hâte je me suis précipitée sur ce papier. Le voici.

Elle retira de son corsage un bout de papier froissé et se mit à lire :

– *L'abbé Edgeworth, vicaire de Saint-André, qui a suivi le roi de France jusqu'au pied de l'échafaud, vous demandera l'hospitalité pour cette nuit.* N'était-ce pas extraordinaire ? J'ai montré ce message à maman et à François. Ni l'un ni l'autre n'ont pu deviner qui nous l'avait envoyé, mais depuis, Milord Devinne a jeté un jour plus surprenant encore sur cet incident.

Elle tendit le papier à l'abbé qui mit ses lunettes pour examiner le message à son tour :

– C'est vraiment curieux, dit-il, et il n'y a pas de signature.

– Il n'y a que le dessin rudimentaire d'une petite fleur écarlate, fit remarquer la jeune fille.

Et elle reprit le papier, le rangea soigneusement dans les plis de son fichu.

L'abbé se tourna vers le jeune Anglais :

– Et vous, milord, demanda-t-il, pourriez-vous réellement nous expliquer l'origine de ce message ?

– Ce n'est pas cela tout à fait, mais je peux vous dire que la petite fleur écarlate est l'emblème du chef d'une association de gentilshommes anglais qui se sont juré de sauver les innocents menacés du sort qui a été celui du roi de France aujourd'hui.

– Voici un noble idéal, milord ! Sauver les innocents ! Ce sont des Anglais, dites-vous ? Êtes-vous un membre de cette association ?

– J'ai cet honneur.

– Qui est votre chef ?

– C'est notre secret… et le sien.

– Excusez-moi ! Je ne voulais pas être indiscret. Tout cela est stupéfiant. Il est si étrange de voir des hommes risquer leur vie pour l'amour de leur prochain alors qu'ils sont des étrangers pour ceux qu'ils sauvent et qu'ils ne seront ni reconnus, ni remerciés. Quand je pense que je dois la vie à vos amis et à votre chef !… Et cette petite fleur ? N'est-ce pas le mouron rouge ?

– Oui.

– Il me semble que j'en ai entendu parler vaguement. Ici, les policiers appellent ainsi une organisation d'espionnage anglais.

– Nous ne sommes pas des espions, monsieur l'abbé. La ligue du Mouron Rouge n'a rien à voir avec la politique.

– J'en suis persuadé, mais j'ai su que le gouvernement, très irrité par les activités de votre association, offre une importante

récompense pour l’arrestation de votre chef. Dieu le protégera, souhaitons-le !

Ce fut peu de temps après ces quelques paroles que le pauvre abbé eut une syncope. François de la Rodière appela Paul et les deux hommes transportèrent le malade dans la chambre qu’on avait préparée pour lui et on le mit au lit. Comme il paraissait très mal en point, la marquise ordonna à Paul d’aller chercher tout de suite le Dr Pradel.

– Le docteur est ici, madame la marquise.

– Que fait-il ?

– Je l’ai envoyé chercher, expliqua François ; Stella devait être purgée et César avait une épine dans la patte, mais il devrait être déjà parti. Pourquoi est-il encore ici ?

– Marie avait son rhumatisme et Berthe, la fille de cuisine, s’était fait mal au doigt.

– Dites-lui d’aller voir tout de suite M. l’abbé, commanda le marquis.

Quand Paul fut parti, François de la Rodière se tourna vers Lord Devinne.

– C’est bien malencontreux. J’espère que ce ne sera pas une longue maladie. Que l’abbé reste ici un jour ou deux n’offrait aucun inconvénient, mais vous ne nous aviez pas dit qu’il était malade.

– Nous ne le savions pas, répondit Lord Devinne.

– Votre merveilleux chef aurait dû vous le dire, répliqua l’autre avec mauvaise humeur. Ce n’est pas rassurant pour la

maisonnée tout entière d'avoir ici un homme poursuivi par ce gouvernement d'assassins. Croyez-moi…

Il fut interrompu par l'entrée de Simon Pradel. La marquise salua celui-ci d'un gracieux signe de tête et Cécile lui adressa un regard amical, mais le marquis ne se donna pas la peine de le saluer.

– C'est là-haut qu'il vous faut aller, dit-il sèchement, un de nos amis qui soupait avec nous a eu un soudain malaise.

Simon s'aperçut de l'insolence du ton et, fronçant un peu le sourcil, prit son crayon et ses tablettes et demanda :

– Quel est le nom de cet ami, monsieur ?

– Cela ne vous regarde pas.

– Je regrette, mais cela me regarde. Je suis tenu par la loi de rendre compte à la section locale de tous les cas que j'ai à traiter dans cette zone.

La marquise soupira et détourna la tête : les mots « section » et « loi » l'indisposaient toujours, et François de la Rodière s'irrita de cette opposition, surtout de la part de Pradel dont il connaissait les opinions libérales, sinon révolutionnaires.

– Vous pouvez rendre compte de cela au diable ! dit-il exaspéré.

La maladie de l'abbé lui semblait déjà intempestive et l'effronterie de ce chevalier de la lancette faisait tourner sa contrariété en fureur.

– Ou vous allez soigner mon invité ou vous quittez les lieux immédiatement !

Simon Pradel n’était pas très patient. L’arrogance de cet aristocrate l’exaspérait autant que son attitude exaspérait le marquis. Il devint pâle et allait répliquer lorsqu’il rencontra le regard suppliant des beaux yeux de Cécile.

– Monsieur le docteur, dit-elle gentiment, notre ami est très malade. Je suis sûre qu’il vous dira lui-même son nom, car il n’a pas de raison de le cacher.

Simon, touché par ce regard et par ces mots, ravala sa colère et, avec une légère inclinaison de tête, quitta la pièce. Le marquis, furieux, se tourna vers sa sœur :

– Vous êtes une sotte. Ce garçon ne méritait qu’une correction. Votre amabilité encourage son insolence. Toute son espèce aurait dû être fouettée ; si on l’avait fait, nous ne serions pas où nous en sommes. N’ai-je pas raison, maman ? conclut-il en se tournant vers l’imposante marquise.

Mais la marquise, bouleversée par l’incident, avait quitté la pièce.

14

Violences

À l'aube, Simon Pradel quitta le château. Il avait passé toute la nuit au chevet de l'abbé Edgeworth, luttant sans cesse pour conserver le battement de la vie à ce cœur surmené. Le prêtre n'était qu'à demi conscient et avalait machinalement les potions que le médecin versait entre ses lèvres. Vers six heures du matin, il reprit connaissance et ses premiers mots furent pour demander un prêtre.

– Vous n'êtes plus en danger, maintenant, lui dit doucement le docteur Pradel.

L'abbé insista.

– Il faut que je voie un prêtre : il y a trois jours que je ne me suis pas confessé.

– Vous n'avez rien à vous reprocher, j'en suis sûr, monsieur l'abbé, et je crains que ce ne soit pour vous un effort pénible.

– Le regret d'être privé de l'assistance d'un de mes frères me fait plus de mal qu'un effort, si pénible soit-il.

Il fallait donc contenter le malade. Pradel pensa immédiatement à Augustin Levet et décida d'aller le chercher. Il reprit sa trousse et son manteau, laissa des instructions à la femme de service qui devait s'occuper de son malade, et quitta sans regret ce château inhospitalier. La matinée était claire et froide, le soleil se levait à peine au-dessus des bois de Charenton et une lu-

mière pâle se glissait dans la vallée. Dans le parc, deux journaliers travaillaient déjà et, devant l'écurie, loin sur la gauche, Pradel aperçut trois hommes dont l'un, un groom, tenait par la bride un cheval qu'un autre homme, Lord Devinne probablement, s'apprêtait à enfourcher ; le troisième tournait le dos à l'avenue et Pradel ne le reconnut pas.

Il se mit à marcher rapidement vers la grille et, soudain, aperçut une silhouette féminine qui marchait dans la même direction que lui, à quelque distance en avant. Il s'arrêta, planté comme une souche et n'en croyant pas ses yeux : ce n'était pas souvent qu'une telle chance lui était arrivée. La joie de rencontrer Cécile de la Rodière seule, de lui parler en tête à tête, ne lui avait été accordée que deux fois dans l'année qui venait de s'écouler.

Pradel n'était pas un sot. Il savait bien que son amour était absolument sans espoir ; c'est-à-dire qu'il l'avait cru jusqu'aux derniers événements, jusqu'à ce gigantesque bouleversement qui avait mis la société sens dessus dessous. Il n'aurait pas été un homme s'il n'avait pas alors commencé à espérer ou, plutôt, s'il n'avait pas cessé de désespérer tout à fait. Il était certain que l'arrogante famille de Cécile continuerait à s'opposer à un mariage, mais nul ne pouvait savoir si, dans les mois qui allaient suivre, ces dédaigneux aristocrates ne seraient pas peu à peu obligés d'abandonner leur forteresse d'orgueil.

Bien sûr, Simon ne pensa pas à tout cela au moment où il aperçut la jeune fille, il se félicita seulement de sa bonne fortune et hâta le pas pour la rattraper. Elle était emmitouflée de la tête aux chevilles dans un ample manteau, mais son capuchon avait glissé et le soleil d'hiver, qui faisait briller la rivière, caressait ses boucles folles et les faisait briller comme de l'or.

L'avenue était jalonnée sur toute sa longueur par des bancs de pierre dont le dernier était tout près de la grille principale.

Cécile s'arrêta là, regarda autour d'elle comme si elle attendait quelqu'un et s'assit. Au bruit des pas du jeune homme, elle se retourna et, quand elle le vit, elle se leva précipitamment, comme surprise. Il s'approcha, se découvrit et s'inclinant très bas :

– Vous vous êtes levée de bonne heure, mademoiselle ?

– Le lever du soleil était si beau ! Une promenade m'a tentée !

– Ce n'est pas étonnant, l'air du matin semble nous faire revivre.

Cécile se rassit. Sans attendre sa permission, Simon s'assit à côté d'elle.

– Je vais répéter votre question, monsieur le docteur, reprit Cécile en souriant : Vous vous êtes levé de bonne heure ?

– Ce n'est pas exact, mademoiselle, car je ne me suis pas couché.

– Vous avez veillé toute la nuit ?

– Mon malade aussi.

– Pauvre homme ! Comment va-t-il ?

– Mieux maintenant, mais la nuit a été très mauvaise.

– Vous ne l'avez pas quitté ?

– Évidemment.

– Vous avez été bon. Et… s'est-il confessé à vous ?

– Non, mais j'ai deviné.

– Il a eu le délire ?

– Non, il était très faible, mais il n'a jamais perdu la raison.

– Alors, comment avez-vous deviné ?

– Il est prêtre. J'ai vu sa tonsure. C'est un fugitif puisqu'il cache son nom. Ce n'était pas difficile.

– Vous ne…, commença-t-elle impulsivement.

– Mademoiselle ! protesta-t-il d'un ton de reproche.

– Je sais, reprit-elle vivement. J'aurais dû ne rien dire. Vous êtes incapable d'une action basse. Tout le monde sait que vous êtes noble et généreux et il vous faut oublier ce que j'allais dire et me pardonner.

Elle soupira et ajouta avec un peu d'amertume :

– Nous sommes tous détraqués, ces jours-ci. Rien n'est semblable à ce qui était il y a seulement quelques années. Notre pauvre pays est bouleversé, et nous aussi… Mais je ne dois pas vous empêcher d'aller vous reposer. Vous avez tant de travail, il ne faut pas vous surmener.

– Me reposer ? Me surmener, comme s'il y avait quelque chose, en ce monde…

Il s'efforça d'arrêter le torrent de mots qui allait lui monter du cœur aux lèvres et dont les conséquences pouvaient être beaucoup plus graves qu'il n'était possible de l'imaginer. Cécile de la Rodière était assez femme pour le deviner, et assez femme

aussi pour ne pas vouloir qu'il s'arrêtât si brusquement. Aussi, elle se leva et marcha vers la grille. Il la suivit en songeant au bonheur qu'il aurait eu de prolonger ce tête-à-tête, qui devait être peu de chose pour elle, mais qui était l'événement le plus heureux qui eût jamais illuminé sa vie à lui.

Cécile ne dit rien jusqu'à ce qu'ils fussent à la grille et, tandis qu'il l'ouvrait, elle lui tendit la main :

– Suis-je pardonnée ?

Son regard était irrésistible, et le pauvre amoureux ne put que fléchir le genou et baiser la petite main. Une lumière argentée tombait sur eux à travers les branches des sycomores et des châtaigniers et, dans les buissons, on entendait les pas légers des petites bêtes carnassières. Puis les sabots d'un cheval résonnèrent tout près sur le sol gelé et une voix d'homme dit :

– Bon voyage, mon ami, et revenez nous voir bientôt !

Aussitôt, on entendit un affreux juron, puis :

– Que fait ici ce maraud ?

Cécile retira sa main et tourna des yeux effrayés du côté d'où la voix était venue, mais avant que la jeune fille ait pu intervenir, un coup de cravache violent s'abattit sur la tête du jeune médecin qui n'avait pas pu se relever. Il s'effondra sur le sol, mais entendit le cri d'horreur et de détresse de Cécile et les hurlements de son frère :

– Comment osez-vous ! Comment osez-vous !

La cravache se releva et, cette fois, cingla les épaules de Pradel. À moitié évanoui, celui-ci fit cependant le geste de se protéger la tête avec son bras. Il vit le petit pied de Cécile sous

sa jupe et le bord de son manteau, et entendit son appel au secours et la voix de Lord Devinne :

– François ! Pour l'amour de Dieu ! Vous allez le tuer !

Malgré sa faiblesse, il allait faire un effort pour se relever lorsqu'un bruit étrange retentit tout près. Était-ce venu des buissons ou de la route, des cyprès raides comme des sentinelles de chaque côté de la grille ? Personne n'aurait pu le dire, mais il eut pour effet de paralyser tout le monde, le fou furieux qui frappait, comme sa victime. Ce bruit n'était pas effrayant, ce n'était qu'un rire, léger et traînant. Mais comme il était impossible de le localiser et que personne n'était en vue, il restait singulier, sinon inquiétant. Les jurons de François de la Rodière se glacèrent sur ses lèvres, ses joues blêmirent, son bras qui brandissait la cravache resta immobile au-dessus de sa tête comme s'il avait été pétrifié.

– Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-il.

– Quelque campagnard sur la route, suggéra Lord Devinne.

Et il ajouta :

– De toute façon, il vous a épargné un meurtre.

Déjà, le marquis reprenait son sang-froid et en même temps sa rage :

– Commettre un meurtre ? J'aurais aimé tuer cet animal.

Il se tourna vers Cécile :

– Venez, dit-il.

Elle ne voulait pas venir. Elle voulait secourir le blessé qui gisait sur le sol, le visage ensanglanté, et qui était complètement évanoui. François de la Rodière frappa du pied la forme étendue.

– François ! cria la jeune fille hors d'elle. Je vous défends…

– Je vous jure de le tuer si vous ne me suivez pas tout de suite.

Cécile, indignée, terrifiée et craignant que son frère ne mît sa menace à exécution, se tourna vers Lord Devinne et dit froidement :

– Milord, mon frère est hors de lui, donc il faut que je vous demande d'agir en chrétien et en gentilhomme. Si vous avez besoin d'aide, appelez Antoine qui est à l'écurie. Il s'occupera du Dr Pradel jusqu'à ce que celui-ci puisse retourner chez lui.

Elle inclina un peu la tête sans cacher le mépris que lui inspirait l'attitude qu'il avait adoptée pendant toute cette affreuse scène, car, sauf lorsqu'il avait crié : « Pour l'amour de Dieu ! vous allez le tuer », il était resté près de son cheval, les rênes autour du bras, l'air détaché comme s'il ne voyait pas se perpétrer un odieux attentat contre un homme sans défense. Et comme François emmenait sa sœur de force, Lord Devinne fit un mouvement pour revenir à son cheval, mais un regard de Cécile l'arrêta et le décida à se montrer un peu plus humain.

– Je vais chercher Antoine pour m'aider, dit-il.

Et il se dirigea vers les écuries en tenant son cheval par la bride.

Antoine, justement, n'était pas à l'écurie. Devinne attacha son cheval dans la cour et après quelques secondes d'hésitation

il se décida à revenir au château. Il s'était dit : « Si je ne vois pas Cécile maintenant, elle va ruminer tout cela et ajouter à ce qui s'est réellement passé. »

Paul lui ouvrit la porte ; Devinne demanda mademoiselle. Paul alla porter son message et revint lui dire que mademoiselle était souffrante et ne recevait personne. Devinne renouvela sa démarche qui fut encore repoussée. Il fit demander quand elle accepterait de le recevoir et on lui répondit qu'elle ne pouvait fixer la date, que cela dépendrait de l'état de sa santé.

Devinne, comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire, reprit le chemin du retour, se sentant furieux contre le monde entier et en particulier contre Simon Pradel.

Dans la cour de l'écurie, il trouva Antoine qui travaillait, mais il enfourcha son cheval sans dire un mot de l'homme qui gisait sans connaissance devant la grille. Lorsqu'il passa par là, il vit avec surprise qu'il n'y avait plus trace de Simon Pradel.

– Ces canailles sont très solides, fut tout le commentaire de Lord Devinne.

Et il mit son cheval au trot.

15

Nouvelles alarmantes

Quand Simon Pradel reprit ses sens, il se trouva assis, le dos appuyé au tronc d'un saule au bord d'une petite rivière qui allait son chemin avec turbulence pendant trois ou quatre cents mètres le long de la route. Son manteau était enroulé autour de lui et son chapeau était posé en arrière de sa tête. Celle-ci lui faisait très mal, et il lui fallut quelque temps pour se souvenir de ce qui s'était passé. Il porta la main à son front et sentit qu'il était entouré d'un mouchoir.

Alors la mémoire lui revint et une fureur insensée s'empara de lui. Rien n'aurait pu l'empêcher de se venger du lâche qui l'avait traité de façon si humiliante, mais, pour le moment, attirer François de la Rodière dans un endroit où il ne pourrait appeler personne à l'aide, posait un problème insoluble : on avait dû donner l'ordre de lui claquer la porte au nez s'il se présentait au château. Et il ricana tout haut avec amertume en songeant que le vaurien dont il pourrait avoir raison avec ses seules mains, était maintenant hors de portée et que la chance seule pouvait donner l'occasion d'en tirer une juste vengeance.

Son propre rire rappela au médecin le curieux incident qui lui avait, en fait, sauvé la vie. À quelles extrémités aurait pu se porter ce furieux si ce rire surnaturel n'avait pas éveillé les échos de l'aurore et paralysé le bras meurtrier ? Ce rire resterait aussi mystérieux que la manière dont il avait été transporté, appuyé contre le saule. Son visage était propre comme si on avait nettoyé le sang qui devait le couvrir, sa blessure était bandée et ses vêtements soigneusement brossés. Il se rappelait

avoir senti des bras puissants le soulever du sol et le transporter pendant un certain temps. Puis il se souvint de Cécile, de sa main tendue, de son regard plein de douceur, de ce délicieux tête-à-tête dans l'avenue. Après, lui vint le souvenir de l'abbé Edgeworth. Il se rappela son angoisse à l'idée d'être privé plus longtemps des secours de la religion, et sa propre décision d'aller chercher Augustin Levet.

La vengeance attendrait ; d'ailleurs Dieu a dit : « La vengeance m'appartient. »

Avec un dernier geste d'irritation et de souffrance, Pradel s'éloigna de ce maudit château. Il allait prendre le raccourci de Choisy lorsqu'il aperçut un homme petit, pauvrement vêtu, qui semblait se dissimuler au tournant de la route. Il n'y fit pas attention, même après s'être rendu compte que dès que lui-même avait pris le sentier, l'homme était revenu sur ses pas et s'avançait sur la grand-route.

Marcher sur ce terrain glissant et accidenté était difficile et chaque pas, chaque mouvement était un effort pénible pour ses membres endoloris, mais sa force de caractère et ses préoccupations ne laissaient pas à Simon Pradel le loisir de s'apitoyer sur lui-même. Moins d'une heure plus tard, il sonnait à la porte des Levet. On ne répondit pas. Il sonna de nouveau. Il lui sembla étrange qu'il n'y eût pas au moins une personne pour veiller la morte. Charles Levet avait l'habitude de partir de bonne heure, et Augustin était peut-être à l'église, mais Blanche, mais la servante, ne pouvaient pas avoir abandonné la pauvre Henriette Levet.

Vaguement inquiet, Simon se dirigea vers l'église dans l'espoir d'y trouver Augustin. Comme il repassait la grille, il rencontra la voisine, la veuve Dupont qui, à sa vue, leva les bras au ciel en s'écriant :

– Quel malheur, citoyen docteur !

– Quel malheur ?

– Vous ne savez pas ? Ces pauvres Levet ! Et la citoyenne gît là, morte, toute seule. Ma fille et moi serions venues la veiller, mais nous l'avons su trop tard. La maison était déjà fermée.

Elle parlait avec tant de volubilité que Simon eut toutes les peines du monde à poser de nouveau une question :

– Pour l'amour de Dieu, que s'est-il passé ?

– On les a arrêtés cette nuit. Et on va tous les guillotiner. Le pauvre Charles, son saint homme de fils, la jolie petite Blanche et la servante. Je ne pense pas que Marie soit une servante capable, vous voyez ce que je veux dire…

– Oui, oui, mais comment avez-vous su cela ? Étiez-vous présente ?

– Non, citoyen, mais j'ai vu le notaire Maurin après leur départ. Oui, on les a emmenés dans une voiture… J'ai demandé au notaire si on allait vraiment les guillotiner… Sait-on ce qui peut arriver ? On a guillotiné le pauvre roi… Louis Capet, je veux dire, n'est-ce pas ?

Pradel en savait assez. Il remercia rapidement la veuve et il se dirigea tout de même vers l'église, non pour y trouver Augustin, mais pour prier le curé, ou son vicaire d'aller voir un malade au château. Après, il se rendit à l'étude du notaire où on lui dit que le citoyen Maurin reviendrait pour déjeuner. Il était dix heures et il restait deux heures à tuer. Il allait donc revenir chez lui boire une tasse de café et se reposer un peu avant de reprendre son travail. Comme il s'éloignait de la demeure de Maurin, il vit le petit homme qu'il avait aperçu en chemin s'arrêter

devant la porte et sonner. Le serviteur ouvrit la porte et il n'éloigna pas le petit homme qui entra tout de suite.

16

Rumeurs contradictoires

Rien de tel qu'un village ou une petite ville de province pour la prompte propagation des nouvelles. Quelques heures après que la chose se fut passée, tout Choisy savait qu'un de ses citoyens les plus respectés, le Dr Pradel, avait été victime d'une attaque injustifiable de la part du ci-devant marquis de la Rodière. Certains même racontaient qu'il y avait eu meurtre, mais ce bruit ne tarda pas à être démenti, car on vit le Dr Pradel traverser la Grand-Place : certes, il était très pâle, mais il était bien vivant.

Ce soir-là, ce fut le principal sujet des conversations au coin des rues et dans les cafés. Même la mort du roi passa au second plan et l'histoire, enrichie de variantes plus ou moins conciliables entre elles, vola de bouche en bouche. Louis Maurin fut un des premiers à l'entendre et il en fut très fâché. Son « aide-ménage », Henri, rapporta plus tard que le notaire avait reçu deux visites d'un individu de mauvaise mine qui venait assez souvent à l'étude, mais dont lui, Henri, ignorait le nom. Ce fut pendant la deuxième visite de cet homme que le notaire eut un accès de fureur. Henri avait été effrayé, car, bien qu'il fût peu curieux de nature, il avait été forcé d'entendre une partie de ce qui s'était dit dans le bureau :

– Espèce d'idiot…, disait le notaire.

L'autre répondait :

– Vous m'aviez dit de répandre des rumeurs qui lui portent tort…

– Elles ne lui portent pas tort, imbécile, vous l'avez transformé en héros…

Tout cela était mystérieux. Il était bien dommage que le brave serviteur n'en eût pas entendu plus long.

Sans aucun doute, Louis Maurin était furieux. Tous les plans qu'il avait échafaudés pour obtenir la main de Blanche Levet s'effondraient. Un des points de ce plan avait été de répandre sur le Dr Pradel des bruits calomnieux. Blanche ne pourrait pas ne pas en entendre parler et son père interdirait sa maison au docteur, mais faire de Simon Pradel la victime de l'arrogance et de la brutalité d'un aristocrate, donner à l'incident une signification politique, ne pouvait qu'exciter la pitié de la jeune fille. Pradel devenait le martyr de ses convictions. Les commérages disaient déjà que les ci-devant du château avaient perdu le contrôle de leurs nerfs à la nouvelle de l'exécution du roi, qu'ils avaient vengée sur la première victime qui leur était tombée sous la main : le médecin, dont ils connaissaient les opinions libérales. Les cerveaux brûlés de Choisy parlaient déjà de monter en corps à la Rodière pour tirer vengeance de cet attentat. Si ce projet était mis à exécution, Pradel deviendrait le personnage le plus important de Choisy. Peut-être serait-il ensuite élu représentant à la Convention et deviendrait-il le second de Danton ou de Robespierre ! Malgré la température glaciale, Maurin était en nage à l'idée de la gloire future du jeune médecin, gloire qui éblouirait Blanche et inciterait peut-être le vieux botaniste à prendre ce brillant politicien pour gendre.

Maurin sentit qu'il ne pourrait pas supporter cette pensée dans la seule compagnie de son aide-ménage : elle le rendait fou. Il était sept heures ; la famille Levet était probablement à

table ; Maurin pensa qu'il pouvait se présenter chez eux sous prétexte de demander de leurs nouvelles après la dure épreuve de ces dernières vingt-quatre heures, et d'offrir son aide pour les démarches qu'allaient nécessiter les funérailles de Mme Levet.

En effet, il trouva les Levet à table et nota aussitôt qu'il y avait eu quelque discussion entre les membres de la famille. Blanche avait pleuré : elle avait les yeux gonflés, les joues rouges, et avait repoussé son assiette pleine sans y toucher. Augustin, calme comme d'habitude, les yeux fixés sur son bréviaire appuyé devant lui contre un verre, mangeait et le visage de Charles Levet était indéchiffrable. Cependant, Maurin soupçonna ce qui se passait dans l'esprit du vieux royaliste. Pradel était un ami et le traitement qui lui avait été infligé devait révolter le botaniste ; mais, d'un autre côté, la fidélité de celui-ci à son roi se doublait de fidélité au *seigneur*. Il pensait probablement que ce seigneur avait une raison d'agir ainsi, qu'il devait y avoir une explication à sa conduite. Augustin devait prier pour que Dieu pardonnât au marquis de la Rodière de s'être abandonné à un des péchés capitaux ; seule Blanche devait être indignée. Maurin ne voulut voir dans cette indignation que l'intérêt naturel qu'on peut porter à un ami et se refusa à croire que la jeune fille fût amoureuse du médecin.

Maurin se vantait toujours de son tact, et il pensait qu'il faisait preuve de tact en se présentant comme un invité agréable dans une maison où ses opinions politiques le rendaient aussi importun à Charles Levet que la peste noire. Il pénétra dans la pièce, la main tendue et d'un air où se mêlaient en proportions égales la joie de revoir des amis et le sérieux que commande leur deuil. On le pria de s'asseoir et on lui offrit un verre de vin. Il parla de l'enterrement et insista pour se charger de toutes les formalités exigées par la loi ; il s'informa de la santé de chacun ; prétendit être chargé de présenter des excuses officielles pour l'arrestation et la détention de la famille et ne s'aperçut pas que

toute sa volubilité se heurtait à un silence complet. Blanche paraissait toujours prête à fondre en larmes. Maurin allait parler de l'aventure de Simon Pradel lorsqu'on entendit la cloche de l'entrée.

– Ce doit être le docteur, dit Marie.

Et elle alla ouvrir.

– Je le verrai ailleurs, dit Charles Levet.

Et il se leva en disant à Augustin :

– Viens avec moi.

Maurin, qui surveillait avidement Blanche, crut voir que c'était sur un signe d'elle que Levet avait demandé à Augustin de l'accompagner. Puis il entendit les hommes parler dans le couloir et enfin, tous trois entrèrent dans le salon. Maurin ne pouvait plus se tromper sur l'expression du visage de Blanche : elle était tout ardeur, et dans ses yeux brillait cette lumière qui ne paraît dans les yeux des femmes que lorsque s'approche leur bien-aimé. Maurin se maudit d'avoir manqué de jugement. Il aurait dû deviner où était l'obstacle et jouer différemment. Il n'aurait pas fallu mêler le jeune médecin à des racontars d'ordre politique ; il y avait d'autres moyens de transformer un amour naissant en jalousie et même en haine. La jalousie aurait sûrement jeté Blanche dans les bras de l'homme qui aurait su jouer cette carte. Maurin pensait avoir cette carte maîtresse dans la main et il décida de la risquer tout de suite.

– Notre ami s'est vite remis de son accident de ce matin. Il…

– Ne parlez pas de cela, Louis, interrompit Blanche, je ne le supporterai pas.

– Ma chère, je voulais seulement dire que, comme tout amoureux fervent qui se respecte, il est prêt à endurer les pires traitements pour le seul bonheur de rencontrer le regard de sa bien-aimée. Ce n'est pas moi qui le blâmerais. Moi aussi, j'accepterais n'importe quoi pour l'amour de vous, Blanche… même les coups.

– Vous ne dites que des bêtises, répondit durement la jeune fille. Il ne s'agissait nullement d'amour dans l'histoire abominable de ce matin. Simon n'avait provoqué en rien l'attaque dont il a été victime.

– Il ne l'avait provoquée en rien ? Voyons, Blanche…

– Parfaitement. Simon avait veillé un malade toute la nuit. Il revenait chez lui à l'aube quand ce démon de marquis lui est tombé dessus par-derrière et l'a mis hors de combat sans qu'il ait pu se défendre.

Maurin eut un petit rire de supériorité :

– L'histoire est très bonne. Puis-je vous demander de qui vous la tenez ?

– Tout le monde la connaît à Choisy, et dans tous les détails…

– Non, ma chère, on ne connaît pas tous les détails. Il y avait un homme sur les lieux qui a tout vu depuis le commencement.

– Quelque menteur…

– Non. Ce n'est pas un menteur. Un homme intègre, un fonctionnaire, d'ailleurs.

– Que vous a-t-il dit ?

Maurin sourit. Blanche maintenant s'informait, elle ne se refusait pas à écouter plus avant comme une femme plus mûre l'aurait fait.

– Ma chère Blanche, François de la Rodière a découvert Simon Pradel faisant une promenade amoureuse avec sa sœur… après une nuit passée au château, certes, mais non au chevet d'un malade. Simon était à genoux devant la jeune fille et lui baisait la main. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le marquis ait perdu son sang-froid.

– C'est faux ! cria la jeune fille.

– Je vous en donne ma parole, répliqua le notaire.

Blanche se leva brusquement, ouvrit la porte, et la montrant d'un geste théâtral :

– Dehors, citoyen Maurin, dit-elle, et ne vous présentez plus ici. Vous êtes un menteur et un traître. Je vous hais plus que n'importe qui.

Maurin resta un moment sans bouger, à se demander ce qu'il fallait faire ; la réaction de la jeune fille l'avait pris de court. Une fois de plus, une fausse manœuvre avait ruiné ses plans. Pour le moment, il est vrai, il n'y avait plus qu'à obéir. Il se leva lentement, prit son manteau et son chapeau, et en passant devant Blanche il s'inclina profondément. Elle claqua la porte derrière lui.

17

Un avertissement opportun

Le lendemain de ces événements, un cabriolet, plus délabré peut-être que le plus délabré de Choisy, passa les grilles du château de la Rodière et vint s'arrêter devant l'entrée principale du château. Un homme de haute taille, vêtu de noir, en descendit et sonna la cloche. À Paul qui lui ouvrit, il dit qu'il se nommait d'Arblay, professeur à l'université de Louvain, et qu'il désirait voir M. l'abbé. Le visiteur avait bonne mine, mais il fallait être si prudent en ces temps difficiles que Paul préféra lui fermer la porte au nez pour aller demander conseil à sa moitié. Les deux vieux serviteurs décidèrent d'en référer à M. le marquis. À leur grand étonnement, le marquis montra une vive satisfaction à l'annonce de cette visite et ordonna d'introduire immédiatement M. le professeur dans sa propre chambre où il accueillit le visiteur avec une extrême cordialité :

– Vous êtes plus que bienvenu, monsieur, dit-il. Je vous attends depuis hier à midi, depuis que j'ai reçu un de ces mystérieux messages signés d'une petite fleur rouge. Je suppose que vous savez tout à ce propos ?

– Tout ? Pas tout à fait, monsieur le marquis. Mais on m'a demandé de venir chercher ici l'abbé Edgeworth, et de le conduire jusqu'à Vitry où des amis belges le prendront en charge et l'accompagneront jusqu'à la frontière.

François de la Rodière semblait presque intimidé par la gravité de ce savant, sa mise d'une merveilleuse élégance, et l'admirable façon dont il parlait le français. Une des belles

mains du visiteur reposait négligemment sur le bec d'ivoire de sa canne. Vraiment, il n'y avait rien de belge en lui, et il avait tout d'un très grand seigneur.

– Vous êtes belge, n'est-ce pas ? monsieur le professeur ?

– Il vaudrait mieux dire européen, répliqua froidement le professeur.

Et il ajouta aussitôt :

– J'espère que M. l'abbé est en meilleur état de santé, car le voyage sera fatigant.

– Oh ! il va bien mieux. Entre nous, sa maladie tombait bien mal, et rendait notre position à tous assez dangereuse. Je vous suis reconnaissant de l'emmener.

– D'autant plus que la population de Choisy ne veut guère de bien à votre famille.

– La canaille de Choisy ne me fait pas peur. Elle crie, aboie, casse une fenêtre ou deux, elle ne m'effraye pas. Que ces marauds viennent, ils trouveront ce qu'ils méritent.

– Il vaut mieux y être préparés, pourtant.

– Je suis prêt. J'ai de la poudre et des armes. Le premier qui met le pied sur le perron est un homme mort… et chacun de ceux qui le suivront.

– Se retirer devant un ennemi trop puissant est toujours plus prudent et parfois plus courageux que résister aveuglément.

– Vous voulez dire s'enfuir devant cette canaille ? Je ne le ferai pas. Je les enverrai d'abord tous en enfer.

– Je songeais à Mme la marquise et à Mlle Cécile.

– Bien, interrompit le marquis avec insolence, laissez cela et occupez-vous de M. l'abbé.

Il sortit là-dessus, laissant le professeur immobile, l'air bien préoccupé malgré son sourire ironique.

– M. l'abbé attend monsieur le professeur, vint lui dire Paul.

L'entrevue fut courte. L'abbé, avec la résignation qu'il avait toujours montrée pendant ces deux jours, était prêt à le suivre comme il avait suivi les deux gardes qui étaient venus le prendre chez Charles Levet. Il fit ses adieux à la famille de la Rodière, les remercia de l'avoir généreusement abrité, remercia Paul et Marie qui l'avaient soigné et monta dans le cabriolet. Le professeur s'assit à ses côtés et resta auprès de lui pendant deux kilomètres environ. Alors, il commanda au cocher de s'arrêter et prit congé du prêtre.

– Les amis qui vous accueilleront à Vitry, dit-il, et vous conduiront à la frontière, sont bons et généreux. Ils ont un sauf-conduit pour vous. Ne pensez plus qu'à vous-même jusqu'à la frontière. Que Dieu vous garde !

Puis il adressa quelques mots au conducteur. Il y avait un autre homme à côté de celui-ci. Il descendit et vint prendre place sous la capote de la voiture. Il avait l'air d'un mauvais garçon, mais l'abbé commençait à s'habituer à l'étrange apparence de ses sauveteurs et il jeta un dernier coup d'œil sur le mystérieux professeur qui était debout, tête nue, au bord de la route, enveloppé dans son manteau noir, sa main fine posée sur la poi-

gnée de sa canne. L'abbé Edgeworth était sûr qu'il n'oublierait jamais ce visage et cette silhouette, même s'il ne devait plus jamais rencontrer cet ami inconnu qui lui avait sauvé la vie, et tandis que le cocher enlevait ses chevaux, il murmura une prière à l'intention de son bienfaiteur.

18

Menaces de troubles

Au bout de trois jours, la rage que l'incident de la Rodière avait suscitée à Choisy fut à son comble. Le soir, en revenant de leur travail, les hommes et les femmes se déversaient dans les cafés et les auberges pour s'informer plus complètement des détails de cet attentat inouï. Qu'un citoyen aussi respectable que le Dr Pradel eût subi pareil traitement de la part d'un maudit aristocrate, demandait une prompte vengeance, car les droits mêmes de n'importe quel citoyen français se trouvaient ainsi bafoués. Des agitateurs de métier vinrent de Paris et se répandirent dans tous les lieux de réunion. Ils haranguaient les excités qui venaient les entourer en nombre toujours croissant.

Le centre de cette effervescence était le *Café Tison,* sur la Grand-Place. Une foule de gens s'y assemblait le soir parce qu'on savait que le héros du jour, le Dr Pradel, venait y dîner. Chacun voulait le voir, lui serrer la main et lui assurer que tout Choisy désirait le venger.

Malheureusement, Simon Pradel n'était pas du tout satisfait de ces manifestations. Il souffrait vivement de son impuissance, mais il ne voulait pas que d'autres que lui prétendissent venger l'offense qu'il avait dû subir et, surtout, il redoutait que cette bande de têtes folles n'allât dévaster le château et peut-être frapper Cécile de la Rodière en cherchant à atteindre son frère. Jusqu'ici, cependant, il avait réussi à retenir les plus excités et, assez bizarrement, il avait eu pour allié un homme qu'il ne pouvait pas souffrir, Louis Maurin, qui semblait aussi désireux que

lui d'empêcher l'équipée stupide que préconisaient les révolutionnaires venus de Paris.

Depuis qu'il avait été mis à la porte par Blanche, Louis Maurin n'avait pas essayé de se présenter de nouveau chez les Levet. Il s'était mis à fréquenter le *Café Tison* plus assidûment qu'il ne l'avait jamais fait et il employait là toute son influence à modérer la fureur qu'entretenaient les harangues enflammées des envoyés du gouvernement, bien qu'il fût au mieux avec ces gens.

– Vous ne pouvez pas mener toute cette ville par le bout du nez, citoyen Conty, disait-il à un de ces orateurs qui revenait s'asseoir au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Le gouvernement a besoin que vous incitiez les citoyens au patriotisme, et non que vous les poussiez au culte d'un seul homme qui, avant que vous puissiez revenir à plus de sagesse, sera devenu une sorte de héros qu'on enverra à la Convention où il sera le rival de Danton et de Robespierre. Et qu'y gagneriez-vous ? Tandis que si vous savez attendre votre heure…

– Et que gagnerai-je à attendre mon heure ?

– Laissez aller ces aristocrates du château jusqu'à pouvoir les dénoncer pour trahison et vous toucherez ainsi une grosse récompense. On donne jusqu'à vingt et trente livres pour une arrestation… et si vous faisiez condamner un citoyen aussi en vue que le Dr Pradel, vous pourriez compter sur cinquante livres.

L'autre homme cracha et eut un rire canaille :

– Vous le détestez autant que ça ?

– Je ne le déteste pas en tant qu'individu, répliqua Maurin avec hauteur, mais je hais tous les traîtres à la République et Simon Pradel en est un.

– Comment le savez-vous ?

– Il est toujours au château. Il met de côté tout orgueil professionnel et accepte de donner des purges aux chevaux et aux chiens des ci-devant. Savez-vous pourquoi il a été battu l'autre matin ? Parce qu'il avait passé la nuit avec la donzelle Cécile et lui disait un tendre au revoir à l'aube lorsqu'il fut surpris par le frère qui brisa sa cravache sur les épaules de l'amoureux docteur.

Il était difficile de s'entendre parce que, dans un coin du café déjà bondé de bavards, une petite troupe de musiciens faisait miauler des violons, souffler des trombones et résonner des tambours avec une visible satisfaction. Ils hochaient la tête et suaient à grosses gouttes, tout en complétant par des effets vocaux leurs efforts malheureux pour jouer une mélodie reconnaissable. Ils avaient entonné la vieille chanson :

Il était une bergère,
Et ron ron ron, petit patapon…

– Maudits joueurs de crincrin, cria Conty exaspéré, je voudrais qu'on les mît dehors ! On ne peut rien entendre avec ce bruit !

Celui qui conduisait l'orchestre se démenait plus que les autres. On se demandait où il avait bien pu dénicher son violon, les sons en sortaient sous forme de craquements, de sifflements, de grincements et de ululements qui provoquaient tantôt le rire, tantôt la colère, et, dans ce dernier cas, des projectiles venus de toutes parts volaient autour de sa tête. Ces musiciens étaient vraiment réussis : ils n'étaient ni lavés ni rasés, leurs culottes

effrangées montraient leurs jambes nues ; ils portaient des sabots ou des chaussures éculées ; sur leurs chevelures hirsutes étaient enfoncés des bonnets rouges ornés de la cocarde tricolore. Ils s'étaient présentés comme un orchestre ambulant et ils étaient convenus avec le propriétaire du café de toucher un souper chaud en paiement de leur exhibition.

– Ce voyou ferait mieux de travailler honnêtement, grommela Conty après avoir essayé plusieurs fois de faire taire les musiciens. C'est une offense aux patriotes de voir un grand diable comme celui-ci jouer du violon et faire de l'œil aux filles, alors qu'il devrait se battre contre les Anglais.

– Se battre contre les Anglais ? Que voulez-vous dire, citoyen ? demanda le notaire.

Lui et Conty avaient entre eux une soupière. Chacun d'eux, armé d'une louche, remplit son assiette jusqu'au bord. La soupe était brûlante et ils soufflèrent sur leur cuiller avant de la porter à la bouche.

Les musiciens poussèrent quelques beuglements, tandis que la foule reprenait en chœur :

Le chat qui la regarde
D'un petit air fripon…

Là-dessus, le chef d'orchestre, joignant le geste à la parole, jeta aux jeunes filles des regards en coulisse qui devaient bien valoir ceux du chat.

– Que voulez-vous dire, citoyen Conty, reprit Maurin, en parlant de nous battre contre les Anglais ?

– Ce que j'ai dit. Nous allons être en guerre avec ces barbares avant un mois.

– Comment le savez-vous ?

– Nous sommes des agents du gouvernement, répliqua Conty avec hauteur, et nous apprenons ces nouvelles bien avant les gens du commun. En fait, j'ai rencontré ce matin plusieurs représentants. Il va y avoir un débat là-dessus cette nuit. Le citoyen Chauvelin est revenu de Londres depuis le 21. Il va parcourir tout le pays en mission de propagande. Je lui ai parlé. Il m'a dit qu'il serait à Choisy cette nuit. C'est pourquoi, ajouta-t-il en attaquant l'omelette à l'oignon, je voudrais que tous ces imbéciles comprennent ce qu'ils ont à faire.

– Chauvelin ? dit Maurin, j'ai entendu parler de lui.

– Et vous allez le voir. Un homme intelligent, dur comme l'acier. On l'avait envoyé à Londres, mais il n'y est pas resté longtemps, il déteste les Anglais !

Les musiciens avaient achevé le dernier vers du dernier couplet lorsque Conty sauta sur ses pieds en disant : « Le voilà ! » et s'ouvrit un chemin jusqu'à la porte. Armand Chauvelin, ancien envoyé du gouvernement révolutionnaire à la Cour de Saint-James, était revenu d'Angleterre plus morose qu'auparavant ; il était peut-être un peu discrédité par ses nombreux échecs dans l'affaire du Mouron Rouge, cet espion anglais qu'il n'avait pu mettre hors de combat, mais néanmoins il était encore de toutes sortes de conseils et de Comités. C'était un membre important de la Convention et, à ce titre, il était partout respecté et craint.

Conty le salua obséquieusement et le conduisit à la table où Louis Maurin achevait de manger. Le notaire et l'agitateur insistèrent pour que Chauvelin acceptât d'être leur invité, mais celui-ci refusa. Il ne pouvait s'attarder à Choisy, il ne s'assiérait même pas. En dépit de sa petite taille, de sa mine chétive, il attirait

l’attention par son air calme et sévère, et bien des regards curieux se tournèrent vers lui, tandis que, ses fines mains blanches croisées derrière le dos, il écoutait les réponses que Maurin et Conty faisaient aux quelques questions qu’il leur posait sur l’état d’esprit des habitants de Choisy et l’attaque dont le Dr Pradel avait été victime.

L’histoire l’intéressa ; il encouragea Conty à entretenir la haine du peuple contre les aristocrates. L’idée d’envahir le château lui semblait bonne et il demanda seulement qu’on attendît son retour, qui aurait lieu dans quarante-huit heures. Il ne voulut pas écouter les objections de Maurin.

– Ces la Rodière m’intéressent, dit-il. Il y a une vieille dame, n’est-ce pas ?

– Oui. La marquise, la mère du jeune voyou qui a cravaché le Dr Pradel.

– Et il y a une fille ? Une jeune fille ?

– Oui, et aussi deux « aides-ménage ». Assez inoffensifs, d’ailleurs.

– Il vaudrait mieux…, commença Maurin.

– Je ne vous demande pas votre avis, coupa Chauvelin. Faites ce que je vous dis, citoyen Conty. Préparez tout, je vous ferai savoir mon retour immédiatement. Si je ne me trompe, ajouta-t-il pour lui-même, il pourrait y avoir une surprise. Une vieille femme, une jeune fille, deux vieux serviteurs…, c’est tout ce qu’il faut pour attirer nos chevaleresques espions anglais !

Il fit un signe de tête et s’éloigna. La foule était encore plus dense qu’au début de la soirée. Il y avait des gens assis jusque sur les buffets. Les musiciens répétaient les dernières mesures

de leur morceau accompagnés par les battements de mains de la foule. Chauvelin eut vraiment de la peine à se frayer un chemin. Il était étourdi par le bruit, par l'odeur écœurante de la nourriture et de ce peuple mal lavé ; soudain, alors qu'il était poussé et bousculé et que les visages semblaient danser devant lui dans un brouillard, il sentit qu'une paire d'yeux, une seule, était fixée sur lui. Il était sûr qu'il s'agissait d'une hallucination et, cependant, un frisson parcourut son échine. Il essaya de trouver ce regard, mais en vain ; personne ne semblait le regarder. Tout le monde hurlait :

Il était une bergère

et réclamait un « bis ».

Chauvelin allait enfin ouvrir la porte lorsqu'un son lui parvint à travers le tumulte, le son d'un rire léger, d'un éclat de rire irréel. Chauvelin ne jura pas et ne frissonna pas. Au contraire, il se sentit tout à fait calme et s'il avait pu parler à ce moment il aurait dit : « J'avais donc raison. Vous êtes ici, mon chevaleresque ami. À nous deux, une fois de plus, et je vous souhaite bien du plaisir, ou comme vous voudrez l'appeler, à la Rodière. »

19

La réunion

Bien que Choisy ne fût qu'à une dizaine de kilomètres de Paris, c'était encore à cette époque une bourgade provinciale avec sa mairie, sa Grand-Place, son ancien château transformé en prison et son célèbre pont sur la Seine. Autour de la place, il y avait quelques rues aux maisons solides, bâties pour des commerçants retirés des affaires ou des gens de profession libérale ; plus loin, les maisons avaient moins bonne apparence et elles étaient plus isolées ; souvent, comme celle des Levet, elles étaient en retrait de la route et précédées d'un minuscule jardin. À la périphérie, ce n'était plus que des champs et des bouquets d'arbres avec, de loin en loin, une chaumière plus ou moins abandonnée.

C'était dans l'une d'entre elles, à mi-chemin de Choisy et du château de la Rodière, que la troupe des musiciens ambulants avait cherché asile contre le froid. Ils avaient fait du feu dans le foyer grand ouvert ; la fumée s'échappait de la cheminée et eux s'étaient assis tout autour, le menton sur les genoux. Quatre membres de la compagnie étaient à l'intérieur et le cinquième était assis devant la porte sur un tabouret boiteux appuyé au mur. C'était le guetteur. Dans un coin de la pièce, ils avaient empilé une collection variée d'instruments de musique : violons, guitares, trompettes, tambours… Perché sur cet amas hétéroclite, le baronnet Percy Blakeney, le dandy à la mode, l'arbitre des élégances, l'ami du prince de Galles, la coqueluche des femmes du monde, présidait la réunion. Il était aussi sale que les autres, aussi mal vêtu et était très occupé à tirer de son violon des sons lugubres qui arrachaient à ses amis des gro-

gnements de mauvaise humeur, parfois accompagnés du jet d'un projectile quelconque.

– Je pense que nous sommes là pour une cause intéressante, dit Lord Anthony Dewhurst.

Et il mordit dans une pomme dure qu'il avait retirée de sa poche.

– Tony, dit Lord Hastings, d'où tirez-vous cette pomme ?

– Ma bien-aimée me l'a donnée. Elle l'avait volée chez son voisin…

Lord Tony n'alla pas plus loin. Il fut attaqué de tous les côtés. Trois paires de mains tentaient de lui arracher sa pomme. Lui la tenait le plus haut possible, mais une main ferme s'en saisit et Blakeney annonça :

– Je joue à pile ou face cette précieuse chose… ou du moins ce qu'il en reste.

Sir Andrew Ffoulkes gagna et, en fin de compte, la pomme, qui avait beaucoup souffert du combat, fut lancée à la tête du chef respecté qui avait recommencé à torturer son violon. L'homme de guet passa la tête dans l'ouverture de la porte et annonça :

– Il vient !

Presque aussitôt Lord Devinne entra. Il portait comme d'habitude un habit sombre, des culottes de cheval et des bottes. Il avait l'air morne et, sans regarder ses amis, il se laissa tomber à terre devant le feu en soupirant :

– Dieu ! que je suis fatigué !

Au bout de quelques instants, comme personne ne lui adressait la parole, il ajouta :

– Je suis fâché, Percy, d'être en retard. Il a fallu que je m'occupe de mon cheval et…

– Écoutez, dit Blakeney.

Et il tira de son violon une version élégiaque de *la Marseillaise*.

Devinne sauta sur ses pieds et arracha le violon des mains de Percy.

– Percy ! hurla-t-il.

– Vous n'aimez pas cela, mon garçon ? Je ne vous en blâme pas, mais…

– Percy, reprit le jeune homme, il faut que vous soyez sérieux, que vous m'aidiez… tout ceci est affreux… je deviendrai fou ! si cela doit continuer… et si vous ne m'aidez pas.

Il était hors de lui, allait et venait la main sur le front, et les mots montaient en désordre à ses lèvres. Blakeney l'examina un moment sans parler. Malgré la crasse, on pouvait voir une expression d'infinie pitié se peindre sur son visage.

– Allons, mon ami, dit-il, vous savez bien que nous allons vous aider si vous en avez besoin. Ne sommes-nous pas ici pour nous aider les uns les autres comme pour aider les malheureux qui sont poursuivis pour des fautes qu'ils n'ont pas commises ?

Et comme Devinne continuait à aller et venir comme un fauve en cage, il continua :

– C’est à cause des la Rodière, n’est-ce pas ?

– Oui. Et ce sera terrible, à moins que…

– À moins que ?

– À moins que nous ne nous dépêchions de faire quelque chose. Ces ruffians de Choisy préparent un mauvais coup. Vous le savez depuis deux jours et vous n’avez rien fait. Je voulais aller à la Rodière pour les avertir. J’aurais pu y aller hier et revenir ce matin. Cela n’aurait en rien gêné vos plans et c’était tout pour moi. Mais qu’avez-vous fait ? Vous m’avez envoyé avec Stowmarries accompagner l’abbé Edgeworth jusqu’à Vitry, ce que n’importe qui aurait pu faire à ma place.

– Vous l’avez fait admirablement, dit Percy lorsque Devinne s’arrêta pour reprendre haleine et s’arrêta en face de son chef, le regard plein d’une expression qui n’était nullement déférente, le front moite sous ses cheveux collés par la sueur. Vous avez rempli votre mission admirablement comme vous avez toujours rempli toutes les missions que vous a données la ligue, et vous l’avez fait parce que vous êtes né gentilhomme, que vous êtes le fils d’un grand seigneur qui m’honore de son amitié, et parce que vous n’avez pas oublié que vous avez juré de m’obéir en tout.

– Cette sorte de serment ne lie plus un homme quand…

– Quand il est amoureux et que la femme qu’il aime est en danger ; c’est ce que vous vouliez dire, mon petit ?

Il se leva et posa amicalement sa main sur l’épaule de Devinne :

– Croyez-vous que je ne vous comprenne pas ? Je vous comprends, mais souvenez-vous que la parole d'un gentilhomme est une chose considérable. Très considérable et aussi très dure. Si dure que rien ne peut la briser et, si quelque manœuvre du démon y parvient, l'homme lui aussi est perdu. Maintenant, ajouta-t-il plus légèrement, êtes-vous allé, à votre retour de Vitry, annoncer à Charles Levet que l'abbé Edgeworth est en route pour la frontière belge ?

Devinne fit la tête :

– J'ai oublié, dit-il.

Blakeney rit doucement :

– Dieu, quelle pitié ! Vous avez oublié cette petite chose... mais nous n'avons pas le pouvoir de régler notre mémoire, n'est-ce pas ? Donc, mon cher petit, vous avez encore une longue promenade à faire et il vaut mieux que vous partiez tout de suite. Faites ma commission à Charles Levet, je lui avais promis de le tenir au courant ; il a été très bon pour nous et j'ai idée que lui et sa famille pourraient avoir besoin de nous un de ces jours.

Devinne ne bougea pas :

– Vous voulez que j'aille chez Levet maintenant ?

– Oui, puisque vous avez oublié d'y aller lorsque c'était sur votre chemin.

– Alors ne m'attendez pas. Je vais à la Rodière.

Il y eut un silence, et seul Andrew Ffoulkes qui connaissait le mieux la physionomie de son chef, put deviner un certain durcissement de toute sa personne imposante et un changement

d'expression dans ses yeux nonchalants. Tout de suite, Blakeney se mit à rire : vraiment ce garçon était drôle avec son air d'écolier qui défie son professeur, mais qui redoute le coup de canne à venir.

– Mon garçon, vous êtes merveilleux, mais je ne vous retiendrai pas. Les Levet vont probablement vous inviter à dîner et, s'ils ne le font pas, il vous faudra des heures pour revenir ici et avoir quelque chose à manger. Donc, de toute façon, venez nous retrouver chez *Tison* à une heure.

C'était un ordre. Blakeney était entre la porte et le jeune homme ; il s'écarta pour le laisser passer. Devinne, sans regarder son chef, sortit. Au bout d'un instant, Glynde, le guetteur, passa de nouveau la tête à la porte :

– Il a disparu, annonça-t-il.

Lord Hastings se leva :

– C'est mon tour de veille, dit-il, Glynde est raide de froid.

– Inutile de veiller maintenant, dit Sir Percy. Nous sommes bien tranquilles ici et j'ai un certain nombre de choses à vous dire à tous. Vous êtes d'accord pour que nous nous préoccupions désormais de ces malheureux habitants de la Rodière ? Nous nous moquons du marquis, mais il y a la vieille dame, la jeune fille et ces deux vieux serviteurs qui courent autant de dangers que leurs maîtres. Nous ne pouvons mettre le marquis hors de nos projets, parce que ni sa mère, ni sa sœur ne consentiraient à l'abandonner. Voilà cinq personnes qu'il nous faudra transporter en Angleterre dès que la menace se précisera. Nous nous joindrons à la foule avec nos violons, nos trompettes et nos tambours, sans parler de nos voix mélodieuses, et sans doute pourrons-nous détourner la pensée de ces imbéciles par des amusements aussi bruyants et moins dangereux que ceux qu'ils

ont en tête présentement. Je pense que nous savons tous nos rôles ?

– Oui, bien sûr !

– J'aime beaucoup ce jeu !

– Il me fait penser à la chasse à courre ! dit Lord Tony.

Et tous ensemble :

– Continuez, Percy, c'est passionnant !

– Il faut attendre le bon moment. Lorsque la foule aura montré aux aristocrates de la Rodière son désir de leur être désagréable, elle prendra le chemin du retour et, bien entendu, le premier relais sera pour boire, manger, écouter des discours que nous accompagnerons de notre musique la plus sentimentale. Dès qu'ils seront assez loin, nous remonterons à la Rodière où nous nous présenterons sous l'apparence de gardes nationaux venus pour arrêter le marquis, sa mère, sa sœur et leurs deux domestiques.

Il fit quelques pas en réfléchissant et reprit :

– Je ne veux pas prendre Devinne avec nous cet après-midi. Si la foule envahit le château, la famille la Rodière sera certainement maltraitée et Devinne serait capable d'un coup de folie qui ruinerait tout. Je vais donc l'envoyer à notre quartier général à Corbeil pour prier Galveston et Holte de tenir prêts les chevaux et d'attendre notre arrivée en compagnie d'un certain nombre de réfugiés parmi lesquels il y aura deux dames. Je suis sûr que Galveston et Holte feront tout ce qu'il est possible de faire.

– À quel moment procéderons-nous à l'arrestation, Percy ?

– Je n'en sais rien encore. Je pense que ce sera la nuit. Je préférerais l'aube pour plusieurs raisons, ne serait-ce que pour la lumière. La nuit sera très noire, ce qui n'est pas propice aux fuites rapides en voiture. Nous verrons cela plus tard. Il faut écouter ce qu'on dit autour de nous et ne décider qu'en connaissance de cause. Il faut aussi que je sache quelle aide exacte peut m'apporter l'aubergiste.

– Vous voulez dire celui de la route de Corbeil, près du château ?

– Oui, il est à deux ou trois cents mètres. Il porte l'enseigne poétique *Le Chien sans queue*. J'ai entrepris l'aubergiste et sa Junon de femme.

– Percy, vous êtes étonnant !

– Glynde, vous êtes un âne.

On rit et Percy reprit :

– Il y a aussi Pradel.

– Pradel ? Pourquoi ?

– Si nous le laissons, il nous faudra revenir le chercher plus tard. Il a des ennemis mortels ici, et c'est un homme trop bien pour que nous l'abandonnions à ces loups. Enfin, je verrai.

– Le jeune marquis est un imbécile de ne pas être parti plus tôt.

– Donc, dit Lord Hastings, nous montons avec la foule à la Rodière ?

– C’est cela.

– Vous n’oubliez pas, Percy…, commença Sir Andrew.

– Vous voulez parler de mon ami, M. Chambertin, pardon, Chauvelin ? Non, par Dieu, je ne l’oublie pas. J’ai hâte de le voir. Je me demande si, pendant son dernier séjour à Londres, il a enfin appris à nouer sa cravate…

– Percy, vous serez…, hasarda Lord Tony.

– Prudent, voilà ce que vous vouliez dire, Tony ? Non, je ne serai pas prudent, mais mon ami Chambertin ne m’aura pas encore cette fois-ci… Maintenant, ramassons nos affaires et allons voir si nos amis de Choisy sont prêts pour l’assaut.

Ils prirent leurs violons, leurs tambours, leurs trompettes ; une seconde, le côté comique de l’aventure laissa la place à une crainte que personne n’avait osé exprimer.

Blakeney cherchait l’air de *la Marseillaise*.

– Je ne peux jamais me rappeler les paroles ! Qu’est-ce qu’il y a après « Aux armes, citoyens ! » Ffoulkes, vous devez le savoir ?

Sir Andrew grommela :

– Non.

Et Lord Tony dit brusquement :

– Percy !

– Oui. Qu’est-ce que c’est ?

– Ce garçon, Devinne…

– Eh bien ?

– Vous n'avez pas confiance en lui, n'est-ce pas ?

– Le fils de Gery Rudford, le meilleur cavalier que j'aie rencontré ? Bien sûr, j'ai confiance en lui.

– J'aimerais que vous ne vous y fiiez pas, dit Hastings à son tour.

– Le père peut être un parfait gentilhomme, ajouta Glynde, mais le fils n'en est pas un.

– Ne dites pas ça, répondit Blakeney, ce garçon est très bien. Il est fou de jalousie, c'est tout. Je crois qu'il est fâché d'avoir mal agi l'autre matin et je reconnais qu'il s'est conduit comme un mufle. Ce n'est encore qu'un adolescent et la jalousie est mauvaise conseillère. Mais entre cela et ce que vous pensez… Non, je n'y crois pas !

Hastings murmura :

– Il vaut mieux être prudent…

Sir Philip Glynde faillit faire un trou dans son tambour en essayant d'exprimer son sentiment et Lord Tony eut un juron menaçant. Seul, Sir Andrew ne dit rien. Il savait que Blakeney était incapable de soupçonner un ami de trahison, il était trop loyal lui-même pour cela. Aucun d'eux n'avait plus confiance en Devinne ; il y avait eu quelque chose dans l'expression de sa physionomie qui les avait mis en alerte, et ils se jurèrent de le surveiller étroitement jusqu'à ce que la nouvelle aventure se soit terminée heureusement et que, de retour en Angleterre, ils puis-

sent pousser Lady Blakeney à convaincre son mari de ne plus se fier désormais à Lord Saint-John Devinne.

20

Lord Devinne croit trouver une alliée

Le cœur gros de révolte, Saint-John Devinne ou, plus familièrement, Johnny, traversa la ville pour se rendre chez les Levet. Toutes sortes de projets insensés se substituaient les uns aux autres dans sa cervelle, projets dont l'unique but était de voir Cécile de la Rodière, de l'avertir des mauvaises intentions que nourrissait la populace de Choisy, et, ainsi, de rentrer dans les bonnes grâces de la jeune fille, de gagner son amour qu'il avait probablement perdu par sa folie.

Le sort a une étrange façon de mêler les cartes ; il y avait à Choisy deux ennemis mortels du Dr Simon Pradel ; l'un était Louis Maurin, notaire français, et l'autre, Lord Saint-John Devinne, fils d'un duc anglais. Pradel les connaissait à peine, mais eux le tenaient pour un rival heureux qu'il fallait écarter à tout prix.

Devinne se hâtait avec l'espoir de délivrer son message aux Levet assez tôt pour se précipiter à la Rodière avant que la foule eût marché sur le château. Il releva le collet de son manteau sur ses oreilles et enfonça son chapeau, car le vent soufflait droit à travers la Grand-Place et coupait le souffle. À l'angle de la rue Verte, il aperçut soudain l'homme qui occupait ses pensées. Simon Pradel, debout au coin de la rue, parlait à une jeune fille dont la tête était enveloppée d'un châle. Devinne crut reconnaître la fille de Levet qu'il avait rencontrée une fois au château. Elle parlait avec chaleur et sa voix tremblait ; elle avait posé une main sur le bras du jeune médecin et semblait le supplier ou

chercher à le retenir. Comme il les dépassait, Devinne l'entendit :

– N'y allez pas, Simon, ces gens vous détestent. Ils penseront seulement que vous rampez devant eux… Vous le regretterez et eux vous mépriseront… ils…

Elle élevait la voix jusqu'à la rendre stridente et Pradel essayait de la calmer :

– Chut ! ma chère, ne parlez pas si fort, n'importe qui peut vous entendre.

Elle ne se calmait pas cependant :

– Peu m'importe qu'on m'entende ! Ces aristocrates méritent ce qui leur arrive. Pourquoi nous préoccuperions-nous d'eux ? Vous ne vous en souciez que parce que vous aimez Cécile…

Elle éclata en sanglots et Pradel l'entoura de son bras :

– Vous parlez comme une sotte petite fille…

Instinctivement, Devinne s'était arrêté à portée de leurs voix et il risquait d'être vu, ce qu'il ne désirait pas ; aussi, bien qu'à regret, il reprit son chemin. Il ne pouvait pas encore évaluer l'importance des propos qu'il avait surpris, mais il comprenait que cette jeune fille qui, visiblement, était folle de jalousie, pourrait devenir une alliée s'il n'obtenait pas lui-même une entrevue de Cécile de la Rodière. En tout cas, Blanche avait comme lui le désir de séparer Simon et Cécile. Cette pensée lui donna du cœur, et ce fut d'un pas alerte qu'il descendit la rue et atteignit la maison des Levet. Il agita la cloche. Charles Levet lui ouvrit, écouta le message du professeur, dit qu'il était heureux d'apprendre que l'abbé Edgeworth était sain et sauf, et pria le

visiteur de partager le dîner familial. Celui-ci refusa courtoisement et ils se souhaitèrent un amical au revoir. En repassant la grille, Devinne fit une halte pour examiner de nouveau la situation. Devait-il continuer à protester contre une discipline fastidieuse, qui lui semblait incompatible avec sa dignité d'homme d'action et de pensée, ou devait-il faire de nécessité vertu et rejoindre Blakeney chez *Tison* pour écouter ses plans et voir s'il pouvait les accorder aux siens propres ?

Il penchait pour adopter la deuxième solution. Il ne voulait pas se quereller avec Blakeney, ni avec les autres, tous étaient des personnages considérés à Londres et ils pourraient le mettre en fâcheuse posture par la suite. Il n'y avait rien qu'il désirât autant que de quitter la ligue, mais il était assez sage pour comprendre que, s'il le faisait en ce moment, il trouverait à son retour en Angleterre toutes les portes fermées à son nez. Donc, pour le moment, il n'avait qu'à se rendre au rendez-vous de Percy et à prendre connaissance des plans préparés pour la journée. Si on ne devait rien faire pour protéger Cécile, il reprendrait sa liberté. Il y était résolu. Cela voulait dire qu'il lui fallait revenir à cette horrible masure et endosser les haillons crasseux qu'il détestait, mais il trouvait quelque adoucissement à cette corvée en songeant qu'il pouvait compter sur la jalousie d'une femme qu'il avait entendue crier d'une voix que l'émotion rendait suraiguë :

– Ce n'est que parce que vous aimez Cécile !

TROISIÈME PARTIE

Mademoiselle

21

Le citoyen Chauvelin

On ne doit pas croire que des forces gouvernementales telles que la gendarmerie, régulière ou volontaire, aient approuvé ou encouragé les mouvements insurrectionnels qui caractérisèrent les deux premières années de la Révolution. Ces forces, en fait, firent de leur mieux pour arrêter ces expéditions contre les châteaux qui se soldèrent toujours par un certain nombre de têtes cassées, de violences inutiles et de blâmes de la part du gouvernement qui surveillait les biens des ci-devant et désapprouvait leur mise à sac par une populace stupide.

Aussi, dès que Simon Pradel sut qu'on se préparait à commettre quelque méfait au château de la Rodière, il alla droit à la mairie pour attirer l'attention du procureur syndic sur la menace qui était dans l'air.

– Le citoyen Conty, expliqua-t-il, a si bien excité ses auditeurs qu'il n'y aura pas un homme ni une femme à Choisy pour hésiter à marcher sur le château et, si on ne commet pas de meurtre, on va au moins détruire des biens importants qui appartiennent à la nation.

Il était trop intelligent pour ignorer que c'était là son meilleur argument. Le procureur se rembrunit. Il lui fallait penser à sa situation, pour ne pas dire à sa tête, et il prit la seule décision qui pût radicalement empêcher cette folie. Il fit lire par le crieur public une proclamation qui, par ordre du gouvernement, supprimait le jour de repos pour ce dimanche et ordonnait que tout le monde se rendît à son travail. Ce qui mettait hors de jeu les

quatre cinquièmes de la population mâle et un tiers des femmes de Choisy.

Contraints de travailler jusqu'à sept heures du soir, ces gens devraient modifier considérablement les projets qu'ils avaient nourris pour cet après-midi, si même il ne leur fallait pas les abandonner tout à fait.

Au restaurant *Tison,* qui devait être le point de départ de cette marche sur le château, l'abattement avait succédé à la fièvre. Même les musiciens durent renoncer à faire renaître l'animation dans l'assemblée. Le citoyen Conty reçut lui aussi des ordres : « Laissez le peuple se calmer, lui dit le procureur, le gouvernement ne tient pas à ce qu'on fasse une émeute à Choisy. » Conty ne s'en soucia pas. Il était payé pour exécuter les ordres du gouvernement et savait comment s'en tirer lorsqu'il leur arrivait d'être contradictoires. Il était près de deux heures, et la cloche qui appelait les ouvriers au travail allait sonner dans une demi-heure. Une fois que les ouvriers auraient obéi, il serait trop tard pour réaliser le plan qu'avait approuvé Chauvelin, et Conty n'avait pas l'intention d'endosser la responsabilité de ce qui arriverait ou n'arriverait pas dans ce cas. Il aurait aimé recevoir un ordre de quelque membre d'un Comité influent qui pût annuler ceux du procureur. Ce fut avec un soulagement intense qu'il vit apparaître à deux heures vingt la silhouette toute de noir vêtue de Chauvelin qui se frayait un chemin au milieu de la foule.

– Alors que faites-vous ? demanda Chauvelin en refusant la chaise que Conty lui offrait.

– Avez-vous entendu la proclamation, citoyen ?

– Oui. Et je vous demande ce que vous faites ?

– Rien, citoyen. Je vous attendais.

– Vous n'avez pas exécuté mes ordres ?

– Je n'en avais pas.

– Il y a deux jours que je vous ai dit de tout préparer pour une expédition armée contre le château qui aurait lieu dès mon retour à Choisy. Hier, je vous ai fait savoir que je reviendrais aujourd'hui. Et je ne vois pas que mes ordres aient été suivis.

– La proclamation n'a été connue qu'il y a deux heures. Tous les ouvriers doivent reprendre le travail dans quelques minutes. Il n'y avait rien à faire.

– Rien à faire ? Ici même, je vois une centaine d'hommes qui ne travaillent nulle part, j'en suis sûr, et c'est plus qu'il ne m'en faut pour réaliser mon dessein.

Conty haussa les épaules :

– Les estropiés, les mutilés, les rabougris et les femmes. J'espérais à tout moment que vous viendriez et que vous publieriez un contrordre qui rétablirait le jour de repos. Comme vous n'arriviez pas, je ne savais que faire.

– Ainsi, vous laissiez tout à vau-l'eau.

– Que pouvais-je faire ? Je n'avais pas d'ordres.

– Vous voulez dire que vous manquez d'initiative ? Si vous en aviez, vous auriez vu tout de suite que, tandis que la moitié de la population de Choisy allait travailler, l'autre moitié demeurerait ici prête à tous les méfaits.

– Des lourdauds, des vers de terre et des maritornes !

– Oui, des vers de terre et des maritornes. Laissez-moi vous dire qu'il ne vous appartient pas de mépriser cet excellent matériel humain et que votre devoir est de l'utiliser ainsi que je vous l'avais indiqué au nom du gouvernement qui sait punir la lâcheté et récompenser l'énergie.

Là-dessus, Chauvelin tourna brusquement le dos à Conty et se dirigea vers la porte. À ce moment retentit la cloche et il y eut un tohu-bohu général, des chaises s'entrechoquèrent, grincèrent sur le carrelage ; on s'interpellait d'un bout à l'autre de la salle et le piétinement de la foule servait de bruit de fond. Cependant, à travers tout ce tapage, au moment même où Chauvelin allait franchir la porte, il parvint à ses oreilles le son d'un rire léger qui se prolongeait de la manière la plus irritante.

Dès que le tumulte se fut apaisé, Conty sauta sur une table et commença son discours par une apostrophe aux musiciens :

– À quoi pensez-vous, canailles, de racler sur vos violons des ballades sentimentales bonnes seulement pour des demi-portions ? Nos meilleurs hommes travaillent pour leur pays et vous voudriez nous faire chanter des histoires de chats et de bergères ! N'avez-vous donc jamais entendu cet air que tout patriote doit savoir, cet air qui fait couler du feu dans nos veines : *Allons, enfants de la patrie !*

D'abord, on ne prit pas garde aux vociférations de Conty : la plupart des hommes étaient partis et il ne restait plus aux femmes qu'à regagner tristement le taudis familial jusqu'à leur retour. Cependant, lorsque les musiciens eurent attaqué immédiatement le chant patriotique pour relever le défi du citoyen Conty, chacun reprit sa place pour écouter les mots passionnés qui se pressaient sur les lèvres de l'orateur. Celui-ci ne voulait pas laisser retomber l'enthousiasme de ces pauvres diables affamés. Après une allusion vague aux châteaux en général, il en vint à la Rodière, reparla du respectable Dr Pradel, l'ami des

pauvres, qui avait été outragé et battu pour avoir eu le courage de dire son opinion à un ci-devant.

– Et vous, citoyens, beugla-t-il, le gouvernement ne vous a pas conviés à fabriquer des baïonnettes et des sabres, allez-vous permettre aux ennemis jurés du peuple de vous fouler encore aux pieds de leurs chevaux ? Vous n'avez ni sabres ni baïonnettes, mais vous avez vos haches et vos poings… Allez-vous rester assis tranquillement au lieu d'aller montrer à ces traîtres, là-haut sur la colline, qu'il n'y a qu'une souveraineté qui compte, celle du peuple ?

Les mots magiques produisirent leur effet habituel. Un tonnerre d'applaudissements les salua et aussitôt on entonna : *Allons, enfants de la patrie !,* les musiciens soufflèrent dans leurs trompettes, battirent du tambour et bientôt la salle entière retentissait du vacarme puissant qui accompagne le triomphe des agitateurs.

22

Au château

Il ne fallut pas longtemps à Conty pour persuader quelque deux cents personnes que leur devoir était de courir sur-le-champ au château de la Rodière pour montrer aux arrogants ci-devant que, lorsque la souveraineté du peuple était en jeu, celui-ci savait comment retourner les rôles et remettre à leur place ceux qui avaient osé le narguer. Ainsi, la plupart des gens de Choisy qui étaient restés sur la Grand-Place formèrent un cortège compact qui se mit en marche vers la colline, précédé par le groupe des musiciens qui avaient surgi on ne savait d'où quelques jours auparavant et qui avaient, depuis, contribué à entretenir la gaieté des réunions par leur interprétation des chansons populaires. Ils ouvraient donc la marche avec leurs trompettes, leurs tambours et leurs violons. Ils étaient cinq, et leur chef, un grand gaillard, qui eût mieux fait de combattre pour sa patrie que de faire grincer la chanterelle, était déjà très populaire parmi ses auditeurs. Sa façon de jouer *la Marseillaise* n'était guère correcte, mais ce vagabond était si amusant que tout le monde était de bonne humeur bien avant d'avoir atteint le château.

Et on resta de très bonne humeur. Après tout, cette expédition, cette attaque dirigée contre les aristocrates, n'était que le divertissement d'un jour de vacances, un prétexte à sortir de soi-même, à oublier la misère, la crasse et la crainte que la vie ne devînt encore plus dure qu'autrefois. Surtout, de telles manifestations entretenaient chez les malheureux l'illusion qu'on avait fait quelque chose d'extraordinaire pour eux, ils ne savaient pas exactement quoi, d'ailleurs.

Une foule, une foule en colère, que ce soit en Angleterre, en Russie ou en Allemagne, n'est généralement qu'une masse de gens mornes, entêtés et vindicatifs ; mais en France, même aux jours les plus cruels, il y avait presque toujours un élément désintéressé dans cette foule d'hommes et de femmes qui allaient frapper aux portes des châteaux et insistaient pour voir leurs propriétaires, même lorsque, comme à Versailles, il s'agissait du roi et de la reine, et cette foule, à nulle autre pareille, inventait alors des façons d'humilier et de maltraiter les gens qui n'étaient pas exactement des violences.

C'était quelque chose de ce genre qui animait les femmes et les ratés qui se dirigeaient vers la Rodière à la suite d'un groupe sale et dépenaillé de musiciens. Ils clopinaient le long de la route, criant et chantant des bribes de *Marseillaise* sans prendre garde au froid qui était piquant, ni à la fatigue de gravir la pente qui menait au château par un chemin glissant plein de glace et de neige. Ils ne savaient pas encore ce qu'ils allaient faire une fois qu'ils seraient face à face avec les ci-devant marquis et marquise pour qui ils avaient travaillé autrefois et dont ils avaient reçu autant de bienfaits que de coups.

À l'arrière-garde marchaient deux hommes : l'un était le citoyen Conty, et l'autre, petit et mince, vêtu de noir des pieds à la tête, dissimulait sous un ample manteau l'écharpe tricolore qui entourait sa taille. Il ne dit pas un mot à son compagnon pendant tout le trajet, mais de temps à autre il jetait un regard rapide sur le paysage environnant et sur le ciel couvert de nuages, comme pour arracher au ciel ou à la terre un secret qu'eux seuls pouvaient lui dérober.

Au sommet de la colline, là où l'étroit sentier rejoignait la grand-route, les deux hommes s'arrêtèrent. Chauvelin dit brusquement à son compagnon :

– Vous pouvez vous en retourner maintenant.

Conty était trop heureux d'obéir ; il reprit le sentier et fut bientôt loin. Chauvelin se dirigea vers le château. La foule, maintenant, était loin en avant de lui, même les traînards avaient rejoint et il y eut une immense exclamation de joie lorsqu'on vit enfin les grilles de la Rodière.

Chauvelin s'arrêta de nouveau. Il était seul et la paix merveilleuse de ce lieu n'était troublée que par le bruit joyeux des cris qui se perdaient au loin. Chauvelin siffla doucement, longuement, et, peu après, un homme, qui portait l'uniforme de la gendarmerie nationale sous un grand manteau, sortit des buissons. Chauvelin lui fit signe d'avancer.

– Eh bien ! sergent, avez-vous remarqué un homme qui pourrait être ce maudit Anglais ?

– Non, citoyen, j'ai vu toute la foule défiler, mais je n'ai remarqué aucun individu dont la taille fût au-dessus de la normale ou qui eût l'air d'un Anglais.

– Je pensais bien que vous n'étiez pas assez fin pour le démasquer, répondit sèchement Chauvelin, mais cela importe peu. Je le découvrirai assez tôt, et alors je vous donnerai le signal dont nous sommes convenus. Vous ne l'avez pas oublié ?

– Non. Un long sifflement deux fois et, après, un court.

– Combien d'hommes avez-vous ?

– Trente, et trois caporaux.

– Où sont-ils ?

– Vingt avec deux caporaux sont dans les écuries. Dix avec un caporal dans la remise.

– Y a-t-il des domestiques dans les communs ? Des jardiniers ou des grooms ?

– Deux jardiniers et un palefrenier.

– Ils sont d'accord ?

– Oui, citoyen. Je leur ai promis cinquante livres à chacun s'ils ferment les yeux et les oreilles, et l'arrestation et la mort s'ils n'obéissaient pas. Ils sont terrifiés et prêts à avaler leur langue.

– Mes ordres sont que vos hommes restent là où ils sont jusqu'à mon signal.

Chauvelin prit dans sa poche un petit sifflet et souffla doucement deux fois, puis une fois comme il l'avait dit quelques minutes auparavant.

– Dès qu'ils entendront le sifflet, mais non avant, ils sortiront de leur cachette et se précipiteront vers la maison. Il doit y avoir dix hommes et un caporal à chacune des trois entrées du château. Vous savez où elles se trouvent ?

– Oui, citoyen.

– Personne ne pourra quitter le château jusqu'à ce que je l'aie permis.

– J'ai compris, citoyen.

– Je suppose que vos hommes savent que nous recherchons cet espion anglais qui s'est baptisé lui-même le Mouron Rouge ?

– Ils le savent.

– Et que le gouvernement accorde une récompense de cinquante livres à tout soldat qui aidera à sa capture ?

– Mes hommes feront leur devoir, citoyen.

– Très bien. Et maintenant, parlons des ci-devant. Il y a ici le marquis, sa mère et sa sœur, enfin deux aides-ménage qui n'ont pas honte de servir ces traîtres. Ces cinq personnes seront arrêtées, mais resteront dans le château jusqu'à ce que je vous donne d'autres ordres. Nous les emmènerons sous escorte à Choisy quelque temps plus tard, après avoir renvoyé cette tourbe. Cela se passera tard dans la soirée ou à l'aube, je ne l'ai pas encore décidé. Avez-vous une voiture prête ?

– Oui, citoyen. Il y a une auberge près d'ici. Nous avons laissé la voiture dans la cour avec deux hommes pour la garder. L'endroit est tranquille et commode.

– C'est tout. Allez transmettre mes ordres aux caporaux. Dès que ce sera fait, glissez-vous inaperçu dans la maison. Personne ne prendra garde à vous. On aura assez à s'occuper des aristocrates. Tenez-vous aussi près que vous le pourrez de la pièce où la foule sera le plus compacte et attendez-moi.

Chauvelin, membre de la Convention, n'était pas un homme dont on pût discuter les ordres. Le sergent salua et, tournant les talons, se dirigea vers les écuries. Chauvelin resta seul, roulant des pensées tumultueuses dans son cerveau. Deux fois déjà, le Mouron Rouge lui avait glissé entre les doigts depuis cette nuit mémorable où pendant le bal de Lord Grenville à

Londres, lui, Chauvelin, avait compris que cet extraordinaire espion n'était personne d'autre que Sir Percy Blakeney, l'arbitre des élégances, le petit-maître à l'air si vain dont les folies défrayaient continuellement la chronique, l'oisif le plus exquis qu'aient révéré les sybarites anglais.

– Vous étiez avec ces gens mal lavés *chez Tison,* mon bel ami, murmura-t-il, car j'ai reconnu votre rire et j'ai senti votre regard moqueur sur moi. Moquez-vous, mon héroïque chevalier, vous ne vous moquerez pas longtemps. Le piège est tendu et, cette fois, vous ne lui échapperez pas et ce sera votre « cher Monsieur Chambertin » qui se moquera de vous lorsque vous serez ficelé et troussé comme un poulet qu'on va rôtir.

23

Le rigaudon

Et maintenant *Allons, enfants de la patri-i-i-e !*

Le cortège poussa les grandes grilles de la Rodière qu'on ne verrouillait plus et envahit la majestueuse avenue que bordait une double rangée d'ormeaux gigantesques qui parurent agiter et incliner leurs cimes à la vue de cette foule bigarrée. En tête marchaient les musiciens qui semblaient prendre un plaisir toujours nouveau à faire retentir les échos de leurs roulements de tambour et des accents impérieux de leurs trompettes. Seul, le violoniste était resté en arrière ; il était encore de l'autre côté de la grille en train de remplacer une corde brisée de son instrument. Mais on ne remarquait guère son absence, les tambours et les trompettes mettant leur point d'honneur à prouver que leurs instruments suffisaient à faire tout le vacarme qu'on pût souhaiter.

On envahit bientôt le perron et on fut devant la porte d'entrée. Quelqu'un tira la chaîne et la cloche sonna très fort une fois, deux fois, trois fois. Les cris et les chants étaient tels que le pauvre vieux Paul qui, malgré sa frayeur, essayait de se montrer brave, ne devait pas entendre la cloche. Quand ce nouveau son lui parvint, il alla demander les ordres du marquis. Pendant ce temps, ceux qui tiraient sur la chaîne de la cloche avaient fini par l'arracher et on se mit à donner des coups de poing et des coups de pied dans la porte. C'est ainsi qu'on n'entendit pas Paul descendre les escaliers et tirer les verrous et lorsque la porte s'ouvrit, ceux qui avaient encore le poing ou le pied levé tombèrent les uns sur les autres dans l'entrée. Cela fit

rire. Bravo ! L'après-midi commença bien. Riant, chantant, se bousculant, les visiteurs se mirent à gravir l'escalier. Le pauvre Paul eût été bien incapable d'arrêter cette avalanche. Cependant, quelques curieux se répandaient au rez-de-chaussée, erraient dans les pièces de réception à droite et à gauche de l'entrée, dans la grande et la petite salle à manger, la bibliothèque, la galerie, mais ils ne trouvèrent rien à détruire.

Au premier étage, la joyeuse compagnie avait pénétré dans le grand salon où le corps du défunt marquis avait été exposé pendant trois jours, il y avait quelques années de cela. Autrefois, les émeutiers s'étaient arrêtés là, saisis malgré eux par quelque chose de surnaturel dans l'atmosphère du lieu, la vue des fleurs desséchées, des dentelles déchirées, l'odeur des cierges qui s'égouttent et de l'encens brûlé. Les visiteurs d'aujourd'hui étaient plus pressés ; ils s'arrêtèrent aussi, mais peu de temps. Ils ouvrirent de grands yeux devant les objets rangés contre les murs : consoles dorées, miroirs, girandoles, et s'approchèrent pour examiner l'estrade où, aux anciens jours heureux, des musiciens jouaient des airs à danser pour le marquis et ses invités. L'épinette était encore là, avec le pupitre du chef d'orchestre et plusieurs chevalets en bois doré qui servaient à poser les partitions.

Au milieu des éclats de rire, on invita les musiciens à s'installer sur l'estrade ; ceux-ci voulaient bien obéir, mais où était leur chef, le violoniste au visage crasseux dont la voix eût réveillé les morts ? Quelques personnes qui s'étaient approchées de la fenêtre le virent remonter l'avenue. On ouvrit la fenêtre.

– Allons, dépêchez-vous !

À ce cri, le violoniste se hâta. Il était boiteux, traînait la jambe gauche, mais son infirmité ne semblait pas l'affliger. Il avait à peine atteint le perron qu'il raclait déjà son violon. Une foule enthousiaste se porta vers lui au pied de l'escalier, le hissa

sur les épaules et l’amena ainsi jusqu’à l’estrade. Sales, déguenillés, dépeignés, les musiciens faisaient piteuse figure. Ils commencèrent aussitôt *Sur le pont d’Avignon,* le seul air à danser qu’ils connussent, assez mal d’ailleurs :

Sur le pont d’Avignon
On y danse tout en rond…

À ce moment, les rires fusèrent si haut que les ménagères rapaces qui étaient restées au rez-de-chaussée furent tentées d’abandonner leur pillage. Ce qui avait causé cet éclat, c’était l’apparition soudaine du marquis. Il semblait sortir d’un trou dans le mur, mais en réalité il avait passé par une porte cachée sous une tapisserie qui conduisait d’abord à un vestibule et ensuite à un boudoir où la marquise s’était retirée avec ses enfants et la pauvre Marie recroquevillée dans un coin comme un lapin effrayé pour attendre que la foule, fatiguée, se retirât comme quelques années auparavant en emportant quelques petits meubles, après avoir cassé des vitres et vidé la cave et l’office.

François de la Rodière pensait qu’il fallait affronter la populace, la cravache au poing. Sa sœur, pendant un certain temps, était parvenue à l’empêcher de faire cette folie, mais le rire canaille qui remplissait le grand salon avait fini par lui faire perdre toute prudence. Il repoussa la main de Cécile qui cherchait à le retenir et sortit. Quant à la marquise, elle ne dit rien, elle ne prêtait même pas l’oreille aux bruits et continuait son travail de crochet avec une inébranlable sérénité. Cécile, au contraire, craignait fort que l’entrée de son frère, dont elle connaissait la violence, ne fît changer l’humeur de la foule jusque-là inoffensive. Elle suivit donc François et le vit prendre une cravache avant d’ouvrir la porte du grand salon. À ce moment, le tumulte s’apaisa brusquement, ce fut le silence complet pendant quelques secondes. Puis, François referma la porte derrière lui et le bruit reprit, plus fort qu’auparavant, une terrible explosion de cris et de ricanements entrecoupée d’applaudissements. Cé-

cile écoutait, terrifiée, se demandant si elle pourrait faire quelque chose en faveur de son frère si les événements tournaient mal. Pendant un moment, la bonne humeur avait semblé revenir, on chantait et on accompagnait la musique en frappant des pieds et des mains. Cécile n'entendait pas la voix de son frère, car la musique ne s'arrêtait pas et, à la fin, son angoisse fut la plus forte : elle ouvrit à son tour la porte de communication et il se passa la même chose qu'à l'entrée du marquis. Il y eut un silence, puis une terrible clameur.

Ce que Cécile vit alors la bouleversa : son frère échevelé, la cravate arrachée, était au milieu des plus affreux garnements, des plus horribles mégères qu'elle eût jamais rencontrés. Et ces êtres de cauchemar tournaient une ronde endiablée au son du rigaudon. Cécile vit devant elle la cravache brisée. On l'avait enlevée des mains du marquis dès son entrée, on l'avait rompue et jetée sur le seuil.

Cécile crut que ses genoux se dérobaient sous elle ; déjà deux hommes la saisirent chacun par une main et l'entraînaient vers le milieu de la pièce au centre d'une autre ronde de femelles hurlantes que sa terreur faisait rire aux éclats. Cécile ne put que cacher son visage dans ses mains pour qu'on ne la vît pas rougir aux mots obscènes que les danseurs lui lançaient sans arrêter leur sarabande. Tout à coup elle entendit :

– Fais-la danser, Jacques ! Je te parie qu'elle n'a jamais dansé de rigaudon avec un si aimable cavalier !

Cécile sentit alors une main prendre la sienne et une haleine empestée d'oignon passa sur son visage. Avec un frisson, elle vit entre ses doigts joints le visage grimaçant et la silhouette biscornue de Jacques, le fils du boucher qu'elle avait souvent protégé lorsqu'il était attaqué par des garçons plus grands et plus forts que lui. Au contraire de François, Cécile de la Rodière avait beaucoup de bon sens. Elle savait qu'elle et sa famille

étaient à la merci de ces deux cents excités qui n'étaient pas encore méchants, mais qui pouvaient le devenir. Il lui semblait être dans une cage de fauves qu'il ne fallait pas irriter et, sans révolte apparente, elle regardait autour d'elle dans l'espoir de rencontrer un regard bienveillant et priait Dieu de la délivrer de ce cauchemar. Le miracle vint. Dans l'encadrement de la porte venait d'apparaître le seul homme qui pût la sauver : Simon Pradel. Il semblait plein d'angoisse et haletait comme s'il avait couru pendant longtemps. Ses yeux sombres firent rapidement le tour de la pièce et rencontrèrent les siens. Dieu merci, il était là ! Sur son front, on voyait encore la trace rouge du coup que François lui avait donné, mais ses yeux étaient pleins de bonté et il s'élança vers elle, repoussant la foule pour la rejoindre plus vite.

On le reconnut : le Dr Pradel ! Le héros du jour. Un cri de joie l'accueillit : on allait vraiment s'amuser. Pradel était maintenant au milieu des danseurs, écartait doucement, mais fermement, le fils du boucher et entourait la jeune fille de son bras.

– Allons, cria-t-il tourné vers les musiciens. Mettez-y du cœur ! Je vais danser avec Mlle de la Rodière !

Les musiciens reprirent donc plus fort :

Sur le pont d'Avignon,
On y danse, on y danse…

– Essayez de sourire, murmura Simon à l'oreille de Cécile. Soyez courageuse ! Ne montrez pas que vous avez peur !

Cécile répondit :

– Je n'ai pas peur !

Et c'était vrai ; depuis qu'il était là, elle n'avait plus peur. Le cauchemar se changeait en rêve. La méchanceté avait disparu de tous les visages. On souriait. Une femme cria :

– Vous avez bien choisi, la belle ! Notre Simon vous fera un beau mari, et vous donnerez de beaux enfants à la patrie !

– Pour Dieu, souriez ! disait Simon. Faites oui, et souriez !

Cécile inclina la tête et sourit.

Tout le monde se mit à crier :

– Notre Simon et l'aristocrate ! Et une pleine poignée de beaux enfants ! Bravo !

On oubliait François de la Rodière.

Ce fut lui qui s'aperçut brusquement qu'un homme se faufilait discrètement dans la foule. Il était petit, mince, vêtu de noir, et une écharpe tricolore lui entourait la taille. Personne ne prenait garde à lui. Quant à François, bien que l'écharpe tricolore indiquât un membre influent de quelque Comité révolutionnaire, il vit dans cette apparition une sorte d'assurance que ce carnaval ignoble allait prendre fin, car celui-ci au moins était propre et correct dans sa mise. François essaya d'attirer son attention, mais l'homme ne s'arrêta que lorsqu'il fut tout près de l'endroit où Cécile dansait avec Simon Pradel. La jeune fille souriait toujours, jouait le rôle que Simon lui avait demandé de prendre et se demandait jusqu'à quand cela durerait. Elle vit l'homme en noir se frayer un chemin parmi les danseurs et le chef des musiciens le suivre, le violon à la main. Elle était si surprise de ce manège, les deux hommes étaient si curieusement dissemblables qu'elle finit par se troubler, perdre la mesure et serait tombée si elle ne s'était pas rattrapée au bras de son cavalier.

Ce fut alors que se passa l'événement le plus étrange de cette étrange journée. Le petit homme habillé de noir était tout près de Cécile et le violoniste sur ses talons. Brusquement, le musicien se mit à rire, d'un rire joyeux mais bizarre, comme le rire d'un fou. Cécile et Simon lui-même regardèrent l'homme avec stupeur, car il semblait avoir grandi. On eût dit qu'il était capable de secouer les colonnes de marbre du salon et de les jeter à la tête des voyous qui l'avaient envahi.

L'homme en noir lui aussi regarda le violoniste, et sa figure changea. La surprise, la terreur, le triomphe et la crainte s'y reflétèrent tout à tour. Ses lèvres esquissèrent un sourire et il parla en anglais, langage que Cécile comprenait :

– Ainsi, mon vaillant Mouron Rouge, nous voici enfin réunis !

Il sortit de sa poche un sifflet et allait le porter à sa bouche lorsque le violoniste le lui arracha des mains en riant :

– Un espion, cria-t-il de sa voix de stentor. Nous sommes trahis ! On va nous massacrer. Sauve qui peut !

Il saisit le petit homme d'une main, le jeta sur son épaule comme un sac de farine et se mit à courir avec ce fardeau gigotant. Et tout le temps, il ne cessait de crier : « Un espion ! On va nous massacrer ! » La foule reprit son cri et détala à la suite du violoniste qui traversa le vestibule, descendit l'escalier, parcourut les appartements des domestiques, la cuisine, l'office, la dépense, puis, par un escalier en colimaçon, atteignit le sous-sol. Chauvelin entendit qu'on ouvrait une porte – c'était celle du cellier – et qu'on le jetait sans douceur sur un tas de paille humide. Aussitôt après retentit le rire abominable du Mouron Rouge :

– À bientôt, mon cher monsieur Chambertin !

Puis la lourde porte claqua ; on poussa les verrous, la chaîne cliqueta et la clef rouillée tourna dans la serrure. Enfin, ce fut le silence. Chauvelin gisait sur la paille, moulu, humilié, bouillant de rage et impuissant. Les piétinements et les cris s'éloignaient. Tout le monde avait fui, qu'allait-il advenir de lui ? Allait-on le laisser mourir de faim comme un chien ou un chat enragé ? Non, inconsciemment, il rendait à son ennemi cet hommage qu'une telle vengeance ne pouvait être dans ses plans. Et il se mit à chercher d'autres solutions. Combien de temps resta-t-il livré à ses pensées ? Quelques minutes ou quelques heures ? Tout à coup, il entendit tourner la clef, tirer les verrous, détacher la chaîne ; instinctivement Chauvelin s'écarta de la porte. Un rai de lumière jaune pénétra dans sa prison et la porte s'ouvrit, une voix odieuse dit :

– De la compagnie pour vous, cher monsieur Chambertin !

Et un paquet qui se trouvait être un homme revêtu de l'uniforme de la gendarmerie nationale fut projeté dans la cave, où il roula sur la paille à côté de lui. Le brave sergent n'avait pas eu plus de chance que le puissant Chauvelin, membre de la Convention.

24

Une étrange proposition

Au bout d'un certain temps, Cécile crut s'éveiller d'un mauvais rêve qui avait mis tout son être à la torture. Ses yeux, ses oreilles, son nez avaient eu mal. Odeurs, paroles, facéties, tout avait été répugnant. Maintenant, c'était le silence, presque la paix. La populace s'éloignait, emportant le bruit. Dans un coin, François se remettait debout et se dirigeait en chancelant vers la porte cachée sous la tapisserie. Bientôt Simon et Cécile restèrent seuls.

Ils se taisaient, gênés. Elle aurait voulu dire quelque chose, mais les mots ne lui venaient pas. Elle connaissait si peu cet homme qui, en fait, lui avait sauvé la raison, car à un moment donné, au milieu de cette ronde sauvage, elle avait cru devenir folle. L'apparition du Dr Pradel lui avait tout à coup apporté un réconfort dont elle n'aurait pu dire la cause. Elle savait que cet homme l'aimait ou l'avait aimée, tout au moins jusqu'à ce que François lui eût infligé un indigne traitement. Évidemment, il ne devait plus l'aimer après cela. Il ne le pouvait plus. Il devait la haïr, elle et sa famille. Mais s'il en était ainsi, pourquoi avait-il couru depuis Choisy pour arrêter cette foule hystérique et protéger Cécile ? Et pourquoi, après l'avoir sauvée, restait-il lointain et parfaitement cérémonieux ? Bien sûr, il appartenait à la faction qui avait déposé le roi et proclamé la République ; c'était là le grief principal de François contre lui. Cécile détestait tous les régicides, mais elle ne pouvait croire que Simon était de ces gens-là. Elle savait tout le bien qu'il faisait dans Choisy, longtemps avant que les événements prissent cette tournure. Non, un homme de cette trempe ne pouvait être un meurtrier, un ré-

gicide. Il était seulement bien déconcertant de le voir là, muet, immobile et décidé à laisser la jeune fille prendre l'initiative d'un entretien.

Enfin elle se décida et, le plus fermement qu'elle put, commença :

– Je voudrais savoir comment vous remercier, monsieur le docteur, vous m'avez empêchée de devenir folle. C'est ce qui me serait arrivé s'il n'y avait pas eu votre intervention.

– N'exagérons rien, citoyenne, répondit-il avec l'ombre d'un sourire.

Cécile aimait son sourire, mais elle n'aimait pas qu'il l'appelât « citoyenne ». Elle reprit plus froidement :

– Vous avez beaucoup d'influence sur ces gens. Ils vous aiment.

– Ils ne sont pas vraiment méchants.

Il fit une pause et ajouta :

– Ils ne le sont pas encore.

– C'était drôle de les voir suivre ce violoniste. L'avez-vous bien regardé, celui-là ?

– Oui.

– Il ne semblait pas être un homme, on aurait plutôt dit un géant de conte de fées. Avez-vous entendu ce que ce petit homme en noir lui a dit ?

– J'ai entendu, mais je n'ai pas compris. Il parlait en anglais, je crois.

– Oui. Et il a appelé le violoniste « mon vaillant Mouron Rouge ».

– Qu'est-ce que c'est ?

– Vous n'avez jamais entendu parler du Mouron Rouge ?

– Comme d'un personnage de légende seulement.

– Il existe en chair et en os. C'est lui qui…

Elle s'arrêta brusquement, car elle avait été sur le point de parler de l'abbé Edgeworth. Comme on ne savait rien encore de son arrivée en Belgique, il fallait garder le secret de sa fuite. Au grand étonnement de Cécile, Pradel compléta la phrase :

– C'est lui qui a machiné la fuite de notre ami commun, l'abbé Edgeworth, voulez-vous dire ?

– Vous le saviez ?

– Je l'ai deviné.

– Je peux vous dire que c'est l'espion anglais qu'on appelle le Mouron Rouge qui a organisé entièrement le sauvetage du pauvre abbé.

– Pourquoi l'appelez-vous espion ? Ce nom ne convient pas à l'homme qui agit si noblement.

– Vous avez raison, monsieur le docteur. Je n'ai dit « espion » que parce que le Mouron Rouge, d'après ce qu'on m'a dit,

ne se fait jamais voir que sous un déguisement. C'est pourquoi je pense que le violoniste…

– Vous croyez ?

Elle secoua la tête :

– Non, non, ce n'était pas lui. Il n'a pas cherché à me protéger. Je pense qu'il n'a pas dû penser que nous étions vraiment en danger. Pensez-vous que nous étions vraiment menacés ?

Elle levait sur Pradel des yeux affolés.

Il ne répondit pas. Que pouvait-il dire ? En fait, tout le monde savait à Choisy que l'arrestation de la famille la Rodière n'était plus qu'une question d'heures. C'est pourquoi il avait couru au château ; il avait moins peur de la foule que du décret d'arrestation.

– Je ne parle pas de moi, reprit Cécile, mais de maman et… de François. Je sais que vous le détestez et il mérite votre haine, mais c'est mon frère… vous ne pensez pas qu'on oserait faire du mal à maman ?

Elle ne put continuer, car les larmes l'étouffaient. Elle se détourna, honteuse de sa faiblesse, se dirigea vers la fenêtre et resta dans l'embrasure. Machinalement, elle regardait la foule s'écouler par l'avenue. L'ombre descendait vite, car il était près de cinq heures. Il y avait donc une heure et demie qu'elle avait commencé à subir ce supplice. Il lui semblait qu'elle avait enduré les cris et les plaisanteries de ces misérables pendant une éternité. Maintenant, ils partaient, et le silence allait revenir, le silence mais non la paix, car la peur resterait enfermée dans ces murs, cette peur sans nom qui tient ses victimes éveillées la nuit et les étreint à certains mots dits par inadvertance : arrestation, dénonciation, prison, guillotine.

« Citoyenne ! » Un mot encore qui faisait frémir son pauvre cœur. Pourtant la foule était loin, on ne voyait plus que quelques boiteux et des femmes trop fatiguées qui se traînaient le long de l'avenue dans l'obscurité grandissante.

– Citoyenne !

La voix qui l'appelait était tendre. Peut-être un peu rauque, autoritaire certainement, mais tendre. Simon Pradel était tout près d'elle. C'était lui qui avait parlé.

– Oui, monsieur le docteur ?

– Vous m'avez posé une question et j'aurais dû vous répondre tout de suite, car je sais que vous êtes courageuse, mais j'ai voulu vous laisser le temps de vous calmer. Vous êtes jeune et vous venez de traverser une épreuve. Cependant je crois que pour vous et les vôtres il vaut mieux dire tout de suite la vérité.

– La vérité ?

– Les autorités de Choisy ont décidé de vous arrêter tous. Dès que je l'ai appris je me suis précipité ici pour voir si je ne pouvais vous être utile. Je n'ai pas pu arriver plus tôt parce que j'avais à soigner un cas très grave à l'hôpital. C'est une chance que j'aie été retenu, car je serais venu plus tôt pour empêcher cette invasion de votre demeure et je n'aurais rien su de la décision du conseil : on doit vous arrêter dans les vingt-quatre heures.

Cécile écoutait comme si elle ne comprenait pas les paroles de Pradel. Elle regardait Simon sans mot dire, droit dans les yeux. Il faisait noir dans la pièce et il n'y avait un peu de lumière que sur le visage du docteur : elle savait qu'il ne pouvait mentir. Elle resta encore muette un moment après qu'il eut fini de par-

ler, et peu à peu elle comprit tout à fait la portée de ses paroles. Cela voulait dire la mort. On avait tué le roi, maintenant, c'était leur tour.

– Docteur Pradel, murmura-t-elle, pouvez-vous faire quelque chose ?

– Oui, citoyenne. J'ai commencé par le pire, mais je crois que je peux vous sauver de ce mauvais pas et je remercie Dieu à genoux de pouvoir vous rendre ce service. Puis-je continuer ?

– Je vous en prie.

– J'ai peur de vous choquer, de vous blesser, mais je ne vois pas d'autre moyen de détourner ce coup ; si j'en voyais un, je le prendrais, croyez-moi. Vous savez peut-être que j'ai quelque influence dans ce pays ; je n'en ai pas assez pour obtenir un sauf-conduit pour vous et votre famille maintenant que vous êtes décrétés d'arrestation, mais je puis vous réclamer pour faire de vous ma femme.

Cécile ne put s'empêcher de crier :

– Votre femme ?

– Je vous en prie, ne vous méprenez pas.

Le visage de Pradel, au cri de Cécile, était devenu plus sévère, plus triste qu'auparavant.

– Un récent décret a décidé qu'il suffit de se présenter devant le maire de la commune et de réciter quelques phrases pour être marié pendant un temps plus ou moins long. Si vous vous décidez à vous soumettre à cette formalité, je vous jure que jamais je ne vous donnerai lieu de le regretter. Quand vous serez officiellement ma femme, je pourrai vous protéger jusqu'au

moment où il me sera possible de vous faire passer en Suisse ou en Belgique. Jusque-là, vous vivrez tous chez moi. J'ai beaucoup de travail, je suis rarement à la maison. Vous me verrez à peine et vous ne me parlerez que lorsque vous en aurez envie. Maintenant, je vais vous laisser réfléchir et consulter votre famille. Je viendrai demain à dix heures pour prendre votre réponse. Nous pourrons aller tout de suite à la mairie ou, si votre réponse est négative, je vous ferai mes adieux.

Il n'était plus là. Cécile l'entendit traverser la pièce pour descendre au rez-de-chaussée. Elle n'entendit ensuite que le son d'un mauvais violon et une voix qui fredonnait sans paroles la vieille chanson *Au clair de la lune*. Eh bien ! une porte s'ouvrait vers la vie et si cela n'avait dépendu que d'elle, la proposition eût été acceptée tout de suite. Cette offre n'avait rien d'outrageant : elle n'était que hardie et extraordinaire ; peu de jeunes filles avaient dû recevoir de semblables demandes en mariage. L'homme qui l'avait faite était hardi et la situation extraordinaire. Maintenant, elle était bien fâchée que Pradel se fût éclipsé si promptement. Elle aurait voulu le questionner davantage. Elle aurait préféré prendre sa décision tout de suite au lieu de passer une longue nuit sans sommeil à réfléchir. Et il y avait encore la plus grande difficulté : fallait-il consulter sa mère ou la mettre devant le fait accompli ? Il y avait aussi François. Lui allait dire : « Il vaut mieux mourir », et il penserait que cette union ferait une tache indélébile sur son blason.

Puis elle pensa qu'il valait mieux rejoindre sa mère. Elle ne devait pas la laisser seule si longtemps, bien que maman eût François, Marie et Paul, probablement. Tandis qu'elle, Cécile, était seule. Elle n'avait personne pour la conseiller, pour l'aider à voir clair en elle-même et… pourquoi Pradel avait-il fait cette proposition ? Il l'aimait, elle était trop femme pour ne pas le deviner et alors… pourquoi ne pas… ? Elle soupira, souhaita d'être plus âgée, plus avertie des façons d'être d'un homme…

d'un amoureux. Et elle ne savait toujours pas quoi dire à sa mère et à son frère.

QUATRIÈME PARTIE

Le traître

25

Rébellion

Pendant ce temps, le cabaret voisin était en train de faire des affaires magnifiques. Un grand nombre des manifestants, que le divertissement de l'après-midi n'avait pas rassasiés, s'étaient arrêtés là pour boire et bavarder. Ils s'installèrent donc autour des tables et les propos allaient bon train. Il y avait parmi eux Jacques, le fils du boucher, qui était encore furieux de s'être laissé enlever sa danseuse par le Dr Pradel.

– Il est plus beau que toi, Jacques, lui dit-on.

Jacques, vaniteux comme beaucoup de ratés, déclara très haut qu'il obligerait la jeune Cécile à être à ses genoux avant trois jours.

– Comment t'y prendras-tu, pauvre singe ? lui demanda-t-on.

– Je l'épouserai, répliqua-t-il en gonflant sa poitrine comme un jeune dindon.

On rit et quelqu'un demanda encore :

– Tu vas faire la cour à la petite marquise ?

– Oui.

– Et l'épouser ?

– Oui.

– Et si elle dit non ?

– Si elle dit non, je lui dirai que je vais la dénoncer, ce qui signifie la guillotine pour eux tous. Qu'en dites-vous ?

– Bonne idée, cria une voix joyeuse, et une main assez rude donna un bon coup sur les épaules de Jacques. Nous jouerons une marche pour le mariage.

C'était le violoniste qui venait juste d'entrer avec sa troupe. Il semblait qu'ils avaient accompagné pendant un bout de chemin le gros de la foule qui revenait à Choisy et qu'ils étaient revenus au *Chien sans queue* qui était plus près que les cabarets de la ville. Ils paraissaient très fatigués, très assoiffés, ce qui n'était pas étonnant après avoir tant soufflé dans leurs trompettes. De plus, ils avaient l'air d'être sans le sou, car ils ne commandèrent pas de boissons, mais commencèrent à jouer quelques airs méconnaissables jusqu'à être plus fatigués et plus assoiffés encore. À ce moment, le violoniste se décida à faire le tour des buveurs, son bonnet rouge à la main, mais chacun découvrit subitement qu'il était tard et qu'il était temps de revenir chez soi.

Un par un, ou par groupe de trois ou quatre, les clients désertèrent le *Chien sans queue*. On n'avait jeté que six sous dans le bonnet du violoniste. L'aubergiste Polycarpe échangeait sur le seuil quelques paroles avec les derniers clients, et sa femme, la majestueuse Victoire, débarrassait la table des verres vides. Le violoniste jeta son bras autour de cette taille imposante. Elle lui donna une petite tape avec une grâce d'éléphant.

– Vous ne pourriez pas courir en m'emportant sur votre épaule comme vous l'avez fait de ce pauvre petit homme cet après-midi.

– Ce n'était qu'un sale espion, mais si vous me défiez, ma Junon, je vais essayer avec vous tout de suite.

– Montez-moi dans ma chambre alors, je suis fourbue et Polycarpe veut achever le nettoyage.

– Que me donnerez-vous ?

– À boire à volonté, si vous ne me laissez pas tomber.

Et elle lui pinça la joue.

À son grand étonnement, le violoniste la souleva, oh ! non comme une plume certainement, mais il la porta dans ses bras en haut de l'escalier étroit et, de là, dans sa chambre où elle lui demanda de la déposer sur le lit qui fit entendre un craquement lorsqu'il obéit. Elle rit en le voyant soupirer de soulagement.

– Donne-leur à boire à volonté, dit-elle à son mari.

Les cinq musiciens prirent place autour des tables et bientôt le citoyen Polycarpe, qui s'était assis avec eux, ronfla la tête dans ses mains. Le violoniste se pencha sur lui et, d'un index délicat mais sale, lui souleva une paupière.

– Saoul comme un Polonais, dit-il ; la drogue est bonne. Et il remit dans sa poche un petit flacon.

– Quant à Gargamelle, là-haut, elle dort du sommeil du juste. Aussi, nous nous mettrons au travail dès l'arrivée de Devinne.

– Il est là, dit quelqu'un, je suis sûr d'avoir reconnu son pas.

Il se leva et de la porte appela doucement :

– Devinne ! Tout va bien !

Devinne entra. Il était habillé correctement, ses mains et son visage étaient propres ; à côté de ses amis crasseux et vêtus de haillons, il paraissait déplacé. Une paire d'yeux nonchalants le contemplèrent de haut en bas. Devinne s'en aperçut, rougit faiblement et ses yeux ne rencontrèrent plus ceux de son chef. Il prit une chaise le plus loin possible de Polycarpe.

– Puis-je savoir ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

– Bien sûr, mon cher garçon, répondit Blakeney en poussant un pot de vin devant Saint-John Devinne. Buvez.

– Non, merci.

Sir Andrew Ffoulkes fourbissait sa trompette. Il leva les yeux, regarda son chef qui lui fit un petit signe et, là-dessus, il raconta brièvement ce qui s'était passé au château.

– J'ai bien pensé qu'il y avait quelque chose comme cela dans l'air, sinon vous ne m'eussiez pas expédié à Paris sur un motif futile.

Il y eut un silence. Le poing de Lord Tony se serra si fort que les jointures devinrent blanches. Glynde but à longs traits comme pour empêcher les mots de sortir de sa gorge. Tous regardaient le chef qui n'avait pas cillé. Il rit même un peu :

– Buvez, Johnny, cela vous fera du bien.

Sir Andrew souffla doucement dans sa trompette, et Tony, Glynde, Hastings jouèrent *sotto voce*. Blakeney reprit :

– Le motif, mon garçon, n'était pas futile. L'un de nous devait avertir Galveston et Holte qu'il fallait venir nous attendre au quartier général de Saint-Gif-le-Perray dans les vingt-quatre heures. Vous auriez mieux fait d'aller les retrouver sous un déguisement quelconque pour notre commune sûreté, mais puisque tout s'est bien passé, je n'en dirai plus rien.

– Oui, tout s'est bien passé, marmotta Devinne, je ne suis pas un imbécile.

– J'en suis sûr, répondit Blakeney toujours calme bien que Ffoulkes et Lord Tony sentissent un soupçon de dureté dans sa voix. En tout cas, il vous a été épargné de voir vos amis de la Rodière menacés par la foule.

– Oui ! Dieu punisse cette tourbe qui l'a osé !

– Et puis, Johnny, vous n'avez rien d'un musicien. Si vous aviez entendu Ffoulkes avec sa trompette, Hastings au second violon… ils étaient merveilleux. Si je ne craignais pas d'éveiller ma Junon au premier étage, je vous aurais donné un aperçu de notre concert juste au moment où notre ami Chambertin a fait son apparition.

– Au fait, interrompit Lord Tony, qu'avez-vous fait de cet honorable personnage ?

– Je l'ai enfermé dans la cave avec le sergent. Jeûner un peu ne leur fera pas de mal. Je m'arrangerai pour les libérer quand ils ne pourront plus nous nuire.

– Je suppose que ce sera mon travail, murmura Devinne avec hargne.

– C'est une idée, Johnny. Une bonne idée ! Maintenant, réjouissez-vous, nous avons un beau travail à faire. Quand l'aube

paraîtra sur les collines, nous sortirons pour nous livrer au sport que nous aimons par-dessus tout : chevaucher à tombeau ouvert à travers la campagne avec les innocents que les loups cherchent à dévorer. Ceux-ci hurleront à nos trousses. Pardieu, ce sera divin !

Sir Percy avait pris son attitude préférée : appuyé au mur, il avait en face de lui cinq paires d'yeux brillants, mais les siens voyaient au-delà des quatre murs sales ce que lui seul pouvait voir, les champs, la chevauchée ou, peut-être, son jardin fleuri de Richmond, les rives de la Tamise et les yeux bleus de Marguerite qui l'appelait, lui tendait les bras.

– Vous vous souvenez, reprit-il, qu'à un certain moment j'ai laissé passer la foule et que je me suis mis à remettre ostensiblement une corde à mon violon. Je me suis caché dans les buissons épais de l'entrée et, au bout de quelques minutes, j'ai reconnu la voix de notre cher Chauvelin. Il a renvoyé le brillant agitateur Conty, puis il a appelé un soldat qui avait l'air de l'avoir attendu. À celui-ci, il a donné des ordres pour l'arrestation des la Rodière et pour la mienne. J'ai appris que trente gendarmes se cachaient dans les écuries et qu'à un certain signal ils devaient envahir le château. Dès que les deux compères ont abandonné la place, je suis allé au *Chien sans queue*. Le brave Polycarpe, un vieil ami à nous, était seul dans son cabaret. Je lui ai fait ouvrir deux fiasques de vin dans lesquelles j'ai versé une bonne mesure de cette drogue que Barstow d'York m'a donnée. Regardez Polycarpe, vous pouvez voir qu'elle provoque un bon sommeil. Une fiasque dans chaque main, mon violon et quelques tasses en étain pendus à mon épaule, je me suis rendu aux écuries où j'ai été très bien accueilli. Je suis resté le temps nécessaire pour voir le vin circuler, puis je me suis esquivé sans oublier de fermer les portes derrière moi. Ensuite j'ai rejoint la joyeuse compagnie au château. Vous savez le reste. Maintenant, parlons de l'avenir. Un peu avant l'aurore, nous irons à la Rodière. J'ai la clef des écuries et je

veux faire boire encore ces braves soldats. Cela les fera tenir tranquilles jusqu'au matin. Nous serons loin alors. Nous prendrons les uniformes de quelques-uns d'entre eux ; j'ai bien réfléchi : une arrestation simulée est ce qu'il y a de mieux à faire. La chance nous a favorisés, car il y a ici une voiture et une paire de chevaux pour emmener les prisonniers. Nous nous en servirons dans le même dessein : deux d'entre nous monteront sur le siège et les autres se gèleront sur le toit, car il fera froid. Nous filerons sur Saint-Gif-le-Perray. À Saint-Gif, Galveston et Holte nous attendront avec des chevaux frais pour continuer jusqu'à la mer.

– Donc, nous restons jusqu'à l'aube ? dit un des jeunes gens.

– Non, nous partirons un peu avant. La nuit va être très noire, car de gros nuages viennent par-dessus les collines. Il nous faudra un peu de clarté, car nous devrons mener un train d'enfer jusqu'à ce que nous dépassions le Perray.

– Et nous allons vers quel point de la côte ?

– Trouville, ce tout petit village. Vous vous souvenez, Ffoulkes ? Je vous en reparlerai avant de vous quitter.

– Vous ne venez pas avec nous ?

– Je n'irai pas plus loin que Saint-Gif. Je dois penser à un autre suspect et j'aurai là une tâche difficile. Je sens que Pradel va s'entêter, il va parler de son hôpital, de ses pauvres malades. Comment vais-je faire pour lui faire comprendre que lorsque ces assassins l'auront supprimé, l'hôpital et les malades devront continuer sans lui ?

Tandis qu'il parlait et que ses amis buvaient ses paroles, la figure de Lord Devinne changeait. Un pli profond se creusait

entre ses sourcils. Une ou deux fois il voulut parler, mais ce ne fut que lorsque Blakeney se tut qu'il frappa du poing sur la table :

– Pradel, hurla-t-il. Que voulez-vous dire ?

– Juste ce que je dis. Les autres m'ont compris, pourquoi ne m'avez-vous pas compris ?

– Les autres ? Je ne me soucie pas des autres. Ce que je veux savoir, c'est si cette brute insolente de Pradel…

Blakeney leva une main impérieuse.

– Ne l'appelez pas brute. C'est un gentleman, sa vie est en danger, bien qu'il l'ignore. Maurin est pour lui un ennemi féroce et a monté un complot. J'ai appris cette nuit qu'on doit l'arrêter dès qu'on aura réuni contre lui assez de faux témoignages.

– Et après ? répliqua Devinne.

– Nous n'avons pas le temps de discuter encore là-dessus, dit doucement Blakeney.

– Pourquoi ?

À cette provocation de gamin, les autres perdirent patience ; il y eut une huée générale qui aurait dû mettre Devinne sur ses gardes.

– Jeune idiot !

– Ver de terre, vous allez recevoir une paire de claques !

– Je vais vous tordre le cou !

Telles furent quelques-unes des exclamations qui jaillirent autour de la table. Cependant, Devinne s'entêtait malgré la gentillesse de Blakeney qui avait posé une main sur son épaule.

– Si je ne connaissais pas votre arrière-pensée, je vous rappellerais que vous avez promis de m'obéir. Nous ne pouvons rien faire si la désobéissance se glisse dans notre petite troupe.

Devinne secoua son épaule.

– Vous ne comprenez jamais rien !

– Quoi ? Que vous aimez Cécile de la Rodière et que vous êtes jaloux de Pradel ?

– Ne parlez pas d'amour, Blakeney, vous ne savez pas ce que c'est.

Il y eut un silence. Une ombre passa dans les yeux de l'aventurier qui dissimulaient tant d'émotion, de doute, de chagrin et de souvenirs d'extase qu'il ne ferait peut-être plus jamais revivre. Blakeney soupira et dit simplement :

– C'est possible, mais nous ne sommes pas ici pour discuter sur l'amour et ce que j'ai à dire va blesser profondément votre vanité. Cécile ne vous aimera jamais et elle aime presque Pradel.

Devinne se leva d'un bond :

– C'est un mensonge, cria-t-il.

Et il aurait continué si Glynde ne l'avait frappé sur la bouche.

Les autres se jetaient sur lui. Lord Tony lui cria une injure et Hastings lui dit :

– À genoux…

Blakeney ne parla que lorsque Tony et Hastings eurent presque forcé Devinne à s'agenouiller.

– Laissez-le. Quatre contre un, ce n'est pas correct.

Il releva Devinne et dit tranquillement :

– Vous n'êtes pas vous-même en ce moment, Johnny… Allez un peu à l'air, cela vous fera du bien.

Devinne essaya de se débattre, mais les doigts d'acier de son chef l'obligèrent à traverser la pièce. Les autres maintenant ne bougeaient plus, mais bouillaient de colère en voyant la sortie du récalcitrant Johnny. Ils regardaient la porte avec anxiété chaque fois que la voix rauque de Saint-John Devinne se faisait entendre.

26

En révolte ouverte

Au-dehors, dans la nuit glaciale, deux volontés se heurtaient : Devinne, fou de jalousie, avait perdu tout sens de la mesure et de l'honneur. En lui, il n'y avait pas seulement la haine d'un amoureux contre son rival, il y avait aussi la jalousie du subordonné envers le chef qu'il veut abandonner et dont il craint l'influence.

Saint-John Devinne était fils unique. Son père, le vieux duc de Rudford, un magnifique sportsman admiré de tout le monde, avait été excessivement fier de ce fils né alors qu'il se sentait vieillir. La mère de l'enfant l'avait gâté de son mieux, lui accordant tout ce qu'il voulait. Quand il fut envoyé au collège, elle le combla d'argent et de gourmandises, si bien que Saint-John était entouré d'une cour et qu'il revint plus arrogant qu'auparavant.

Plus tard, l'influence de son père le transformant, il chassa à courre, pratiqua la boxe et l'escrime ; à Londres et à Bath, il était la coqueluche des dames parce qu'il savait les amuser par ses propos et qu'il dansait fort bien le menuet. Quand, en 1790, Sir Percy Blakeney, accompagné de sa ravissante femme, fit une entrée sensationnelle dans la haute société après un long séjour en France, Saint-John Devinne vit en lui l'idéal des dandys. Son but fut de rivaliser en tout avec ce parfait gentleman et quand il fut enfin admis dans le cercle des petits-maîtres dont Sir Percy était l'âme, il crut que nul bonheur au monde ne pouvait égaler le sien.

Puis, la ligue du Mouron Rouge fut formée et, en août 1791, Saint-John Devinne prêta serment d'obéissance et de secret à son chef. Il sembla établi, à la lumière d'une correspondance qui fut connue plus tard, que Blakeney prit le vieux duc pour premier confident de son projet. Il existe une lettre écrite par le duc à son ami Percy où on peut lire :

Hélas ! mes deux ennemis : l'âge et le rhumatisme m'empêchent de devenir membre de la ligue que vous songez à former. J'aurais volontiers prêté serment à l'ami que j'aime et respecte plus que quiconque. Si vous me portez réellement de l'amitié, acceptez de prendre mon fils Saint-John avec vous, auprès de qui il tiendra la place que j'aurais dû avoir. Il sera fier de vous obéir.

À peine deux ans plus tard, les défauts de Saint-John avaient pris le dessus. Arrogance, entêtement, indiscipline, ces trois démons, qu'une vie pleine d'aventures avait réduits un moment au silence, s'étaient réveillés et possédaient maintenant ce cœur puéril.

– Parlez tant que vous voulez, Percy, vous n'arriverez jamais à me faire prêter main-forte à ce plan ridicule.

– De quel plan ridicule parlez-vous, Johnny ?

– Risquer nos vies pour empêcher ce parvenu de recevoir ce qu'il mérite.

– Vous parlez de Simon Pradel ?

– Oui. Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi. Vous n'étiez pas là lorsqu'il a osé prendre des privautés avec Cécile de la Rodière et que François l'a étrillé.

– Il se trouve justement que j'étais là, que j'ai tout vu, tout entendu. Vous m'avez accusé de mentir tout à l'heure quand j'ai dit que Cécile aimait déjà Simon Pradel, mais je répète que cette jeune fille a une nature trop délicate et trop pure pour ne pas avoir été touchée du dévouement silencieux de cet homme. Il a un plan pour la sauver, elle et les siens, un plan qui, à mon avis, met en danger sa propre vie.

– Un plan ? – Devinne ricana – lui aussi a un plan, n'est-ce pas ?

– Il a un plan, répondit sérieusement Blakeney, un plan dont le point principal est son mariage avec Cécile.

– C'est diabolique !

– Non, mon cher, il n'y a pas de diable ici, il n'y a que ce petit dieu des païens qui vous a touché vous aussi de ses flèches.

– Cécile ne peut pas se marier sans le consentement des siens et ils ne lui permettront jamais cette abominable mésalliance.

– Le mot n'a plus beaucoup de sens. Les ducs vont avoir à gagner leur vie comme ils pourront et notre ligue a pris Simon Pradel sous sa protection.

– Vous voulez dire que *vous* l'avez pris sous *votre* protection.

– Comme vous voulez.

– Et… en Angleterre.

– En Angleterre aussi. Ne veillons-nous pas sur nos protégés une fois que nous les avons transportés chez nous ?

– Laissez-moi vous dire, Blakeney, maintenant que nous sommes seuls et que ces matamores là-dedans ne peuvent intervenir, que je suis ulcéré de la façon dont vous m'avez traité ces derniers temps. Vous parlez toujours d'obéissance, mais je ne suis pas un enfant et vous n'êtes pas un maître d'école. Je ferai tout mon possible pour sauver Cécile et sa mère, son frère aussi, bien que j'en fasse peu de cas, mais ne comptez pas sur moi pour sauver Pradel, et c'est mon dernier mot.

Blakeney écouta patiemment, puis reprit la parole avec calme :

– Écoutez, Johnny, vous me dites que vous voulez enfreindre mes ordres, ce qui veut dire que vous reniez votre parole. C'est une chose grave, je n'en dirai pas plus. Pouvez-vous me dire pourquoi vous le faites, quelle est votre excuse, votre explication ? Il en faudrait une bien forte pour que je puisse l'admettre !

Devinne eut un geste impatient :

– Une excuse ? Je pourrais refuser de vous en donner, car je ne vous reconnais pas le droit de me parler ainsi. Mais je vais essayer de me souvenir de notre amitié : j'ai deux raisons très fortes pour refuser de risquer ma vie pour sauver Pradel : cet homme a essayé de détourner de moi l'amour de Cécile. Il n'y est pas arrivé, mais il recommencera une fois qu'il sera sain et sauf en Angleterre. Ma deuxième raison est qu'il est nécessaire de se borner à sauver Cécile et sa mère, François si vous y tenez, mais qu'il faut laisser de côté les deux vieux domestiques, sans parler de ce médecin du diable ; j'ai mieux à faire de ma vie que de la perdre pour une telle sottise.

– Merci pour l'explication. Votre dernière remarque peut se défendre. Chacun est libre de donner le prix qu'il veut à sa

vie. Il n'est pas possible aux membres de la ligue de préparer votre retour en Angleterre pendant au moins un ou deux jours. Je pense que vous préférerez voyager seul qu'avec les personnages que nous nous disposons à sauver. Si je puis, j'entrerai en rapport avec Everingham et Aincourt qui ne savent rien de votre défection…

– Percy ! protesta Devinne avec colère.

– Qui ne savent rien de votre défection. S'ils la connaissaient, ils pourraient peut-être vous casser le cou.

– Ne vous occupez pas de moi, répliqua Devinne hargneusement, je m'en charge.

– Bien. C'est ce que vous avez de mieux à faire. Bonne nuit.

Sans un mot ou un regard en arrière, Saint-John Devinne se mit à descendre la colline et Blakeney, avec un soupir mélancolique, alla rejoindre ses camarades. Ils ne lui posèrent pas de questions, car ils devinaient à peu près ce qui s'était passé et qu'il fallait maintenant affronter le danger avec un traître parmi eux.

27

Le traître

Il est difficile d'analyser les sentiments d'un homme qui n'est pas vraiment une canaille et qui se rend coupable d'une mauvaise action. Saint-John Devinne se croyait bien plus amoureux de Cécile de la Rodière qu'il ne l'était réellement. L'amour, chez un garçon du caractère de Devinne, ne signifie pas grand-chose, c'est une affaire de vanité, et la vanité joue un très grand rôle dans toutes les calamités qui peuvent accabler le genre humain.

Un plan se formait dans la cervelle du jeune Anglais tandis qu'il courait sur la route de la Rodière à Choisy, butant dans l'obscurité, tombant à l'occasion, jusqu'à ce qu'un pâle clair de lune fût venu jeter sa lumière froide sur le paysage déjà glacé. Une horloge sonna une demie. « Il doit être huit heures et demie, pensa Devinne, et les Levet ont dû finir de souper. » Il apercevait déjà leur maison. Peut-être aurait-il la chance de trouver seule la jeune fille qu'il avait entendue crier sa jalousie : « Vous ne vous en souciez que parce que vous aimez Cécile ! » Devinne s'arrêta devant la grille pour faire tomber la neige qui couvrait ses vêtements, redressa son chapeau et rajusta sa cravate. Puis il agita la cloche. Ce fut le vieux Levet qui ouvrit. Devinne annonça :

– J'ai un message du professeur d'Arblay. Puis-je entrer ?

– Certainement, dit Charles Levet.

Et, lorsque le visiteur fut entré, il ajouta :

– Que puis-je faire pour le professeur ?

– Le message est pour la jeune fille en réalité, mais je peux vous le communiquer si vous le préférez.

– Je vais appeler ma fille, fut la réponse de Levet.

Blanche sortit de la cuisine, une serviette à la main. À la vue de l'étranger, elle jeta la serviette et essuya ses mains à son tablier.

– Qu'y a-t-il, père ?

– Un message du professeur d'Arblay pour toi. Si vous désirez me voir, monsieur, appelez-moi.

Charles Levet se retira, Blanche et Devinne restèrent seuls et la jeune fille regarda cet inconnu d'un air anxieux.

– C'est très important, mademoiselle, et c'est urgent. C'est une question de vie ou de mort pour la marquise de la Rodière et pour Cécile.

Il nota le changement de physionomie de la jeune fille au nom de Cécile. Ses traits avaient durci et un peu d'hostilité passa dans son regard. Elle dit enfin :

– Voulez-vous entrer, monsieur ?

Et elle le fit passer dans la salle à manger, ferma la porte derrière eux. Elle lui offrit une chaise, s'assit en face de lui et, à la lumière de la lampe qui brûlait entre eux sur la table, le jeune homme put étudier ce visage aux yeux froids et aux lèvres serrées.

– Je vais droit au fait, dit-il, car mon temps est mesuré. J'ai à vous poser d'abord une question : auriez-vous le courage de monter à la Rodière cette nuit ? Je vous accompagnerai, mais seulement jusqu'à la grille, vous irez seule au château transmettre le message du professeur à Mlle Cécile.

Blanche hésita, puis elle dit :

– Cela dépend…

– De quoi ?

– De ce que je saurai du message.

– Vous allez le connaître. Mais d'abord, répondez-moi ? Avez-vous entendu parler du Mouron Rouge ?

– Vaguement.

– Que vous a-t-on dit ?

– Que c'était un espion anglais.

– Seriez-vous étonnée d'apprendre que le professeur d'Arblay est le Mouron Rouge ?

Cette fois encore, Blanche réfléchit avant de répondre. Enfin elle dit très lentement, comme si elle fouillait sa mémoire pour retrouver des faits qu'elle avait oubliés :

– Non. Cela ne me surprend pas. Je trouvais quelque chose d'étrange à cet homme. Mon père l'aime, ils avaient de longues conversations ensemble, et maman, ma pauvre maman, le prenait pour un messager du Ciel. Cependant, je n'ai appris son nom que tout dernièrement, le jour de la mort du roi, le jour où l'abbé Edgeworth…

– L’abbé Edgeworth ? Vous avez su comment on l’a sauvé ?

– Oui. C’est le professeur d’Arblay qui l’a conduit chez nous.

– C’était le Mouron Rouge.

– Vous le connaissez ?

– Je suis anglais, mademoiselle, et tous les Anglais le connaissent. De plus, nous avons travaillé ensemble. Il m’a demandé de vous transmettre son message pour Cécile de la Rodière.

– Verbalement ?

– Non, par écrit. Je vais l’écrire si vous le permettez. Il valait mieux que je n’aie rien sur moi, il y a trop d’espions et de gens sans aveu par les chemins.

– Et quand irons-nous à la Rodière ?

– Je vais d’abord prendre une chaise de poste à Choisy et elle nous mènera au château.

Blanche regarda profondément le jeune homme, puis lui apporta du papier, de l’encre, une plume…

– Vous pouvez écrire, monsieur.

– Vous me promettez de le porter ?

– Je ne promets rien, cela dépend de la teneur du message.

– Bien. J’espère que vous l’approuverez.

Il sourit en prenant la plume et se mit à écrire sous les yeux de Blanche qui, un coude sur la table et le menton sur la main, le regarda écrire une douzaine de lignes. Au bas de la page, Devinne dessina une fleur.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le mouron rouge, une petite fleur à cinq pétales. Nous signons toujours ainsi.

– Puis-je lire ?

– Certainement.

Elle jeta un coup d'œil sur le papier et fronça les sourcils :

– C'est en anglais.

– Oui. Je fais beaucoup de fautes d'orthographe en français. Mlle de la Rodière sait l'anglais.

– Moi non.

– Je traduis ?

– S'il vous plaît.

Devinne reprit le papier et lut :

– Mademoiselle, voulez-vous, ainsi que votre famille, accepter l'aide de la ligue du Mouron Rouge ? Votre arrestation est décidée. Une voiture qui nous appartient vous attend hors de la grille. Elle vous conduira, vous et Madame votre mère, jusqu'à une cachette sûre, puis elle reviendra chercher votre frère, les deux domestiques et le Dr Pradel.

La jeune fille sursauta :

– Simon Pradel ?

– Vous le connaissez ?

– Oui… pourquoi voulez-vous l'emmener ?

– Il doit épouser Cécile dès leur arrivée en Angleterre.

– C'est faux !

Blanche avait crié, mais elle se reprit presque aussitôt :

– Je veux dire que le Dr Pradel a trop de liens avec ce pays. Je ne peux imaginer qu'il veuille abandonner Choisy et s'exiler… même si sa vie est menacée.

– Je peux vous rassurer à ce sujet. J'ai entendu dire, aujourd'hui même, que la dénonciation portée contre lui avait été rejetée. Il est tenu en haute estime par tout le monde ici et je ne pense pas qu'il veuille quitter sa noble tâche à moins qu'on ne l'y contraigne.

– Comment ?

– Eh bien ! nous savons tous que lorsqu'une femme est amoureuse et que celui qu'elle aime résiste à sa volonté, elle met tout en œuvre pour l'obliger à céder.

– Vous ne pensez pas…, commença la jeune fille.

Et elle s'arrêta net, car elle ne voulait pas se laisser deviner par un étranger. Elle rougit, des larmes lui montèrent aux yeux.

– Qu'allez-vous penser de moi… ?

– Je pense seulement que vous êtes une amie sincère du Dr Pradel et que vous souffrez de voir un homme comme lui renoncer à sa carrière. Après tout, ces mauvais jours s'en iront et quand Mlle de la Rodière reviendra d'exil, elle pourra toujours épouser le docteur si tous deux sont dans les mêmes dispositions.

Il y eut un silence pendant lequel Devinne chercha sur le petit visage blême les reflets du combat qui se livrait au fond du cœur de Blanche entre sa bonne nature et sa jalousie. Il espérait qu'elle allait l'aider sans comprendre qu'il s'agissait de sacrifier celui qu'elle aimait en le privant de la protection du seul homme qui pût le sauver.

– Voici ce que je peux dire, dit Devinne, et j'espère que vous me donnerez votre accord. Je vais aller trouver le Dr Pradel et j'essaierai de le persuader de renoncer à ce départ au moins pour quelques jours. Je vais lui dire que Cécile de la Rodière est protégée par le Mouron Rouge et j'espère pouvoir vous annoncer à mon retour que votre ami n'entreprendra rien sans vous avoir vue.

Blanche écoutait, les yeux brillants. Ses jolis traits reprenaient leur quiétude, Devinne croyait voir s'évanouir la crainte et renaître l'espoir au fond de cette âme bouleversée.

– Vous ferez cela pour moi ? murmura-t-elle en joignant ses petites mains, tandis que ses larmes jaillissaient.

– Mais oui, mademoiselle. Je crois que c'est ce que le Mouron Rouge m'ordonnerait.

Blanche était si heureuse qu'elle rit doucement.

– À mon tour d'écrire, dit-elle. Et elle traça ces quelques lignes :

Cher Simon, le porteur de ce mot est un chevaleresque Anglais qui était parmi les sauveurs de l'abbé Edgeworth. Ne vous étonnez donc pas si je vous demande de vous fier à lui.

Elle signa, jeta du sable sur l'encre et tendit le papier à Devinne qui se leva :

– Je vais voler sur les ailes de l'amitié. À mon retour, je présenterai mes respects à M. Levet. Racontez-lui tout et annoncez-lui ma visite d'adieu. Au revoir, mademoiselle.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte :

– Dieu vous garde, dit-elle avec ferveur, et vous envoie un ange pour veiller sur vous !

Elle fit quelques pas dehors et demanda :

– Quel est votre nom ? Vous ne me l'avez pas dit.

– Mon nom est Collin, répondit-il sans trop d'hésitation. Je ne suis qu'un humble satellite du brillant Mouron Rouge.

28

L’échec de Saint-John Devinne

Jusque-là tout allait pour le mieux et le jeune traître ne se sentait nullement gêné par le souvenir de ses camarades et de son chef. Bien entendu, il n’avait pas l’intention d’aller voir son ennemi Pradel ; il voulait le tenir entièrement à l’écart de ses démarches et il se réjouissait de penser que le médecin resterait à Choisy tandis que sa bien-aimée prendrait le chemin de l’Angleterre.

Devinne songeait à quelques détails secondaires qui faciliteraient l’exécution de son plan. Il ferait arrêter la chaise de poste devant la petite grille de la Rodière, du côté opposé à l’entrée principale. Cette grille donnait sur la route moins fréquentée d’Alfort. Blanche porterait son message à Cécile, aiderait la jeune fille et sa mère à faire un léger bagage et les accompagnerait jusqu’à la chaise de poste. Elle aurait la consigne de donner à la traversée du parc le caractère d’une simple promenade. Il pouvait se fier à Blanche qui avait les mêmes intérêts que lui et qui, autant que lui, désirait retenir Simon Pradel en France. Puis Devinne conduirait Mme et Mlle de la Rodière à Saint-Gif où Galveston et Holte attendaient leur chef et ses protégés. Leur quartier général était une maison abandonnée qui avait été autrefois une hôtellerie bien fréquentée, mais qui tombait en ruine depuis que l’aubergiste et sa famille avaient quitté le pays, effrayés par les débuts de la Révolution. Ces ruines avaient l’avantage de comprendre des bâtiments annexes, écuries et granges, qui pouvaient servir d’abri aux hommes et aux chevaux. Trois ou quatre chevaux étaient toujours logés là dans le cas où on en aurait besoin et deux membres de la ligue se re-

layaient pour en prendre soin et être prêts à tout préparer pour des fugitifs. Tout cela était plutôt dangereux, mais, pour ces jeunes fous, le danger était le sel de la vie.

La chance voulait que Devinne fût chargé de joindre Galveston et Holte qui étaient en ce moment à Saint-Gif, et de leur transmettre les instructions de leur chef. Ces instructions parlaient bien d'une voiture, mais ne précisaient pas le nombre des occupants et celui de leurs guides, elles ne disaient pas non plus si le Mouron Rouge serait là en personne. Galvestone devait rester à Saint-Gif avec des chevaux sellés, prêts à partir, et Holte était chargé d'aller préparer les relais au Perray.

La chance continuait à sourire à Devinne. Il trouva sans difficulté une voiture, raconta au cocher qu'il était un marchand américain, ami du général La Fayette, qu'il voulait aller s'embarquer à Saint-Nazaire et n'avait pas de temps à perdre. Le premier relais serait à Dreux. Son aspect, ses vêtements bien coupés, l'argent qu'il ne ménageait pas donnaient de la vraisemblance à son histoire. Il demanda au cocher de s'adjoindre un postillon, car sa sœur voyageait avec lui et il craignait qu'elle n'eût peur sur la route solitaire du Perray. Comme les papiers de Devinne étaient en règle (comme ceux de tous les membres de la ligue), tout fut vite réglé et, quarante minutes après son départ de chez les Levet, il sonnait de nouveau à leur porte.

Blanche l'attendait. Dès qu'elle ouvrit il lui tendit les deux mains en murmurant :

– Tout va bien ! J'ai vu le Dr Pradel. Il a tourné en ridicule l'idée qu'il pourrait être en danger, et m'a assuré qu'il n'avait pas l'intention d'émigrer, du moins en ce moment. Je n'ai pas nommé Mlle de la Rodière, et lui m'a annoncé qu'il comptait venir vous voir demain.

La jeune fille était muette d'émotion. Tout ce qu'elle put faire fut de rendre la pression de main de Devinne. Celui-ci demanda à saluer M. Levet, mais Blanche dit que son père ne tenait pas à voir qui que ce fût, qu'il approuvait la démarche qu'elle allait faire à la Rodière de la part du professeur d'Arblay, et qu'il avait déjà deviné que celui-ci était en réalité le Mouron Rouge.

Alors Devinne conduisit Blanche à la voiture et ordonna au cocher de s'arrêter sur la route d'Alfort à deux cents mètres de la petite grille du château de la Rodière. Les grilles et les portes du parc n'étaient plus verrouillées depuis que le gouvernement avait décrété que tout lieu de plaisance était propriété nationale et que le peuple avait autant de droits que les aristocrates à en jouir. Devinne sauta à terre, aida Blanche à descendre, et ils allèrent ensemble jusqu'à la grille, puis Blanche entra dans le parc. Le jeune homme resta appuyé à un petit mur que couvrait l'ombre des grands arbres en bordure de la route ; il s'efforçait d'entendre le pas léger de Blanche effleurant le sol glacé. Une demi-heure plus tard, son oreille capta de nouveau le son du pas léger sur le chemin. C'était le pas d'une seule personne. Il l'entendit de loin, précipité d'abord, puis changé en course ; il pensa d'abord que Blanche avait oublié quelque chose ou qu'elle avait un message pour lui de la part des habitants du château. Blanche apparut, les nuages à ce moment s'écartèrent et la lumière de la lune éclaira crûment la silhouette sombre de la jeune fille qui se détachait sur la pelouse couverte de neige. Blanche courait. Elle était seule, et Devinne sentit son cœur se glacer ; il tint la grille ouverte et Blanche tomba presque dans ses bras.

– Ils sont partis, souffla-t-elle.

– Partis ? Qui est parti ?

– Tous. Il n'y a personne au château. Les portes sont restées ouvertes, je suis allée au premier étage, j'ai couru partout. Il n'y a plus personne. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Hélas ! cela ne pouvait dire qu'une chose. C'est que la traîtrise de Saint-John Devinne avait été déjouée par celui qu'il trahissait. Qu'était-il arrivé ? Le plan était d'arrêter les la Rodière à l'aube et il n'était pas encore minuit. Le Mouron Rouge avait-il soupçonné la trahison de son ancien ami ? Ou bien une arrestation réelle avait-elle été opérée par les soldats de la République ? Chauvelin s'était peut-être échappé et avait réussi à délivrer ses hommes.

Comme Devinne se taisait, Blanche se mit à pleurer.

– Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle en essayant de ravaler ses larmes.

Devinne secoua sa torpeur. Ce qu'il lui restait d'instinct chevaleresque le pressait de s'occuper d'abord de Blanche, de mettre la jeune fille en sûreté.

– Nous allons revenir chez vous. Venez.

Il la prit par le bras et la fit monter dans la voiture, puis il donna ses instructions au cocher.

Les deux jeunes gens restèrent silencieux tout le long du chemin. Les épaules délicates de Blanche tremblaient comme dans un accès de fièvre. Elle aurait voulu poser quelques questions, mais elle n'en avait pas le courage. Ce ne fut que lorsqu'elle fut descendue de voiture et que Devinne fut sur le point de la quitter devant la porte qu'elle murmura :

– Le Dr Pradel ?

Devinne ne dut pas l'entendre, car il ne répondit pas. Puis la porte s'ouvrit, Charles Levet parut. Il avait attendu sa fille et, lorsqu'il la vit, la prit par la main, l'attira à l'intérieur de la maison. Elle se tourna encore vers Devinne : celui-ci s'éloignait déjà. Blanche l'entendit parler au cocher, mais il était trop sombre pour le voir encore. Aussitôt, on entendit le claquement du fouet, le cliquetis des harnais, le hennissement des chevaux, puis le roulement de la voiture. Blanche était seule avec son cœur plein d'anxiété. Ce n'était pas avant plusieurs heures qu'elle pourrait apprendre quelque chose sur Simon. Et il lui fallait dire à son père ce qui était arrivé au château. Elle ne savait d'ailleurs qu'une chose : la famille de la Rodière n'était plus là. Était-elle arrêtée, attendait-elle maintenant le procès de la mort ? Ou ce mystérieux départ était-il l'œuvre du Mouron Rouge ? Et que devenait Simon dans tout cela ? Partageait-il la captivité de Cécile ou fuyait-il avec elle vers l'Angleterre ?

29

Échec et mat

Devinne ne remonta pas en voiture. Il paya les deux hommes, le cocher le salua du fouet, fit claquer sa langue, les chevaux partirent et le véhicule s'éloigna en faisant grincer les pavés, laissant le jeune homme immobile devant la porte des Levet. Quelques minutes plus tard, le beffroi de la mairie sonna minuit. Devinne sursauta, brusquement tiré de ses méditations. Il se mit à marcher sans but dans la ville déserte. Le long de la route, il n'y avait que des volets clos ; deux chats qui se poursuivaient traversèrent le chemin, mais il ne rencontra pas une âme. Devinne frissonnait. Il était habitué aux intempéries, se croyait résistant comme l'acier et portait un manteau épais, mais le froid de cette nuit était dans la moelle de ses os et au plus profond de son cœur. Sans l'avoir voulu, il se trouva sur la Grand-Place, devant le *Café Tison* que Blakeney avait pris pour théâtre d'une de ses espiègleries les plus insensées. Blakeney, son chef, son ami, qu'il avait voulu trahir. Devinne se demanda encore pourquoi son plan n'avait pas réussi. Il n'y avait qu'une réponse : Blakeney avait voulu punir la révolte de son subordonné et une voiture menée à tombeau ouvert devait en ce moment dépasser le vent lui-même sur la route de Saint-Gif.

Une rage insensée secoua Devinne que ces réflexions ramenaient à son ennemi Pradel. Pradel était dans la même voiture que Cécile, sous l'égide du Mouron Rouge, qui n'avait jamais échoué dans aucune de ses entreprises. Pradel et Cécile. Ces deux noms martelaient le cerveau surexcité du jeune homme. Pradel et Cécile allaient arriver en Angleterre sous la protection de Sir Percy Blakeney, l'ami du prince de Galles,

l'arbitre des élégances, et on les marierait. Oui, on les marierait, car, en Angleterre, on faisait souvent beaucoup de cas des médecins, des hommes de loi, et si Son Altesse Royale y portait intérêt, le mariage se ferait sans aucun doute.

Devinne ne savait pas où se trouvait la maison du docteur à Choisy, sinon il s'y serait rendu, aurait demandé à voir son rival. Si celui-ci était à la maison, il pourrait le tuer, ce qui était la meilleure façon de mettre fin à toutes les complications. Le tuer et s'en aller ; personne n'en saurait rien. Et si Pradel n'était pas chez lui, c'est qu'il était avec Cécile sur le chemin de l'Angleterre, et que Devinne ne devait plus hésiter à faire ce qu'il avait déjà projeté. Non, il n'hésiterait pas et, plus tard, il n'aurait pas de remords.

Enfin Devinne tourna le dos à la mairie, retraversa la Grand-Place et, presque malgré lui, dirigea ses pas vers la chaumière abandonnée qui servait de lieu de ralliement à la ligue. Il la vit bientôt devant lui, couverte par la lune d'un brouillard pâle, avec ses murs croulants et sa cheminée écornée. Devinne entra et tâtonna pour trouver le briquet là où on le rangeait habituellement. Ses doigts le rencontrèrent bientôt et il alluma la chandelle de suif. Devinne regarda autour de lui, puis il éleva la chandelle au-dessus de sa tête, fit le tour de la pièce. Il semblait chercher quelque chose. Mais quoi ? Il n'en savait rien. Peut-être cherchait-il les restes d'un honneur en morceaux ?

Il s'arrêta devant un tas de vêtements. Il y avait là des manteaux, des chapeaux, des bonnets phrygiens, des uniformes en loques, toutes sortes d'accoutrements qui avaient souvent servi au cours de ces aventures grisantes qu'il ne connaîtrait jamais plus, une fois qu'il aurait accompli son projet. Et il devait regagner l'Angleterre tout seul, sans l'aide de ses camarades, sans les conseils de son chef. Bon ! il avait des papiers en règle et de l'argent, les deux choses qui lui seraient le plus utiles en route. À l'école du Mouron Rouge, il avait acquis l'expérience des

voyages à travers un pays livré à l'insurrection et où les étrangers étaient suspects. Il parlait bien le français. Oh ! il s'en tirerait sans l'aide de personne ! Ses vêtements, cependant, lui parurent trop soignés, trop élégants pour le voyage qu'il allait entreprendre, et il se mit à fouiller dans le tas de hardes. Il trouva ce dont il avait besoin : les vêtements, les bottes, le chapeau qu'un fermier aisé porte pour aller de foire en foire. Il lui faudrait encore louer un cabriolet ou une charrette, éviter les villes et les routes trop fréquentées. Il pensait à tout, il était vraiment expérimenté, tout irait bien !

Il changea donc de vêtements sans oublier les petits détails qui parachèvent un déguisement : chiffonner une fine chemise, se maculer de boue et de terre pour dissimuler l'aspect soigné du visage et des mains, etc. Le temps que mit la chandelle à mourir, il était devenu un parfait paysan, mais il tombait de sommeil et avait très mal à la tête. Il restait encore à passer plusieurs heures avant de pouvoir reprendre le chemin de Choisy et de la mairie, aussi Saint-John Devinne s'étendit-il sur une pile de vêtements et chercha le sommeil. En vain, ses sens restaient si éveillés qu'il entendit le beffroi sonner toutes les heures de la nuit. On ne peut pas dormir lorsqu'on a en tête le plan d'une trahison. Enfin, il entendit sonner sept heures. Raide de froid, recru de fatigue, Lord Saint-John Devinne, comte Welhaven, fils et héritier du duc de Rudford, partit pour accomplir une trahison qui, peut-être, n'avait pas eu sa pareille depuis dix-huit siècles. Il s'était juré de ne plus hésiter si, lorsqu'il irait chez le Dr Pradel, on lui répondait que celui-ci avait quitté la ville. Il ne savait où habitait le docteur, mais maintenant il faisait jour et il trouverait bien.

Il commença par se diriger vers le *Café Tison* parce qu'il avait très froid et très faim. Ces établissements, d'installation récente dans les villes de province, ouvraient de bonne heure leurs portes ; les ouvriers en route pour leur travail y prenaient pour quelques sous une assiette de soupe chaude ou, s'ils étaient

plus raffinés, une tasse de café. Devinne, sous son déguisement, n'attira pas l'attention de la douzaine de consommateurs qui lapaient bruyamment leur « croûte au pot ». Devinne demanda un café qu'il but lentement en mangeant du bout des dents une tranche de pain rassis. Il s'enquit de l'heure d'ouverture des bureaux à la mairie et on lui dit que c'était huit heures ; alors il demanda l'adresse de Simon Pradel.

– Rue du Chemin-Neuf, citoyen, au coin de la rue Verte. Vous le trouverez certainement chez lui.

Devinne paya et sortit. Il trouva la maison, sonna. Une femme d'âge mûr ouvrit.

– Le docteur ? demanda Devinne.

– Il n'est pas à la maison.

– Où puis-je le trouver ? C'est un cas urgent.

– Je n'en sais rien. Le docteur a été appelé cette nuit et n'est pas revenu.

La femme semblait impatiente et s'apprêtait à claquer la porte au nez du visiteur lorsque quelque chose dans les yeux de celui-ci parvint à l'émouvoir. Elle reprit plus doucement :

– C'est probablement une histoire d'accouchement. Souvent, le docteur est ainsi retenu toute la nuit. On est venu le chercher avec un cabriolet. Voulez-vous l'attendre ?

Pendant qu'elle parlait, quelques clients étaient venus se grouper à la porte du docteur. Devinne remercia la femme, mais refusa d'attendre. Il eût aimé poser une autre question, mais il se ravisa et tourna les talons. Pourquoi serait-il resté ? Pradel était parti, Percy avait fait ce qu'il pouvait faire de pire. Mainte-

nant, c'était à lui, Devinne, de l'emporter sur le chef de cette ligue de traîtres.

30

Devinne se déshonore

Bien que huit heures ne fussent passées que de quelques minutes, Devinne trouva la salle d'attente pleine. Il y avait là des gens de toutes sortes : des campagnards et des citadins, des mendiants grelottant de froid dans leurs haillons, des bourgeois aux manteaux élimés, des femmes qui portaient un enfant dans les bras tandis qu'un autre, plus âgé, se suspendait à leurs jupes.

Quand Devinne entra, on lui demanda son nom. Il répondit qu'il s'appelait Collin et qu'il était canadien.

– Votre profession ? demanda encore le secrétaire.

– Fermier.

– Que faites-vous à Choisy ?

– Je le dirai au citoyen procureur.

Le secrétaire leva les yeux sur lui et dit d'un ton sans réplique :

– C'est à moi qu'il faut dire ce que vous voulez au citoyen procureur.

– C'est un secret, répliqua Devinne, le procureur vous le dira lui-même. Donnez-moi une plume et du papier et je vais écrire un mot pour lui exposer ce dont il s'agit.

L'autre hésita. Il scruta la physionomie du faux fermier et enfin lui offrit sa propre plume et une feuille de papier. Devinne réfléchit afin de choisir les mots qui retiendraient l'attention du procureur et enfin écrivit :

Le citoyen Chauvelin et une escouade de gendarmes sont détenus ; le soussigné peut vous dire où. Les habitants du château de la Rodière se sont enfuis et le soussigné peut vous dire comment ils y sont parvenus.

Il posa la plume, relut le message, jeta un peu de sable sur l'encre et demanda de la cire.

On la lui donna et Devinne, ôtant sa bague de son doigt, scella le papier qu'il tendit à l'employé. En même temps, il glissait dans la main de celui-ci une pièce d'or. Ce geste arrangea tout ; aimable, obséquieux, le pauvre diable s'empressa.

– Une minute, citoyen, je vais voir le commissaire et vous faire recevoir tout de suite.

Et, quelques minutes plus tard, Saint-John Devinne était assis dans le bureau du procureur syndic, en face de cet important personnage. Il dut décliner de nouveau son nom, sa nationalité, sa profession, et on en prit note.

– Mathieu Collin. Né au Canada de parents français. J'ai passé la plus grande partie de ma vie au Canada, c'est pourquoi j'ai cet accent étranger.

Le procureur lut le mot que Devinne avait rédigé et le relut, dévisagea le citoyen Collin et dit :

– Vous êtes venu m'avertir qu'il était arrivé quelque chose au citoyen Chauvelin, membre de la Convention ?

– Oui.

– Qu’est-ce ?

– Comme j’ai eu l’honneur de vous l’écrire, le citoyen Chauvelin et une escouade de gendarmes sont détenus depuis hier après-midi.

– Où ?

– Au château de la Rodière. Le citoyen Chauvelin et le sergent sont dans le cellier, les hommes dans les écuries.

– Qui a osé arrêter le citoyen Chauvelin ? s’écria le procureur qui parut horrifié.

– Il n’a pas été arrêté. On l’a jeté dans le cellier et enfermé.

– Qui a fait cela ?

– Le Mouron Rouge.

– Le démon ! cria le procureur qui sursauta si fort que tout ce qu’il avait sur le bureau s’entrechoqua.

– Oh ! ce n’est pas tout à fait le démon. Dans ce pays de liberté et de lumières, nous ne pouvons penser que le démon existe, mais le Mouron Rouge existe. C’est un espion à la solde du gouvernement anglais, dont la tâche consiste à aider les ennemis de la République à s’échapper. Il est tout naturel qu’il soit venu au secours des la Rodière, lui et ses amis, parmi lesquels je vous signale cet abominable traître, le Dr Pradel ; il a endormi les soldats avec du vin drogué et les a ensuite enfermés dans les écuries. Après, il a enlevé le citoyen Chauvelin.

Le procureur montrait un ébahissement grotesque ; il soufflait, reniflait comme un veau marin, essuyait son front moite avec un immense mouchoir.

– Tout cela est-il vrai ? balbutia-t-il.

– Aussi vrai que je suis ici.

– Et… et le docteur ? Vous venez de le nommer. Sûrement…

– C'est un traître. Il fait partie de la bande du Mouron Rouge.

– Comment savez-vous tout cela ? Quelle preuve en avez-vous ?

– Je vais vous le dire.

Devinne s'arrêta, car le secrétaire ouvrait la porte et annonçait que le citoyen Maurin venait d'arriver et demandait à parler au citoyen procureur. Celui-ci soupira avec soulagement. Maurin était un homme de ressource et son avis pouvait être très utile dans un cas aussi scabreux. Le procureur donna l'ordre de faire entrer le notaire tout de suite et, dès que Maurin eut pénétré dans le bureau, on le mit au fait de cette terrible situation. Le fermier canadien dut recommencer toute son histoire et, lorsqu'il nomma enfin Pradel, Maurin sursauta lui aussi :

– Pradel ? Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il appartient à cette bande d'espions ?

– Le simple fait, répliqua Devinne, que lui aussi a pris la fuite. J'ai appris tout cela en écoutant parler une bande de vagabonds qui étaient réunis au *Chien sans queue* sur la route de

Corbeil. C'étaient les musiciens qui avaient raclé du violon et joué de la trompette pendant tout l'après-midi à la Rodière. J'étais parmi ceux qui étaient allés voir ce qui se passait là-haut et, au retour, je m'étais arrêté pour boire un verre de vin. Les musiciens parlaient à voix basse, mais je saisis un mot ou deux. Je fus très étonné de m'apercevoir que ces mendiants parlaient en anglais, langue que je connais puisque je suis canadien. Je me suis rapproché, et à partir de ce moment j'ai compris tout ce qu'ils disaient. C'est ainsi que j'ai entendu qu'ils allaient emmener Pradel et les la Rodière en Angleterre.

Quand Devinne se tut, il y eut un moment de silence. Puis le procureur s'épongea de nouveau le front et gémit :

– Qu'allons-nous faire ? Nom de nom ! qu'allons-nous faire ?

Maurin réfléchissait et, en même temps, cherchait à cacher à cet imbécile de procureur que le tour pris par les événements ne lui causait que du plaisir. Pradel, son rival, était désarmé. Il ne l'empêcherait plus de gagner l'amour de Blanche Levet. Qu'il devienne un émigré ou qu'il ait à répondre de son alliance avec les espions anglais devant la justice de son pays, il ne serait plus en situation d'éblouir la naïve jeune fille. Et lorsque le procureur répéta :

– Nom de nom ! que vais-je faire ?

Le notaire répondit sèchement :

– On ne peut plus rien faire. Le Mouron Rouge, ses ci-devant et ses traîtres sont loin maintenant…

– Ils ne peuvent pas être si loin, interrompit Devinne. Ils ont dû s'arrêter au Perray pour avoir des chevaux, et la voiture, même menée à un train d'enfer, est lourdement chargée.

Le regard du procureur s’éclaira :

– Êtes-vous sûr qu’ils s’arrêteront au Perray ?

– Absolument sûr. La bande a longuement parlé de ce relais. En tout cas, il vaudrait mieux lancer à leur poursuite une escouade à cheval. Ils pourront avoir des chevaux frais au Perray et rattraper la voiture.

– Ont-ils parlé de la route qu’ils comptaient prendre après le Perray ?

– Oui. Ils comptaient passer par Dreux, Pont-Audemer et Trouville. Le Mouron Rouge a établi des relais le long de cette route et c’est le chemin le plus court pour atteindre la côte.

Le procureur donna un grand coup de poing sur la table.

– Parbleu, citoyen, vous avez raison. Il faut courir après ces damnés espions ! Qu’en dites-vous, citoyen Maurin ?

Le citoyen Maurin n’avait pas d’avis. Au fond, il s’en moquait. Que Pradel soit pris avec les Anglais ou qu’on le retrouve à Choisy où on l’arrêterait, revenait au même. Il dit avec indifférence :

– Faites pour le mieux, citoyen commissaire.

– Qu’on m’envoie le capitaine Cabel, ordonna le procureur qui se sentait bien mieux.

Il épongea son front une fois de plus et se mit à tambouriner du bout des doigts sur le bureau et, ce faisant, une expression de béatitude se répandait progressivement sur sa figure. Il venait de se souvenir qu’une forte récompense de cinq cents

louis était promise par le gouvernement pour la capture du Mouron Rouge.

Le capitaine entra presque aussitôt et reçut ses ordres :

– Une bande d'espions anglais, qui escortent une voiture où a pris place la famille de la Rodière, sont en route vers Trouville. Ils passeront par le Perray, Dreux, Pont-Audemer. Prenez une escouade à cheval de seize cavaliers d'élite et courez à leurs trousses. Le chef de la bande est le fameux Mouron Rouge. Il y a une récompense de cinq cents louis pour la capture de ce misérable. Ne perdez pas de temps ; votre avenir dépend de votre succès.

Muet d'émotion, le capitaine Cabel salua et sortit. On ne pouvait pas se tromper à l'expression de son visage. Il allait faire l'impossible pour ramener le Mouron Rouge enchaîné. Le procureur se frotta les mains. Il n'avait jamais mieux employé une matinée. Cinq cents louis, même après avoir prélevé la part du capitaine et de ses hommes, étaient une magnifique aubaine en ces jours de misère. Il se leva et invita ses deux compagnons à boire un vin d'honneur au *Café Tison*.

Maurin accepta avec plaisir. Il lui convenait d'être en bons termes avec le procureur syndic qui était le personnage le plus important de Choisy. Devinne, lui, s'excusa poliment. Il était dégoûté d'être dans la compagnie de ces gens qu'il n'aurait pas voulu toucher avec des pincettes s'il avait été dans son pays. Il lui tardait d'être revenu en Angleterre où de tels voyous étaient jetés en prison pour leur malhonnêteté. Il prit congé avec le salut le plus poli qu'il pût trouver. Le procureur agita sa sonnette, le secrétaire revint et reconduisit le citoyen Collin jusqu'à la porte de la mairie. Maurin regarda pensivement la porte qui venait de se refermer sur le Canadien :

– Drôle d'individu, fit-il remarquer ; pensez-vous qu'il dise la vérité ?

– J'en serai bientôt sûr, dit-il, car je vais envoyer des gendarmes pour libérer le citoyen Chauvelin et ses hommes. Si les gendarmes ne trouvent personne à la Rodière, nous saurons que le Canadien a menti et, dans ce cas…

Il acheva sa phrase par un geste expressif.

– De toute façon, je vais le faire surveiller mais je pense que nous allons trouver le citoyen Chauvelin enfermé dans le cellier.

Là-dessus, le procureur prit le bras de Maurin et les deux amis allèrent s'attabler au *Café Tison*.

CINQUIÈME PARTIE

Le chef

31

Le rêve

À Cécile de la Rodière, cette journée et cette nuit de janvier parurent plus tard n'avoir été qu'un rêve. Pendant ces vingt-quatre heures, elle vécut avec plus d'intensité qu'elle n'avait jamais vécu auparavant. Tout ce que le monde pouvait lui apporter d'émotions lui fut donné pendant ce court espace de temps.

D'abord, cet horrible charivari, l'invasion de sa maison par cette foule qui criait, chantait, dansait, et qui l'avait obligée à partager cette bacchanale dont le souvenir suffisait à lui faire monter le sang aux joues. Puis, l'apparition de ce violoniste mystérieux qui, brusquement, avait semblé grandir, devenir un géant doué d'une force surnaturelle. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle le revoyait, étendant ses bras immenses, enlevant ce petit homme vêtu de noir comme un fétu de paille et l'emportant le long du grand escalier suivi par la foule hurlante. Jamais Cécile ne pourrait oublier ce moment : le monde avait semblé vaciller autour d'elle et elle s'attendait à tout instant à voir le château s'écrouler et l'ensevelir avec tous ces misérables sous ses débris.

La suite était tout aussi incroyable, mais le tableau en était plus sombre. Elle se rappelait avoir vu son frère, qui semblait devenu l'ombre de lui-même, quitter la pièce sans qu'elle le suivît. Elle était restée dans la vaste salle d'entrée, qui était devenue aussi silencieuse qu'elle était bruyante quelques minutes auparavant. L'ombre envahissait la pièce et elle était seule avec Simon Pradel. Celui-ci parlait longuement, d'un ton assuré, et elle l'écoutait sans douter un moment de sa bonne foi. Il lui

montrait qu'elle n'avait plus qu'un moyen de sauver de la guillotine sa mère, son frère et leurs deux fidèles serviteurs : l'épouser. Ce serait un mariage pour rire, elle porterait le nom du docteur, mais ce ne serait rien de plus et cela ne durerait que le temps nécessaire à ce que la France et son peuple reviennent à la raison. Tous les la Rodière devaient accepter l'hospitalité du Dr Pradel dont le nom les protégerait dans le danger. Simon était parti et elle avait réfléchi à cette proposition. Depuis, tant d'événements s'étaient succédé qu'elle ne pouvait plus se rappeler avec certitude les sentiments qu'elle avait éprouvés. Une seule chose était sûre, c'est que lorsque Simon l'avait quittée, elle s'était sentie malheureuse. Elle était agitée, mais elle n'était plus malheureuse. Elle était revenue auprès de sa mère et de son frère. Sa mère continuait sa dentelle et semblait ne prendre aucun intérêt au récit de ce qui s'était passé pendant les deux dernières heures ; quant à François, il restait taciturne, méditant sans doute quelque revanche.

Tout était tranquille ; Paul et Marie avaient fini par reprendre leurs esprits, et avaient préparé le souper, l'avaient servi. Tous trois l'avaient mangé en silence, car aucun d'entre eux ne pouvait partager avec les autres les pensées qu'il ruminait. À neuf heures et demie, ils allaient se coucher et Paul allait descendre pour éteindre les lumières et mettre les verrous à la porte d'entrée, quand un bruit de pas lourds le long du grand escalier vint renouveler leurs terreurs. François étouffa un juron, la marquise leva les sourcils, Marie se recroquevilla dans un coin et Cécile tendit l'oreille pour écouter les pas qui s'arrêtèrent un moment au seuil du grand salon. Puis, la marche reprit dans la direction de la porte dissimulée du boudoir. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Certes, Pradel avait averti Cécile qu'un danger les menaçait, mais il avait dit aussi que ce danger n'était pas imminent, il devait venir demain chercher la réponse de la jeune fille et, si elle était affirmative, les formalités du mariage seraient tout de suite accomplies ; les êtres chers à Cécile seraient à l'abri de toutes les menaces que ce bruit de pas

évoquait de nouveau. Paul, avec son instinct de vieux chien de garde, se glissa dans le vestibule prêt à tenir tête à toute une horde. Avant de refermer la porte, il avait dit tout bas au marquis :

– Pendant que je parlemente avec eux, monsieur le marquis, conduisez les dames au sous-sol par l'escalier dérobé. Je dirai que Marie et moi sommes seuls au château et que vous êtes partis en voiture depuis une heure par la route de Corbeil.

François comprit la valeur de ce conseil. Il y avait plus d'une cachette dans le vaste sous-sol du château. Il y avait même un passage souterrain qui conduisait aux communs, à la buanderie, à la laiterie, etc.

– Venez, maman, dit-il en ôtant sans cérémonie le crochet et le fil des mains de sa mère.

On entendit alors un commandement :

– Ouvrez, au nom de la République !

– Comment ces bandits ont-ils su où nous étions ? murmura François de la Rodière. Comment ont-ils trouvé la porte sous la tapisserie ?

Au même moment, on entendit un coup violent, des jurons et le cri de protestation de Paul. La porte craqua. La marquise essaya de se lever, mais elle était lourde, mit le pied dans sa pelote de fil et retomba sur son fauteuil en entraînant Cécile. Paul se glissa de nouveau à l'intérieur du boudoir :

– Vite, madame la marquise ! L'escalier !

C'était trop tard. François perdit un instant à fouiller un tiroir pour prendre un pistolet, et il avait à peine poussé sa mère

et sa sœur devant l'autre porte lorsque Paul fut violemment projeté à travers la pièce. Quatre hommes entrèrent d'un seul élan. Ils étaient en uniforme et avaient des pistolets. François leva le sien, mais celui qui paraissait commander la petite troupe ordonna :

– Jetez ça tout de suite ou je fais tirer.

François, pour toute réponse, arma son pistolet, mais une poussée le fit tomber de sa main et il resta devant les soldats comme un animal aux abois. La marquise ne dit pas un mot, elle ne voulait pas que cette canaille pût croire qu'elle avait peur. Paul et Marie se mirent à prier. Cécile gardait la tête haute ; lorsque le sergent donna l'ordre aux soldats de les arrêter, elle dit avec dignité :

– Je vous prie de ne pas nous toucher. Nous vous suivrons sans résistance.

Et lorsqu'elle vit les hommes faire un pas en arrière sur un signe de leur chef, elle ajouta :

– J'espère que vous nous autoriserez à emporter quelques objets.

– Je regrette, citoyenne, dit alors le sergent, mon temps est compté et mes ordres sont stricts. Une voiture vous attend pour vous conduire à Choisy sans délai. Demain, on fera droit à votre demande.

Cécile n'ajouta pas un mot. Elle prit un fichu, en entoura les épaules de sa mère. Sa mince silhouette dans sa robe de soie était émouvante. Le boudoir était chaud avec son feu de bois et il semblait qu'elle dût aller affronter le froid avec la seule protection de son fichu de dentelle.

– Il y a des fichus et des manteaux en quantité au rez-de-chaussée, citoyenne.

Cette phrase était insolite dans la bouche d'un soldat républicain. Cécile voulut remercier l'homme, mais il s'était reculé et elle ne put voir son visage qui se dissimulait dans l'ombre. François de la Rodière, les dents et les poings serrés, n'avait pas soufflé mot et Cécile en remerciait Dieu. Tout à coup, le marquis fit un mouvement comme pour se préparer à frapper le sergent, mais quatre pistolets le tinrent en respect.

– Inutile, mon fils, dit sèchement la marquise, vous auriez dû partir et me laisser.

Chaque soldat prit un prisonnier par le bras. Le sergent ouvrait la marche avec la marquise, et la vieille Marie la fermait toute seule. On traversa ainsi le salon vide et on descendit le grand escalier. L'entrée n'était éclairée que par une lampe à huile placée sur une console. Cécile était juste derrière sa mère, dans la demi-obscurité, elle ne voyait du sergent que les larges épaules, un bras et une main qui tenait un pistolet.

Dans le hall, sur la table italienne que les deux expéditions de la foule républicaine de Choisy avaient respectée à cause de ses dimensions et de son poids, il y avait un monceau de couvertures et de manteaux. La marquise et François durent se convaincre que ces vêtements avaient été mis là à leur intention. Marie emmitoufla sa maîtresse, Paul aida le marquis à passer un manteau. Cécile vit le sergent choisir une mante à capuchon. Il passa derrière elle et la lui posa sur les épaules. Elle leva les yeux sur lui et rencontra son regard, un bon regard sous de lourdes paupières et, au fond, il y avait un éclair de gaieté, ce qui la réconforta.

Quelques minutes plus tard, les cinq prisonniers montaient dans la voiture qui attendait au bas du perron. Un homme, en

uniforme comme les autres, se tenait à la tête des chevaux. Cécile regarda par la portière et vit le sergent parler avec un des hommes, puis il grimpa sur le siège et prit les rênes. Il faisait très sombre et on n'avait pas allumé les lanternes de la voiture. Un des soldats conduisit les chevaux tout le long de l'avenue et jusqu'au-delà de la grande grille. Les autres soldats avaient dû grimper sur le toit, car beaucoup de bruit venait de là. Sûrement Cécile avait rêvé : tout cela n'avait pu se passer en quelques heures. Et le rêve ne s'arrêta pas à ce moment, il y eut encore bien des surprises cette nuit et le jour suivant. Lorsque la voiture eut dépassé les grilles, elle ne prit pas la direction de Choisy, mais tourna à droite. Au bout d'un moment elle s'arrêta et on alluma les lanternes ; alors les chevaux prirent le trot. Chaque fois que Cécile regardait par la portière, elle voyait la route glisser à toute vitesse avec son tapis de neige, la lune s'était montrée et le chemin semblait de cristal.

32

Cécile découvre le stratagème

Cécile resta longtemps éveillée. Sa mère sommeillait dans le coin opposé ; entre elles deux, François s'était endormi, renversé sur les coussins ; Paul et Marie avaient d'abord prié, puis avaient à leur tour succombé au sommeil. Cécile elle-même avait fini par s'endormir, mais une secousse la tira de sa torpeur lorsque la voiture roula sur des pavés.

« Ce doit être Saint-Gif », pensa-t-elle en voyant des maisons et des boutiques.

Il y eut une fois un commandement impérieux : « Halte ! » que suivit un colloque entre le sergent et ce qui devait être une patrouille de police. Cécile entendit « citoyens », « papiers », « je fais mon devoir, citoyen sergent » et enfin : « Bon passez ! »

Le voyage reprit. On ne progressait que lentement parce que le sol glissait sous les pieds des chevaux et que par moments des nuages lourds de neige, poussés par le vent du nord-est, cachaient la lune et rendaient la nuit très noire.

La voiture se traîna pendant des heures et des heures – pendant une éternité, semblait-il aux infortunés voyageurs – jusqu'à ce que le premier rayon d'une aube grise et froide se glissât à travers les glaces de la voiture. À ce moment, l'allure s'accéléra. Le sol était aussi glissant qu'auparavant, mais c'était sans doute une main expérimentée qui tenait les rênes, car rien ne vint interrompre le voyage. Il n'était pas tout à fait jour lorsque, de nouveau, la voiture roula dans une rue pavée. On aper-

cevait de la lumière aux interstices des volets et, parfois, un passant : homme en blouse ou femme à la tête enfouie dans un fichu.

« Ce doit être le Perray », pensa Cécile.

Tout le monde dormait encore autour d'elle ; la marquise serait ankylosée à son réveil, François semblait plus mort que vif, Paul et Marie marmonnaient dans leur sommeil des mots sans suite qui pouvaient passer aussi bien pour des prières que pour des protestations contre le mauvais sort qui frappait leurs maîtres. Cécile n'avait aucune idée du lieu où on les menait ni de l'issue que devait avoir cette randonnée nocturne. On dépassa vite le Perray et, au bout d'un moment, la voiture s'arrêta en pleine campagne. Il y eut un remue-ménage sur le toit, puis la portière s'ouvrit et une voix aimable et distinguée dit :

– Je crains qu'il n'y ait là un très mauvais bout de chemin. Pourrez-vous le faire à pied, mademoiselle ?

Cela encore semblait fantastique ; Cécile s'entendit répondre :

– Oui, je peux le faire, mais maman…

La voix reprit :

– Je porterai Madame votre mère si elle le permet. Voulez-vous descendre, s'il vous plaît ?

Cécile obéit. François trop étonné pour dire quelque chose, Paul et Marie invoquant le Bon Dieu, la suivirent. Quant à la marquise, elle se laissa enlever de la voiture sans une protestation. Cécile entendit la même voix dire en anglais : « Les manteaux et les couvertures, Tony, et vous, Hastings et Glynde, con-

duisez la voiture à deux kilomètres d'ici sur l'autre route. Dételez les chevaux et conduisez-les au quartier général. »

La jeune fille comprenait à demi ce qu'elle entendait ; elle vit un homme l'entourer d'un fichu par-dessus son manteau tandis qu'un autre enveloppait sa mère d'une couverture, puis on se mit en marche. Le sergent portant la marquise allait en tête, puis venaient François, Paul et Marie, et enfin Cécile entre deux soldats dont l'un la tenait par le coude pour guider ses pas sur ce mauvais chemin. L'autre finit par en faire autant pour la pauvre Marie. Et c'est alors que la jeune fille comprit ce qui se passait. Ces soldats n'avaient rien de commun avec les gendarmes de la République, leur uniforme n'était qu'un déguisement. C'étaient là des amis qui les aidaient à fuir la mort, les mêmes probablement qui avaient sauvé l'abbé Edgeworth. Le sergent n'était autre que le violoniste. Il portait la marquise comme il avait porté le petit homme vêtu de noir : avec une parfaite aisance. Cécile était hypnotisée par ses larges épaules car, si ses déductions étaient correctes, le faux violoniste, le faux sergent et le Mouron Rouge de la légende ne faisaient qu'un.

Ces réflexions absorbaient suffisamment la jeune fille pour l'empêcher de souffrir du mauvais état de la route, du froid et de la faim. Elle était comme une somnambule. Enfin, une masse émergea du brouillard glacé : c'était une maison entourée d'arbres. Il parut à Cécile que son aspect lui était familier, mais elle ne s'attarda pas à cette impression. La maison était en ruine et semblait déserte, on avait dû l'abandonner brusquement, ce devait être la même histoire pitoyable d'arrestation avec toutes ses conséquences. Une allée de peupliers conduisait à un perron de trois marches. La maison n'était pas déserte : deux hommes se tenaient sur le perron. En apercevant les voyageurs, ils descendirent en criant en anglais :

– Tout va bien ?

Les survenants répondirent :

– Magnifiquement !

Alors le sergent porta la marquise à l'intérieur de la maison, il traversa le vestibule et entra dans ce qui avait dû être un salon. La pièce était dans un triste état : carreaux cassés, portes arrachées de leurs gonds, murs dépouillés de leurs boiseries. Il n'y avait en fait de meubles que quelques chaises, un divan de crin et une table de cuisine. La seule chose agréable à voir, et c'était la chose la plus agréable que des voyageurs glacés pussent voir, était un feu de bûches qui rendait la pièce délicieusement tiède. Le sergent déposa la marquise sur le sofa et lui demanda comment elle se sentait. Un sourire reconnaissant lui répondit ; alors il se tourna vers Cécile :

– Maintenant, mademoiselle, nous allons vous offrir du vin chaud et vous vous reposerez un peu, mais il nous faudra repartir dans l'heure même et je dois vous demander à tous de bien vouloir revêtir des vêtements que vous trouverez dans un meuble de la pièce voisine. Il faut que vous ayez l'air d'une troupe de paysans qui se rendent à un marché. L'un de nous avec votre permission mettra la touche finale à votre déguisement.

Il partit aussitôt, laissant après lui un air de gaieté et de tranquillité. Les femmes allèrent tout de suite chercher les robes qu'elles devaient mettre ; la marquise dit sérieusement :

– Je pense que Dieu nous a envoyé un de ses anges pour nous protéger.

Marie murmura un fervent :

– Ainsi soit-il !

Cécile ne dit rien, elle était toute à l'émerveillement d'avoir été sauvée avec les siens par ce chef-d'œuvre de la création divine : le Mouron Rouge.

33

L'unique cheveu de la chance

Pendant ce temps, les sauveteurs s'étaient réunis dans la cuisine. Ils buvaient du vin chaud en parlant de leur dernière aventure. Leurs nez et leurs mains étaient bleus de froid et tous s'étaient mis en devoir de se raser. L'un d'eux était allé porter du vin chaud à leurs protégés et, bientôt, entrèrent Glynde et Hastings.

– Où avez-vous laissé la voiture ?

– Vous connaissez Moulins ?

– Très bien.

– C'est juste au-delà, après l'église. Nous sommes revenus à cheval et Hastings a manqué de tomber, parce que son cheval a glissé sur le verglas.

– Rien d'autre ? Bon. Et ici, quelles nouvelles ?

Sir Percy s'était tourné vers Lord Galveston.

– Quand Holte et moi sommes arrivés, il y a environ une heure, nous avons eu la surprise de voir de la fumée sortir de la cheminée. En bref, nous avons trouvé un vagabond qui s'était installé dans la place. Il nous a paru plus dangereux de le mettre à la porte que de le garder ici.

– Où est-il, maintenant ?

– Dans la pièce à côté, avec du feu, une chaise et une bouteille de vin.

– Allons le voir.

Blakeney et Galveston allèrent jeter un coup d'œil à l'intrus. C'était un déchet d'humanité, d'un type fréquent à cette époque. Quelques braises se mouraient dans le foyer et, à côté de l'homme, gisaient des bouteilles vides.

– Le misérable ver de terre ! murmura Lord Galveston avec quelques jurons. Il a découvert notre réserve et volé trois bouteilles de notre meilleur vin !

Le misérable ver de terre ne se souciait pas des malédictions de Sa Seigneurie. Il était étendu, la tête appuyée au siège de la chaise et dormait. Galveston aurait voulu le secouer et le jeter dehors, mais Blakeney le prit par le bras et le ramena à la cuisine.

– Vous porteriez la main sur cet homme à vos risques et périls. Savez-vous ce qu'il est réellement ?

– Non, par exemple.

– L'unique cheveu sur le crâne dénudé de la chance, Holte, et vous m'avez permis de le saisir.

– Je ne comprends pas.

– Non, mais vous comprendrez. Y a-t-il une clef ?

– Oui, à l'intérieur.

– Prenez-la, mon cher garçon ; fermez la porte et donnez-moi la clef.

Puis Blakeney se tourna vers Holte (le vicomte Holte de Frogham, plus connu sous le nom de Froggie) :

– Tout va bien à part cela ?

– Je le pense.

– Des chevaux ?

– Nous en avons six avec les deux qu'on a dételés. Ceux qui sont ici sont tout frais.

– Les voitures ?

– Deux carrioles couvertes.

– Bon. Tony, vous prenez le commandement. Vous et Hastings sur une des carrioles, Glynde et Galveston sur l'autre. Je désire que Froggie reste ici avec les quatre chevaux dont nous pourrons avoir besoin plus tard. Vous autres, vous filerez par Dreux sur ce petit village, Trouville. Évitez la grand-route, les chemins de traverse sont sûrs. Tony a tous les papiers nécessaires. Je les ai achetés à un pauvre diable qui travaille à la mairie de Choisy. Quand vous serez à Trouville, allez droit au cabaret *Le Paradis*. C'est un sale trou, mais le patron m'est dévoué jusqu'à la mort. Il passe pour un révolutionnaire enragé, en réalité il vit à mes crochets et il est devenu très riche. Il est sale et pue l'oignon, mais il veillera sur vous jusqu'à mon arrivée, qui ne tardera pas. Bien sûr, il y aura toujours des risques, mais vous êtes prêts à les affronter. Dieu vous bénisse tous !

Il y eut un silence. Quatre des amis de Sir Percy Blakeney avaient un nom sur les lèvres : Devinne. Jimmy Holte et Tom

Galveston, qui ignoraient tout de cette histoire, demandèrent où Lord Saint-John se trouvait.

– À Choisy, répondit le Mouron Rouge.

On discuta encore quelques détails matériels. Il fallait abandonner les uniformes et mettre des vêtements semblables à ceux des paysans.

– J'en ai déjà parlé à Mme et à Mlle de la Rodière, dit Blakeney, et vous les trouverez toutes prêtes à jouer leur rôle. Froggie, qui est un parfait dandy, sera chargé d'inspecter leur toilette pour s'assurer qu'elles n'ont rien oublié d'important. La marquise fera une campagnarde acceptable une fois qu'elle aura un grain de beauté sous l'œil gauche et des ongles soigneusement noircis.

– Et vous, qu'allez-vous faire, Percy ?

– Ffoulkes et moi avons encore à régler une affaire ici. Il ne le sait pas encore, et c'est pourquoi il prend un air idiot, n'est-ce pas, Ffoulkes ? Mais il le saura bientôt. En fait, nous revenons à Choisy pour emmener Pradel. Le pauvre garçon doit être dans une position difficile à l'heure qu'il est, mais ce cheveu unique de la chance va faire des miracles. J'ai toutes sortes de plans dans ma tête ; Ffoulkes et moi allons avoir une journée merveilleuse, n'est-ce pas, Ffoulkes ?

– J'en suis sûr puisque vous le dites, répondit Sir Andrew Ffoulkes.

Ils se séparèrent dans un état de joyeuse excitation. Les la Rodière avaient déjà revêtu leurs déguisements : la marquise avait tout l'air d'une vieille maraîchère, Cécile était une Cendrillon convenable, et François lui-même avait pris la peine de se rendre aussi sale et hirsute que le pire vagabond. À la sugges-

tion de Lord Holte, on ajouta quelques petits détails significatifs et la transformation des trois aristocrates en patriotes déguenillés fut parfaite, ce qui ne veut pas dire que l'habit fasse nécessairement le moine, mais seulement qu'il y aide en grande partie.

On se sépara à neuf heures. Sir Percy porta de nouveau la marquise là où le chemin était difficultueux et toute la compagnie se trouva bientôt répartie dans les deux carrioles. Les conducteurs firent claquer leurs fouets et les voitures s'ébranlèrent. La dernière vision que Cécile emporta, grâce au dernier coup d'œil jeté hors de la bâche qui couvrait la voiture, fut celle de la haute silhouette du faux sergent, droit au bord de la route, sa main fine levée pour un au revoir. On eût dit un de ces héros de l'Antiquité dont elle admirait les statues, un magnifique exemplaire humain et la figure même du chef.

34

L’espion anglais

Bien avant midi, toute la population de Choisy fut en émoi. Depuis quelques heures circulaient d’étranges contes qui avaient maintenant reçu confirmation et alimentaient toutes les conversations privées et publiques.

On disait que le citoyen Chauvelin, membre influent de la Convention, avait été découvert au château de la Rodière, enfermé dans un cellier en compagnie d’un sergent de la gendarmerie nationale et que trente soldats avaient été détenus dans les écuries pendant le même temps. Quant au démon incarné qui avait réussi ce tour abominable, ce n’était autre que l’espion anglais que la légende désignait du nom de Mouron Rouge. Et, si on pouvait croire pareille folie, l’espion, cette fois, s’était montré sous les traits du mauvais violoniste qui avait joué le rigaudon l’après-midi même. Tout le monde se souvenait de ses cris : « Un espion ! Un espion ! On va nous massacrer ! » au moment où il avait cueilli le petit homme vêtu de noir et l’avait emporté sur son épaule pour aller l’enfermer dans le cellier. Et le petit homme n’était pas du tout un espion ; c’était un très important personnage : le citoyen Chauvelin. Les gendarmes se réveillaient péniblement du sommeil que leur avait procuré une drogue administrée dans du vin ainsi qu’en témoignaient les pots vides qui jonchaient le sol autour d’eux. Ces hommes ne comprenaient pas ce qui leur était arrivé. On leur avait dit que le citoyen Chauvelin, qui les commandait, leur envoyait du vin pour les réchauffer et, même depuis qu’ils étaient de retour à Choisy, il leur était difficile d’expliquer comment ils en étaient venus à négliger leurs devoirs. Ce n’était pas tout : on disait, et

maintenant c'était une certitude, qu'il était arrivé une étrange aventure au Dr Simon Pradel. Il avait été appelé dans la soirée pour un accouchement difficile qu'il avait terminé seulement vers neuf heures du matin. Il s'était alors rendu tout droit à l'hôpital, sis à trois kilomètres de Choisy, dans le petit village de Manderieu. Il aurait dû y être à sept heures, aussi n'avait-il pas pris la peine de repasser chez lui. Or, l'entrée de l'établissement lui avait été refusée. Les portes étaient gardées par des sentinelles qui avaient croisé leurs baïonnettes et, à sa demande d'explication, un officier avait répondu froidement que l'hôpital était devenu propriété de la nation et que seuls devaient y opérer des praticiens nommés par le gouvernement.

Personne ne savait ce que le citoyen Pradel avait pensé de cet outrage, on savait seulement qu'il était revenu à Choisy et avait déposé une protestation devant le procureur syndic à la mairie. On savait aussi qu'on l'avait alors arrêté et transféré à Manderieu, où il restait à la disposition du procureur jusqu'à ce qu'on eût statué sur son sort. On ajoutait avec un clin d'œil significatif que le procureur de Choisy avait cherché à se décharger de cette responsabilité sur son subordonné de Manderieu. Le jeune docteur était très aimé à Choisy et on ne savait pas comment les éléments populaires de cette ville allaient accueillir l'arrestation de leur concitoyen.

Cependant tous ces événements extraordinaires pâlissaient à côté d'un autre plus inattendu encore ; le Mouron Rouge, qui avait défié pendant deux ans les efforts de la police française, avait été capturé alors qu'il essayait de gagner la côte de la Manche. Il était capturé, entravé, ficelé et sous clef dans le donjon de l'ancien château. Voici ce qui s'était passé : le capitaine Cabel, avec sa troupe, s'était lancé à la poursuite des espions anglais. À mi-chemin entre Saint-Gif et le Perray, ils avaient observé deux cavaliers qui galopaient dans le sens opposé. Le capitaine avait rangé ses soldats en travers de la route et allait crier « Halte ! » lorsque les deux cavaliers s'étaient brusque-

ment arrêtés à trois mètres environ. Eux aussi portaient l'uniforme de la gendarmerie nationale et l'un d'eux avait un homme en croupe.

– Nous le tenons ! cria-t-il d'une voix de stentor.

– Qui ? demanda le capitaine.

– L'espion anglais ! Le Mouron Rouge !

Le capitaine se leva sur ses étriers et vit une sorte de vagabond dont la tête au front ensanglanté pendait sur la poitrine. Ses jambes étaient reliées par une forte entrave qui passait sous le ventre du cheval et ses bras étaient ligotés et noués à la taille du gendarme.

– Quoi ? cria le capitaine stupéfait. Est-ce là le Mouron Rouge ? Ce voyou déguenillé ?

– Ce voyou déguenillé, parfaitement ! Lui et sa bande se sont battus comme des diables, mais je l'ai descendu d'un coup de crosse sur la tête et, voyant cela, les autres ont filé en emportant leurs blessés.

– Y avait-il une voiture ?

– Oui, et bien pleine. Nous leur avons ordonné de s'arrêter, mais nous avons été attaqués par-derrière et, pendant le combat, la voiture a disparu. Cependant, nous avons le chef et nous allons à Choisy pour toucher la récompense. Laissez-nous passer, citoyen.

Il éperonnait déjà le cheval, mais le capitaine et ses hommes ne bronchèrent pas.

– Une minute, dit Cabel. D'où venez-vous ?

– De Dreux, dit l'autre en montrant son écusson et nous allons à Choisy.

– Par ordre de qui ?

– Du procureur de Dreux.

– Quels étaient ces ordres ?

– De guetter une bande d'espions anglais déguisés qu'on savait dans la région et, s'il leur arrivait de bouger, les découvrir et les conduire à Choisy.

– Savez-vous qui je suis ?

– Oui, le capitaine commandant la gendarmerie à Choisy.

– Bien. Voici mes ordres : remettez votre prisonnier à mon sergent et rendez-vous à Dreux pour faire votre rapport.

Un moment, l'autre parut ne pas vouloir obéir. Lui et son compagnon firent mine de tourner bride, mais un mouvement de la troupe de Cabel les fit réfléchir. L'espion anglais passa aux mains du sergent, tandis que le capitaine esquissait un sourire. Il se souvenait des promesses du procureur et pensait qu'il allait obtenir tout sans avoir rien risqué. Dans tout le pays, on allait dire qu'il avait capturé le Mouron Rouge. Il regroupa ses hommes et les chevaux prirent le trot. Les deux gendarmes de Dreux restèrent seuls sur la route, mais personne ne tourna la tête pour voir leur mine, ni ne tendit l'oreille pour écouter leurs propos. Si quelqu'un s'en était avisé, il eût entendu quelque chose d'étrange : un rire en cascade qui se répercutait dans l'air glacé tandis qu'une voix disait :

– Voilà qui est fait ! Je ne me suis jamais tant amusé ! Maintenant, à bride abattue, mon cher garçon ! Je connais un raccourci à travers champs qui nous fait gagner six kilomètres !

Le capitaine et ses hommes, pendant ce temps, trottaient avec allégresse en emportant leur pitoyable prisonnier.

35

Un hôte indésirable

Dire que la nouvelle de l'arrestation du Dr Pradel avait causé de l'agitation à Choisy serait très au-dessous de la vérité ; en fait, toute la commune était en ébullition et, à partir du moment où les ouvriers des fabriques de munitions étaient sortis et qu'on avait allumé les quinquets au coin des rues, les réactions de la foule avaient gagné en frénésie. Il y avait là autant de crainte que d'indignation. En effet, si on pouvait enlever le pain de la bouche à un citoyen loyal, généreux et patriote, si on pouvait jeter cet homme en prison sans l'ombre d'une preuve contre lui et le traduire devant le tribunal sous une inculpation qui pouvait entraîner la peine de mort, il n'y avait plus aucune garantie pour les citoyens honorables. Guillotine à droite, guillotine à gauche, guillotine et menace de guillotine à tout moment…, la liberté était morte. Il ne restait que la liberté de mourir de faim, celle d'envoyer ses enfants à la guerre ; pour le reste il n'y avait plus qu'un esclavage pire que celui subi au temps des seigneurs les plus arrogants.

Bien entendu, personne ne disait cela ouvertement. C'était un murmure, car on ne savait jamais par qui on était épié et, apparemment, le Dr Pradel avait été victime d'une de ces canailles que le gouvernement envoyait pour espionner les citoyens. Et c'était avec toutes sortes de précautions que l'on murmurait contre l'arbitraire tout en jetant des regards pleins de mépris sur l'inscription qui ornait les portes de tous les édifices publics : *Liberté, Égalité, Fraternité*.

Bien entendu, le lieu principal de réunion était le *Café Tison*. Chacun parlait du docteur : qu'allait-on faire maintenant qu'il n'était plus là pour secourir les malades et veiller sur les enfants ? Tout ce qu'on aurait pu faire était de se rendre en corps à Manderieu pour savoir ce qui s'y passait. Il faisait déjà noir, mais peu importait : tout le monde connaissait le chemin. Donc, on quitta le café, et sur la Grand-Place chacun interpella ses amis et même les simples passants :

– Viens-tu, Jean ? Et toi, Pierre ?

– Où allez-vous ?

– À Manderieu. On a fermé l'hôpital et le docteur est emprisonné.

– Oui, mais que pouvons-nous faire ?

– Allons toujours, nous verrons bien.

Les trois kilomètres qui séparaient Choisy et Manderieu furent vite parcourus. Le petit village était aussi agité que la ville voisine. Sur la place du Marché, où se trouvaient l'hôpital et la maison commune, une petite foule de paysans était assemblée. C'était une foule presque silencieuse ; de temps en temps seulement on entendait une phrase ou une malédiction. Il n'y avait guère pour éclairer la scène que deux quinquets aux portes de l'hôpital et un troisième au-dessus du porche de la maison commune. Les gens de Choisy se joignirent aux habitants de Manderieu et la foule s'anima un peu, mais on avait surtout peur. Au fond, ces gens ne savaient pas trop pourquoi ils s'étaient mis en marche. Ils voulaient savoir : savoir ce que devenaient le docteur et son hôpital. Quelqu'un avait dit : « Peut-être tout ne va pas si mal qu'on le dit, le docteur est peut-être libre et l'hôpital ouvert. » Maintenant, on était sûr que les pes-

simistes avaient raison : l’hôpital était bien fermé et les gens de Manderieu disaient que le docteur était prisonnier.

– Demandons, pour être plus sûrs, dit quelqu’un à son voisin.

Ces mots volèrent de bouche en bouche jusqu’à ce que deux cents mécontents eussent répété :

– Il faut nous assurer de cela.

Le procureur commençait à être las. Manderieu, jusqu’ici, était un petit trou très calme où l’on ignorait les manifestations et le bruit. La détention préventive du docteur avait été imposée à ce fonctionnaire au zèle tiède à qui on avait promis que cette responsabilité lui serait ôtée à la fin de la journée, mais la nuit venait sans qu’on fût venu prendre cet hôte indésirable, et le citoyen Delorme, procureur à Manderieu, envoya un messager à Choisy pour demander qu’on vînt chercher le prisonnier le plus tôt possible. Il fallait attendre le retour de cet émissaire et, pendant ce temps, la foule massée devant le bureau du procureur répétait sans se lasser :

– Le Dr Pradel ! Nous voulons voir le Dr Pradel !

Au bout de quelques minutes ce cri fut accompagné de huées, de sifflets, et on tambourina sur la porte à coups de poing et de sabot.

Le citoyen Delorme était dans la triste situation de la femme de Barbe-Bleue. Il avait posté deux gendarmes à l’entrée du village avec l’ordre d’arrêter tout messager venu de Choisy et de le conduire par une voie détournée sur les derrières de la maison commune. S’il s’agissait d’une escorte, on lui remettrait le prisonnier pour le ramener à Choisy. Le procureur attendait donc son salut de cavaliers galopant sur la route, et, s’il avait

pensé au conte de Perrault, aurait récité sans arrêt : « Sœur Anne, sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Le sergent de la Garde nationale lui conseilla d'aller haranguer la foule, mais Delorme se déroba ; il y avait des cailloux en quantité sur la place et il n'avait pas envie de les recevoir dans la figure. Dans son angoisse, il comprenait qu'il lui faudrait prendre une décision. Il y avait des risques des deux côtés : la fureur de la foule ou le blâme de ses supérieurs. Une sensation désagréable le prenait à la gorge, et rien ne venait sur cette maudite route !

36

Dupé !

À peu près à la même heure de la soirée, le citoyen Lacaune, procureur syndic de la commune de Choisy, passait par une épreuve beaucoup plus pénible que celle de son subordonné de Manderieu. Il avait eu deux heures de joie sans mélange lorsque le capitaine Cabel s'était présenté à l'hôtel de ville porteur de nouvelles fantastiques : il avait réussi à capturer cet abominable espion anglais, le Mouron Rouge, et l'avait amené à Choisy ficelé, en croupe de son sergent, blessé et presque mort après un combat terrible où Cabel et son escorte avaient fait des prodiges de valeur. Le brave procureur faillit en avoir une attaque d'apoplexie. Il donna l'ordre de porter l'espion ligoté dans son bureau. On le jeta dans un coin comme un ballot de chiffons et il contempla avec un étonnement extrême cette forme inanimée qui semblait celle d'un misérable ivrogne. Son premier sentiment fut de douter que ce déchet d'humanité fût l'extraordinaire aventurier dont le nom seul était redouté par la France tout entière. Ce ne fut qu'après avoir entendu le récit du capitaine, l'histoire de la voiture pleine de ci-devant, de l'attaque, et du combat, que ses doutes s'apaisèrent. Après tout, on sait bien que les espions sont l'écume de la terre et que les espions anglais sont plus ignobles encore que les autres. Il ordonna à deux gendarmes de surveiller le prisonnier, puis fit transmettre ces bonnes nouvelles au citoyen Chauvelin. Ce dernier remâchait sa colère et son humiliation chez le citoyen Maurin qui lui avait offert l'hospitalité après sa libération. Chauvelin n'avait pas seulement souffert dans son orgueil, il avait ressenti douloureusement dans son corps cette détention dans un lieu qui sentait l'alcool et le rat pourri. Il avait dû passer plusieurs

heures au lit, veillé par le notaire qui ne perdait aucune occasion de se faire des amis influents. La nouvelle de la capture du Mouron Rouge fut un baume souverain pour les peines physiques et morales du citoyen Chauvelin.

Le procureur lui écrivait :

Je vous en prie, citoyen, venez dès que possible. Je garde ici le prisonnier sous bonne garde afin que vous ayez la satisfaction de le voir vous-même. Il n'est pas beau à voir et n'a pas l'air bien terrible. C'est un grand escogriffe qui a tout du vagabond qui a toujours ignoré l'usage de l'eau pour la toilette. Je ne pensais pas qu'un gouvernement quelconque pût employer une telle racaille, même comme espion.

Un grand escogriffe bien sale ? Cela allait avec les souvenirs que Chauvelin pouvait évoquer du prince des dandys, de Sir Percy Blakeney. Il se souvenait de ces occasions sans nombre où il avait été joué par ce maître consommé du déguisement. La vue d'un grand escogriffe bien sale pouvait éveiller des doutes dans l'esprit du procureur de Choisy, mais non dans le sien. Il répondit au citoyen Lacaune qu'il serait à la mairie avant une demi-heure, et pendant qu'il se levait et s'habillait, il s'efforça de chasser de ses idées ce triomphe incroyable qui aurait pu le rendre fou de joie.

Ensuite vint la catastrophe. Dès que Chauvelin eut pénétré dans la mairie, on l'introduisit avec le plus profond respect dans le bureau du procureur. C'était une vaste pièce éclairée par une lampe à huile qui pendait du plafond et par deux bougies posées sur la table. Dans le coin le plus reculé, Chauvelin vit le contour d'un corps humain étendu derrière deux hommes, baïonnette au canon. Un profond soupir de satisfaction, de joie, de triomphe, gonfla sa poitrine. Son émotion était à son comble ; ses mains étaient glacées tandis que ses tempes battaient de fièvre. Il essayait de paraître calme, digne, distant, tandis que le

citoyen Lacaune, après l'avoir respectueusement accueilli, lui rendait brièvement compte des péripéties de cette capture. Alors il pensa qu'il pouvait s'approcher du prisonnier et jouir de son humiliation et de sa faiblesse. Il prit une des bougies, et, d'un pas ferme, traversa la pièce. Le prisonnier était couché sur le côté, la tête tournée contre le mur. Une corde s'enroulait tout le long de son corps. Chauvelin, levant haut sa bougie, prit la tête de l'homme dans sa main fine et la tourna vers la lumière. Il poussa un cri, un cri de tigre mangeur d'hommes qui se voit enlever sa proie et le lourd chandelier tomba sur le sol avec bruit. Chauvelin se retourna, furieux, vers le procureur qui se frottait les mains, un sourire béat figé sur sa face :

– Espèce d'idiot ! Imbécile !…

Les mots lui manquèrent. La figure de Lacaune reflétait l'ébahissement le plus profond, et enfin Chauvelin finit par lui cracher presque à la figure cette phrase :

– Ce ruffian n'est pas le Mouron Rouge !

Un silence de mort suivit. Le procureur se sentit trembler comme dans un accès de fièvre ; il se laissa choir sur sa chaise pour ne pas s'évanouir. La bougie, penchée, coula sur le tapis. Chauvelin l'écrasa rageusement du pied.

– Ce n'est pas le Mouron Rouge ? murmura enfin Lacaune.

– Le premier idiot venu ne s'y serait pas trompé ! répliqua Chauvelin avec fureur.

– Mais… le capitaine…

– Je ne sais quel mensonge il a pu vous faire, mais c'était un mensonge délibéré et vous paierez tous pour cette faute.

Là-dessus, il fonça hors de la pièce en repoussant le secrétaire qui s'empressait. Le procureur n'était pas encore revenu de ses émotions lorsque se présenta le messager de son collègue de Manderieu. Au nom de Pradel, le citoyen Lacaune reprit un peu ses idées. Oui, il fallait faire quelque chose dans cette affaire ; si la trahison de Pradel pouvait être prouvée, on porterait sa découverte au crédit du procureur de Choisy et cela suffirait peut-être à contrebalancer les accusations que le citoyen Chauvelin pourrait formuler contre tous ceux qui avaient été mêlés à la capture du faux Mouron Rouge. Le risque d'irriter la populace n'était rien à côté des terribles menaces de Chauvelin.

Lacaune se rappela l'entretien qu'il avait eu ce jour même avec Louis Maurin et le fermier canadien. Celui-ci avait dénoncé Pradel comme un adhérent de la ligue du Mouron Rouge et Maurin avait confirmé cette accusation. Avec un peu de chance tout irait bien. Plusieurs procureurs de province avaient reçu un avancement rapide à la suite de l'arrestation de personnages importants dans leur ressort. Le premier soin de Lacaune fut de renvoyer le messager de Delorme à Manderieu avec l'ordre écrit de transférer le Dr Pradel à Choisy, puis il fit chercher le citoyen Maurin et le fermier canadien qui avait demandé un permis spécial de circuler et devait attendre au *Café Tison* d'être convoqué à ce sujet.

37

Spectres accusateurs

Il était près de midi lorsque le bruit de l'arrestation du Dr Pradel atteignit enfin Saint-John Devinne. Il avait passé la matinée à préparer activement son départ pour Paris d'où il comptait regagner l'Angleterre. Comme tout membre de la ligue, Devinne avait des papiers en règle que son chef lui avait fournis, mais il n'avait jamais voyagé seul en France et, depuis que la France et l'Angleterre étaient prêtes à entrer en guerre, les difficultés que pouvaient rencontrer les voyageurs étrangers avaient encore augmenté. Pour cette raison, il se félicita de s'être fait des amis à la mairie et de pouvoir s'adresser à eux pour obtenir les permis et sauf-conduits qui faciliteraient son départ. Le secrétaire le reçut très aimablement, prit sa demande et revint lui dire de la part de son chef qu'il serait fait droit à la demande du citoyen Collin dans le délai nécessaire pour que les papiers soient matériellement prêts. Cependant il fallait un certain temps pour ces formalités. Devinne n'avait pas de demeure à Choisy et il n'avait pas du tout envie de revenir à la chaumière abandonnée où l'attendaient tant de souvenirs ; il fut donc forcé de tuer le temps dans un des petits cafés de la ville et c'est là qu'il apprit l'arrestation de Pradel. Il en ressentit une joie sans mélange. Les plans de Percy avaient donc échoué. Pradel n'avait pas pris le chemin de l'Angleterre avec Cécile, et le tout-puissant Mouron Rouge était joué malgré son arrogance et sa confiance en lui-même. Devinne faillit sauter sur la table en poussant des cris de joie. De ce qui pouvait arriver à Pradel, il ne s'en souciait pas plus que d'une guigne maintenant qu'il était séparé de Cécile pour toujours. Après cela, le temps passa plus vite pour Devinne. Il se rendit deux ou trois fois à la mairie, mais il ne rap-

porta de ces démarches que de vagues assurances. Tout arrive en son temps.

Au début de la soirée, il apprit la grande nouvelle qui se répandait dans Choisy avec la vitesse de l'incendie : l'espion anglais, le mystérieux Mouron Rouge, avait été capturé par le capitaine Cabel et amené à la mairie, blessé, ligoté, et devait être bientôt incarcéré dans le vieux château. Il faut dire que cette nouvelle ne fit pas à Devinne le même plaisir que l'arrestation du docteur. Quelque chose s'émut dans sa conscience, qu'il ne voulut pas définir. Il n'avait pas envie de crier de joie, ni de sauter sur la table. Ce qu'il y avait au fond de son cœur, ce n'était ni la joie ni le triomphe, c'était peut-être la première manifestation de son remords et de sa honte. Assis dans ce caboulot sordide, il se demandait, au milieu du charivari qui l'entourait, s'il avait eu la moindre raison d'agir comme il l'avait fait. Il revit l'ami qu'il avait trahi, ce parfait gentilhomme gai et bon et l'imagina aux mains de ces misérables révolutionnaires qui ne connaissaient pas la miséricorde. Cette idée était si insistante, si pénible, qu'il sentit qu'il ne pourrait plus bientôt la supporter et il chercha à évoquer le visage de Cécile. Il avait commis le crime le plus affreux par amour pour la jeune fille dont l'image le fuyait, et s'il lui arrivait de rencontrer le regard de cette insaisissable vision, c'était pour le trouver plein d'horreur et de mépris. Il voulut alors chasser les fantômes, se libérer, fût-ce par l'abrutissement, de leur lancinante obsession. Il commanda de l'eau-de-vie et but jusqu'à ce que sa vue se fût brouillée et que ses veines fussent brûlantes. Alors il se sentit gai : arrière, fantômes et apparitions aux glaives vengeurs ! La joie pouvait venir maintenant, puisque l'orgueilleux maître d'école, le dictateur tyrannique, était à terre. Il fallait rire, chanter, danser et jouir de la vie comme cette canaille affamée le ferait jusqu'au jour où la guillotine accueillerait tout le monde dans une vaste embrassade. Saint-John Devinne n'était ni tout à fait ivre ni tout à fait normal lorsque, deux heures plus tard, il s'aperçut d'une certaine agitation parmi les clients du café. Des mots, qui d'abord lui semblèrent

dépourvus de sens, s'échangeaient. Des hommes quittaient leur table pour se joindre à d'autres, et des groupes, de plus en plus compacts, venaient des murmures : « Impossible !... Qui te l'a dit ?... » et des malédictions et des marmonnements. L'agitation redoubla lorsque le balayeur des rues entra en courant, son balai à la main, et criant : « C'est vrai ! L'homme qu'ils ont amené n'est pas l'espion anglais ! » et chacun répéta la phrase si bien que la pièce au plafond bas semblait résonner toute de ces quelques mots. Devinne ouvrit toutes grandes ses oreilles et demanda un verre d'eau froide qu'il but d'un coup. Justement, quelqu'un demandait :

– Où as-tu appris cela, André ?

Et le balayeur expliquait :

– Le secrétaire du procureur lui-même. Il disait au capitaine que, s'il tenait à sa tête, il ferait bien de se cacher quelque part et tout de suite. Il paraît que le membre du Comité de salut public qui était enfermé à la Rodière a juré que tout homme qui a été mêlé à cette affaire sera guillotiné dans les vingt-quatre heures.

Devinne ne put jamais se rappeler plus tard quels avaient été ses sentiments à cette minute. Jusqu'à un certain point, c'était du soulagement. Son crime était le même, mais au moins il n'était plus hanté par la vision de son ami livré aux brutes assoiffées de son sang. Il se leva, paya et, d'un pas un peu chancelant, gagna la sortie. Là il s'arrêta, s'appuya au mur. Ses tempes bourdonnaient et, dans son subconscient, il pensait à ses papiers qui lui étaient nécessaires pour partir et qu'il lui fallait aller chercher.

Dès que l'air glacé l'eut un peu ragaillardi, il se dirigea vers la mairie avec l'espoir de voir le procureur ou son secrétaire. À sa déconvenue, il trouva les portes fermées et gardées par des

sentinelles. Un passant complaisant lui apprit que le citoyen procureur avait interdit de laisser pénétrer qui que ce fût, sous quelque prétexte que ce fût.

– Je pense, continua cet homme, que vous avez appris les nouvelles ? Lorsque le gouvernement sera au courant, ce sera une catastrophe épouvantable pour tous ceux qui avaient quelque responsabilité.

Devinne n'écouta pas plus avant. Il eut brusquement la sensation qu'un piège s'était refermé sur lui. Il n'était pas vraiment effrayé, mais il se souvenait que lorsqu'il avait sollicité son sauf-conduit, il avait déposé son passeport et maintenant, est-ce que son ami le procureur serait en situation de lui rendre cette pièce dont pouvaient dépendre sa liberté et sa vie ? De toute façon, il ne pouvait rien tenter ce soir. Il était presque neuf heures et les cafés lui faisaient maintenant horreur avec leur saleté, leur alcool frelaté et leur clientèle bavarde. Il ne restait plus que la chaumière abandonnée ; certes, elle n'avait rien d'attirant, mais elle lui offrirait tout de même un abri pour cette nuit, et Devinne porta ses pas dans cette direction avec l'espoir de dormir quelques heures sans l'affreux cauchemar qui le hantait depuis vingt-quatre heures. La pièce paraissait telle qu'il l'avait laissée le matin, avec la chandelle et le briquet à la place habituelle, mais dès qu'il eut allumé, il eut l'impression que quelqu'un était venu pendant la journée. Était-ce Blakeney, par hasard ? Non, ce n'était pas possible : il devait être à mi-chemin de Trouville avec les la Rodière. Il avait toujours été prévu que la masure pût être visitée par des vagabonds ou par la police. Il était sûr que quelqu'un était venu, car la pile de vêtements était dérangée et, dans le foyer vide, il y avait une bouteille de vin à demi pleine avec un verre au fond duquel étaient demeurées quelques gouttes. L'endroit n'offrait plus un asile sûr. Devinne souffla la chandelle et refit le chemin de Choisy une fois de plus. Il y avait une auberge très convenable dans la rue Verte ; Devinne y prit une chambre. Au fond, il était très heureux d'avoir

été obligé d’aller coucher ailleurs que dans le repaire de la ligue, car il avait bien besoin de se laver, chose que l’installation plus que sommaire du lieu ne lui aurait pas permise.

38

Sœur Anne

Pendant ce temps, le tumulte augmentait à Manderieu et le citoyen Delorme était à bout de nerfs, dans un état proche du désespoir. C'est au moment où la foule allait envahir les bureaux du procureur que « Sœur Anne », sous les espèces d'un gendarme qui avait été posté à l'entrée du village, apporta tout courant la nouvelle que le citoyen Lacaune avait envoyé une escorte avec l'ordre écrit d'emmener immédiatement le Dr Pradel. La femme de Barbe-Bleue, le procureur en l'occurrence, en éprouva un immense soulagement.

– Où est cette escorte ?

– Derrière la maison, citoyen.

– Combien d'hommes ? Sont-ils à cheval ?

– Deux hommes seulement, mais très vigoureux et bien montés. Ils mènent un troisième cheval par la bride.

– Très bien. Faites sortir tout de suite le prisonnier, remettez-le aux mains des gendarmes de Choisy et nous aurons maintenant la paix à Manderieu, s'il plaît à Dieu…

Le citoyen Delorme se tut brusquement : dans sa joie, il venait d'oublier que Dieu n'existait plus par décret du gouvernement. En serviteur loyal de la République, il espéra que le gendarme n'avait pas entendu son exclamation pieuse. Cinq minutes plus tard, heureux de s'être défait de son hôte, il décida

d'affronter à l'extérieur la foule houleuse. À peine eut-on ouvert la porte que les sifflets, les huées éclatèrent. Les cailloux volèrent. Les gendarmes durent lui frayer un chemin à travers la foule jusqu'à un endroit d'où on pût l'entendre aux quatre coins de la place.

– Citoyens, beugla-t-il le plus fort qu'il put, vous vous trompez en croyant que le Dr Pradel est ici. On l'a déjà conduit à Choisy depuis longtemps.

Cette déclaration fut accueillie avec incrédulité ; les sifflets redoublèrent et un caillou, lancé d'une main experte, brisa une vitre. Les manifestants se précipitèrent à l'intérieur des locaux administratifs et descendirent jusqu'au cachot dont on trouva la porte grande ouverte. Après avoir erré dans les bureaux et les appartements privés du citoyen Delorme, où ils ne trouvèrent pas non plus l'homme qu'ils cherchaient, ils s'en retournèrent chez eux déçus, les uns dans le village même, les autres à Choisy. Tous hochèrent la tête tristement en passant devant l'hôpital gardé par deux sentinelles.

Quelque temps plus tard, alors que le village avait repris son calme et que, une à une, les fenêtres avaient fermé leurs volets pour la nuit, une sentinelle demanda à dire un mot au citoyen procureur. À l'horloge de la place du Marché venaient de sonner dix heures. Le procureur, en chemise de nuit, allait se mettre au lit ; cependant il ordonna à la sentinelle de monter.

– Eh bien ! Qu'y a-t-il ?

– Cela seulement, dit l'homme.

Et il tendit un morceau de papier sale.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je ne sais pas. Une lettre, je pense. Je faisais ma ronde et j'étais aussi loin que le carrefour lorsqu'un homme de la gendarmerie nationale m'a donné ce papier en disant :

– Porte-le au procureur ; il te récompensera pour ta peine.

Delorme prit le papier et le tourna en tous sens entre ses doigts ; il trouvait quelque chose d'étrange à ce message délivré en pleine nuit.

– Il y a combien de temps qu'on te l'a donné ?

– Une demi-heure environ. J'ai terminé ma ronde, puis je suis venu ici. Ai-je bien fait, citoyen procureur ?

– Oui. Tu peux aller.

Quand l'homme fut parti, le citoyen Delorme déplia la mystérieuse missive. Elle contenait quatre lignes qui ressemblaient à des vers, mais c'était écrit en une langue étrangère qu'il ne comprenait pas, de sorte que, si c'était une plaisanterie, elle manquait son but. La seule chose qui l'intéressât fut un dessin sommaire en guise de signature : il représentait une petite fleur à cinq pétales et avait été tracé à la craie rouge.

Le brave procureur mit le billet de côté, espérant que le lendemain quelque citoyen instruit pourrait lui en donner le sens. Puis il se coucha, souffla la chandelle et s'endormit du sommeil du juste.

39

Le Canadien

Le procureur Lacaune avait passé la nuit sans dormir. La farce tragique du pseudo-Mouron Rouge obsédait son esprit et la pensée de la fureur du citoyen Chauvelin faisait courir un frisson glacé le long de son échine. Enfin, il avait le pressentiment de calamités encore pires.

Elles vinrent de bonne heure, le matin suivant, et elles étaient plus affreuses encore qu'il ne l'avait imaginé. À peine s'était-il installé à son bureau que son secrétaire lui apporta la nouvelle que les deux gendarmes dépêchés à Manderieu pour ramener le Dr Pradel avaient été découverts, ligotés et bâillonnés, dans un champ à quelques mètres du bord de la route, à mi-chemin entre les deux communes. Quant au messager du citoyen Delorme, il gisait dans le même état à deux cents mètres plus loin et de l'autre côté de la route. Les trois hommes, une fois libérés de leurs liens, contèrent la même triste histoire. Ils avaient été attaqués dans l'obscurité, alors que la route était déserte. Les brigands avaient surgi d'un bosquet et les avaient mis hors d'état de se défendre. Le messager de Delorme, qui précédait les autres d'un quart d'heure et chevauchait seul, avait été le plus vite réduit à l'impuissance. Les deux gendarmes auraient bien voulu combattre, mais leurs adversaires leur avaient mis le pistolet sur la tempe avant même qu'ils aient pu mettre la main sur leurs sabres. C'était un véritable géant qui les avait arrachés de leurs selles ; il les avait frappés à la tête aussitôt, de sorte qu'ils avaient perdu connaissance et ne savaient rien de plus au moment où on les découvrit dans les champs, troussés comme des volailles et raides de froid. Leurs chevaux avaient disparu.

Introduits chez le procureur, ils ne purent que répéter leur premier récit. Ils pensaient que le vol était le mobile de cette attaque, mais ils n'avaient sur eux aucun objet de valeur. L'un d'eux seulement avait l'ordre écrit du citoyen Lacaune fourré dans son ceinturon ; ce papier avait disparu probablement pendant l'échauffourée, car il ne pouvait être utile en rien à des voleurs de grand chemin.

Au premier abord, l'affaire, pour grave qu'elle fût, n'avait rien de bouleversant. Trois bons chevaux étaient perdus, deux malandrins couraient en liberté, c'était tout, mais le citoyen Delorme à Manderieu devait être dans les transes en ne voyant pas revenir son messager avec les ordres de Choisy, et le citoyen Lacaune décida de réitérer l'ordre concernant le Dr Pradel. Il achevait à peine de le rédiger lorsque survint un nouveau messager de Manderieu qui apportait un récit des événements de la soirée précédente. Après avoir rendu compte du soulèvement que seuls la présence d'esprit et le courage du citoyen Delorme avaient pu contenir, le rapport continuait ainsi :

Vous imaginez, citoyen, avec quel soulagement j'ai vu arriver vos envoyés et l'ordre de leur remettre mon prisonnier. Je suis heureux d'en être débarrassé, car ici les esprits ne seraient jamais revenus au calme tant que le Dr Pradel aurait été détenu à la maison commune. Je suppose que vous l'enfermerez au vieux château et vous souhaite de ne pas trouver les citoyens de Choisy aussi montés que ceux de Manderieu.

Le citoyen Lacaune dut relire ce paragraphe plusieurs fois avant de bien le comprendre. Quand il y parvint, il faillit avoir une attaque d'apoplexie. Qu'est-ce que cela voulait dire et où avait passé Pradel ? L'escorte partie de Choisy n'était jamais arrivée à Manderieu. À qui avait-on remis le docteur ? Ah ! si jamais il remettait la main sur cet oiseau de malheur, la guillotine ne serait pas frustrée de sa proie. Il envoya un courrier à Manderieu pour demander des précisions. Celui-ci revint avec

un deuxième rapport qui établissait en toutes lettres que le Dr Pradel avait été régulièrement livré à deux gendarmes porteurs d'un ordre écrit du citoyen Lacaune. Pour soutenir ses dires, le citoyen Delorme avait joint cette pièce. De plus, il demandait respectueusement à son chef les raisons qui lui avaient fait retenir son envoyé à Choisy ; il avait besoin de tout son monde, car les dispositions des habitants de Manderieu n'étaient guère rassurantes. Le citoyen Lacaune crut devenir fou : cette histoire où il y avait trop de gendarmes et d'ordres authentiques lui faisait tourner la tête. Heureusement pour lui, son ami Louis Maurin survint à ce moment. C'était un homme de bon sens et à qui il pouvait parler à cœur ouvert, mais le notaire n'était pas d'humeur à l'aider, il paraissait se désintéresser complètement du sort de Simon Pradel.

– Mon ami, dit-il, votre oiseau de malheur est en route pour l'Angleterre et c'est une bonne chose. Laissez faire, vous dis-je. Quand il sera dans ce pays de brouillards et de sauvages, il ne sera plus nuisible. Si vous vous précipitez à sa poursuite, vous n'en récolterez que des ennuis… comme cela vous est arrivé hier. Laissez courir.

– Mais pourquoi dites-vous qu'il est en route pour l'Angleterre ? Deux gendarmes sont allés le prendre à Manderieu.

– Ce n'étaient pas des gendarmes, c'étaient des espions anglais, ceux du Mouron Rouge que cet idiot de Cabel a laissé fuir et qui vous a joué comme il a joué notre police et nos espions pendant plus de deux ans. Si j'étais vous, je me résignerais à ce qui est arrivé et laisserais les autres tenter de pêcher dans cette eau trouble.

Au nom du Mouron Rouge, le citoyen Lacaune se sentit profondément mal à l'aise. Depuis qu'un gouvernement de libre pensée et de lumière était établi, il était impossible de croire aux miracles. On devait, en toutes circonstances, montrer l'esprit

d'un homme délivré de toutes les sottises de la superstition, mais, nom de nom, il y avait quelque chose d'inquiétant dans les aventures de l'espion anglais : un jour en un lieu, le lendemain à l'autre bout du pays, c'était un vrai farfadet. Il glissait entre les doigts au moment même qu'on le croyait pris et les pires ennuis attendaient ceux qui se trouvaient sur son chemin. Lacaune soupira :

– Peut-être avez-vous raison, mais je manquerais à mon devoir si je laissais aller les choses. J'ai servi fidèlement la République jusqu'ici et je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que cette extraordinaire épreuve ait pris fin. Je suis déjà mal vu à cause de cette malheureuse affaire, et seul un redoublement de zèle peut me sauver de la catastrophe.

– Faites pour le mieux, alors, dit le notaire en se levant, mais croyez-moi…

Il fut interrompu ici par le secrétaire qui tendit au procureur une lettre qui venait du représentant en mission spéciale à Sceaux. En même temps, il demanda si le citoyen procureur voulait recevoir le citoyen Collin qui était venu réclamer ses papiers.

– Collin ? Collin ? s'écria Lacaune tandis qu'il manipulait la lettre.

– Faites entrer, dit-il au secrétaire.

Puis il se tourna vers Maurin :

– C'est ce maudit Canadien qui m'a persuadé d'envoyer Cabel à la poursuite de l'espion anglais. Je pense que c'était un coup monté et que ce Collin en a été la cheville ouvrière. Je vais le mettre sous les verrous tout de suite. Je l'enverrai tenir compagnie à ce vagabond qui a incarné le Mouron Rouge.

Après avoir débité ce morceau d'éloquence avec toute l'amertume qu'il ressentait contre tout personne et toute chose, il se décida à lire la lettre de Sceaux. Elle était signée : *Armand Chauvelin,* membre de la Convention, et disait :

Citoyen procureur,

Nous désirons que vous nous fassiez livrer, pour une enquête spéciale, l'homme qui vous a été amené hier sous le nom de Mouron Rouge. Si vous avez un autre suspect en vue, envoyez-le aussi. Le porteur de ce message sait ce qu'il doit faire. Votre responsabilité cesse au moment même de la remise du prisonnier entre ses mains.

Lacaune tendit la lettre à Maurin. Sa main tremblait, sa figure rayonnait, il n'y avait dans la lettre ni blâme ni menace. Le ton était simple, officiel et montrait que Lacaune n'avait pas perdu l'estime de ses supérieurs puisqu'on lui laissait carte blanche pour choisir tel suspect dans son district. Quel soulagement après cette longue torture !

– Ah ! mon ami ! dit-il, je me sens un autre homme !

Il prit une plume et du papier et rédigea vite un mot.

– Qu'allez-vous faire ? demanda Maurin.

– Envoyer ce Canadien au représentant.

Il agita la sonnette et tendit le papier à son secrétaire qui accourait à son appel.

– Ceci, dit-il, est un ordre d'arrestation pour ce Collin. Veillez à ce qu'on l'exécute, puis envoyez-moi le courrier de Sceaux.

Le notaire se retira : l'affaire du Mouron Rouge et du Canadien ne l'intéressait pas. Tout ce qu'il désirait, c'était l'éloignement de Pradel. Resté seul, le procureur se mit à marcher de long en large. À un moment donné, il entendit du bruit et des cris de l'autre côté de la porte :

« Le Canadien ne veut pas se laisser faire », pensa-t-il.

Justement on introduisait le messager de Sceaux. C'était un personnage digne, de belle apparence, et vêtu de noir. Il portait le chapeau en forme de pain de sucre qui était à la mode et il l'ôta en entrant dans le bureau. Il souleva le revers de son habit pour montrer la plaque qui l'accréditait. Lacaune lui demanda :

– Qui vous a donné cette lettre ?

– Le citoyen Chauvelin.

– Vous connaissez sa teneur ?

– Oui, citoyen.

– Êtes-vous à cheval ou en voiture ?

– En voiture, citoyen procureur. J'ai réquisitionné une charrette bâchée et deux bons chevaux. Le citoyen Chauvelin a dit qu'il ne fallait pas laisser voir le prisonnier.

– Sage précaution. Écoutez maintenant : on va vous remettre ici un prisonnier, méfiez-vous de lui, il est dangereux. Il faudrait que vous alliez chercher l'autre au vieux château. Un homme vous accompagnera là-bas avec l'ordre de vous le livrer. Voulez-vous une escorte ?

– Non, à moins que vous ne le désiriez, mais ce n'est pas nécessaire, le cocher et moi sommes bien armés.

– Bien. Vous pouvez aller.

L'homme salua et partit. Le procureur écrivit l'ordre pour le geôlier du vieux château, le donna à son secrétaire et alla regarder dans la rue par la fenêtre. Il vit une charrette à la bâche relevée qui attendait au-delà des portes. Puis il vit deux soldats transporter le Canadien à travers la cour. Celui-ci était enchaîné des poignets aux chevilles et pouvait à peine marcher. Visiblement, il s'était défendu. Ses vêtements étaient déchirés, ses cheveux défaits et ses poignets couverts de sang. Les soldats le traînaient avec rudesse et le jetèrent dans la charrette comme un ballot de chiffons. Le représentant de Chauvelin surveillait l'opération d'un œil attentif. Il fit signe à un soldat de s'asseoir derrière la charrette et monta à côté du cocher. Ce dernier fit claquer son fouet et la voiture se mit à descendre la rue Haute.

Le citoyen Lacaune avait contemplé ce spectacle avec la plus vive satisfaction. Il revint enfin à son bureau et ne put travailler tant il était agité ; il pensa qu'un verre de vin lui ferait du bien, prit son chapeau et son manteau et partit en disant à son secrétaire qu'il serait de retour dans une heure.

Une fois dehors, il fut tenté d'aller jusqu'au vieux château pour voir embarquer le misérable qui l'avait berné aux côtés du Canadien, tous deux dûment enchaînés. Il arriva juste à temps pour assister à ce spectacle réjouissant, échangea quelques civilités avec celui qui devait les escorter, ordonna que les deux prisonniers fussent enchaînés l'un à l'autre par surcroît de précaution et, quand ce fut fait, il repartit d'un pas léger dans la direction du *Café Tison*.

40

Remords

Sous la bâche de la charrette, Saint-John Devinne se rendait compte peu à peu que sa vie approchait d'une fin peu glorieuse. La honte et le remords le tenaillaient, non seulement parce qu'en poursuivant un but méprisable il avait joué son honneur et perdu, mais aussi parce qu'il voyait maintenant de quelles bassesses il s'était rendu coupable. Il se souvint alors des jours heureux où, sous la direction du plus brave des hommes braves, il apprenait à sacrifier le confort, le bonheur et même l'amour au salut des innocents menacés. Suivre cet homme était en soi une gloire suffisante ; maintenant, la pensée que ce temps ne reviendrait plus le torturait. Tout était perdu par sa trahison ; devant lui, il n'y avait plus qu'obscurité et, tout au bout, une mort honteuse. Ce n'était pas la mort elle-même qui l'effrayait, mais l'idée que la honte et le remords l'accompagneraient jusque-là. Le procureur l'avait trompé ; pris au piège comme une bête fauve et, maintenant, enchaîné à un vagabond malodorant, Saint-John Devinne, comte Welhaven, fils et héritier du duc de Rudford, gisait impuissant comme un animal qu'on mène à l'abattoir. Oh ! la honte, la honte de tout cela ! Ses membres lui faisaient mal, ses chevilles et ses poignets saignaient sous les fers, l'odeur de son compagnon lui tournait le cœur. Le froid était intense. Devinne tremblait sous l'épais manteau qu'on avait jeté sur lui, il ne se souvenait pas à quel moment. Le jour se mourait ; au début, Devinne s'était demandé où on le conduisait, mais bientôt, il ne s'en soucia plus. Puisque la fin du voyage devait être la guillotine, qu'importaient les haltes sur le chemin ? Il y eut deux ou trois arrêts, probablement pour laisser souffler les chevaux et leur donner à boire.

On passa devant plusieurs villages et enfin la charrette roula sur une rue pavée. Lorsqu'on l'eut quittée, le conducteur s'arrêta brusquement. Pendant un bon moment, on entendit parler et crier. Probablement on changeait les chevaux. Puis Devinne entendit ce rapide colloque à voix basse :

– Vous connaissez le chemin, citoyen ?

– Parfaitement, je vous remercie.

– Là vous trouverez à bien vous loger. Dites à l'aubergiste que c'est moi qui vous envoie. Je m'appelle Henri Gros. Il fera de son mieux pour vous contenter.

– Combien vous dois-je ?

– Vingt louis d'or, citoyen. C'est pour les deux chevaux et la charrette. Et si vous revenez par ici avec les chevaux en bon état, je vous les rachèterai.

Suivirent des remerciements obséquieux dont Devinne conclut que le marché avait été accepté. Il se demanda vaguement pourquoi il avait eu lieu. On avait dû changer à la fois le cocher et les chevaux, mais rien de tout cela n'avait d'importance pour lui. Il faisait sombre, et par une déchirure de la bâche, Devinne aperçut la neige qui tombait. Il y eut des « au revoir » et des « bon voyage » pleins de cordialité et on repartit. La route devint bientôt très mauvaise et les cahots de la voiture ajoutèrent aux malaises de Devinne. Il se sentait horriblement fatigué, et abruti, mais il avait trop mal pour dormir. Tout autour de lui semblait calme maintenant, le seul bruit qui atteignît son oreille était le clap, clap des sabots sur la route enneigée et la respiration de son compagnon de chaîne. Fatigué à mourir, Devinne tomba dans une sorte de léthargie.

La présence de quelqu'un qui se penchait sur lui l'éveilla. Il entendit le grattement d'une lime sur le fer de sa cheville. La charrette était arrêtée et tout était noir ; seule une petite lanterne projetait un cercle de lumière à ses pieds. La douleur qu'il ressentait était presque intolérable et le resta un grand moment après que les fers furent tombés. Dès que les chevilles du prisonnier furent libres, le charitable inconnu se mit en devoir d'ôter les fers des poignets. Devinne se demandait s'il avait le délire ou s'il rêvait. Un grand bien-être l'envahit lorsque ses dernières chaînes tombèrent. Il sentit un bras passer derrière ses épaules et on mit dans sa bouche le goulot d'une bouteille. Il but un long trait d'un cordial très fort qui le fit tousser et cracher, puis il retomba dans l'inconscience. Quand il se réveilla, il se sentit un autre homme. Il était libre d'entraves et n'avait plus si froid. Il s'assit et regarda autour de lui. Le véhicule était toujours immobile et il ne distinguait presque rien. Rien, sauf le corps du vagabond qu'on enlevait de la voiture. Puis il entendit des pas qui s'éloignaient. Pendant longtemps, il resta seul, le menton sur les genoux. Il essaya de penser à quelque chose et ne put y parvenir, son esprit était inerte comme dans un rêve.

Tout était silencieux, à part ces pas sourds qui s'éloignaient. Puis il y eut un silence complet et, à la fin, les pas revinrent. Le cœur de Devinne battait follement. Il voulut appeler, mais le mot qu'il voulait dire s'étrangla dans sa gorge. C'était le nom de l'ami qu'il avait trahi et qui venait de risquer sa vie pour le sauver. Il put seulement deviner dans l'ombre la haute silhouette familière qui escaladait le siège du cocher. Après, il ne vit plus que les larges épaules qui lui cachaient toute autre chose. Jamais il ne s'était senti si seul, même pas cette nuit dans la masure abandonnée où il avait ruminé sa trahison. Il avait alors la compagnie de ses mauvaises pensées, les souvenirs des jours passés et l'espérance d'un triomphe détestable. Maintenant, il n'avait plus rien, rien que cette ombre indistincte devant lui qui semblait s'effacer dans l'obscurité comme ses espoirs, son honneur et sa joie d'être vivant et libre.

Il y avait un peu de lumière dans le ciel lorsque la charrette tourna brusquement à gauche et continua son chemin avec difficulté sur un sol jonché de cailloux. Devinne rampa à quatre pattes jusqu'à l'arrière de la voiture et, s'accroupissant, il mit la tête hors de la bâche. Même dans l'obscurité, il lui sembla reconnaître les lieux. À sa droite, il pouvait voir les lumières de ce qui devait être une petite ville, mais la charrette, suivant toujours le chemin raboteux, fit un détour jusqu'à laisser derrière elle les lumières. Ce devait être le Perray et on le menait à la maison qui servait de quartier général à la ligue du Mouron Rouge.

La charrette se rangea et on entendit un lointain « Hello ! » suivi de la question anxieuse : « Tout va bien ? » C'était la voix de Jimmy Holte, Froggie. Il venait de la maison en courant et balançant une lanterne.

La réponse vint, donnée par une voix que Devinne pensait ne plus devoir entendre :

– Tout va bien.

Un moment plus tard, il vit Blakeney à ses côtés.

– Pouvez-vous descendre, ou dois-je vous aider ?

Devinne était toujours accroupi, mais il ne pouvait pas bouger, pas tout de suite. Son regard cherchait le visage de Sir Percy.

– Percy… murmura-t-il, et un sanglot l'étouffa.

– Du courage, mon garçon, répondit Blakeney, maîtrisez-vous, Froggie ne sait rien.

Froggie s'approchait maintenant. Il commença à parler. Devinne ne comprenait pas ce qu'il disait, mais il fit un effort pour sortir de la voiture. Holte cria joyeusement « Hello, Johnnie ! » et Blakeney dit :

– Devinne est un peu ankylosé, il a été assez maltraité à Choisy.

Là-dessus, Holte prit Devinne par le bras pour le mener à la maison.

– Restez-vous cette nuit ? demanda-t-il à son chef.

– Oui, nous ne pouvons faire beaucoup de chemin avec ce temps. La neige cessera vers minuit et la lune se lèvera. Si elle ne se lève pas, nous partirons à l'aube. Continuez, Froggie, ajouta-t-il, il me faut panser les chevaux ; je suppose que vous avez quelque chose à nous donner à manger.

– Du pain rassis et du porc froid, répondit Holte pardessus son épaule, et même du vin aigre, je suis allé au marché ce matin.

Blakeney mena les chevaux derrière la maison tandis que Holte guidait Devinne jusqu'au perron. Il était de ces hommes qui ne peuvent se passer de parler et il commença aussitôt : « Vous savez, bien entendu, et – Blakeney vous l'a dit, je suppose ?… » Et ceci et cela. Devinne, qui n'était au courant de rien, ne comprenait qu'à moitié. Enfin, il se trouva assis devant un feu de bois tandis que Holte continuait à bavarder.

Blakeney revint. Il demanda :

– À quelle heure Ffoulkes et Pradel sont-ils venus ?

– De bonne heure ce matin ; je ne peux vous dire l’heure exacte ; ma montre, le diable l’emporte ! s’était arrêtée.

– Ils n’avaient pas eu d’ennuis ?

– Aucun ennui. Je leur ai vite donné les chevaux frais que j’avais pour eux, vous savez, ceux de la voiture, et ils sont repartis. J’ai demandé à Ffoulkes comment vous étiez arrivé à faire évader le Français – c’est quelqu’un de très bien à ce qu’il m’a paru ; tout à fait calme – mais pardieu, d’après Ffoulkes, la façon dont vous avez monté cette affaire…

– Était très simple, interrompit Blakeney. Vous êtes un bon garçon, Froggie, mais vous êtes bavard. Si vous nous donniez à manger ? Devinne meurt de faim et moi aussi.

– Bien, bien ! répondit Holte avec bonne humeur.

Et il alla vers la porte, mais il s’arrêta tout à coup :

– Je vous raconterai tout, Johnnie, dit-il, exactement comme Ffoulkes me l’a raconté. Je vous dis que c’est ni plus ni moins…

Il fut interrompu par son chef qui lui jetait un chapeau à la tête en disant :

– Si vous ne nous servez pas tout de suite ce magnifique souper, je vous mets aux fers pour désobéissance.

Holte sortit et les deux autres restèrent face à face. Blakeney se dirigea vers la fenêtre et contempla la nuit et la neige qui tombait très épaisse. Devinne se leva et traversa la pièce. Il tendit la main, une main moite et tremblante. Il prit la main de Percy qui pendait à son côté et avec un sanglot déchirant y posa son front qui brûlait.

– Percy, murmura-t-il, pour l'amour de Dieu, dites quelque chose…

– Que puis-je dire, mon cher petit ?… répondit Blakeney en retirant doucement sa main. Que je n'ai pu supporter de laisser un gentilhomme anglais, le fils de mon vieil ami, aux mains de ces hyènes.

– Comme vous devez me mépriser !

– Je ne méprise personne, Johnnie. J'ai vu trop de peines, d'enthousiasmes déçus et de crimes, pour ne pas comprendre beaucoup de choses dont je n'aurais même pas rêvé auparavant.

– Il n'y a pas au monde un crime plus affreux que le mien.

– Ni de pire châtiment que celui que vous allez subir.

– Mon Dieu, pourquoi avez-vous risqué votre vie si précieuse pour sauver la mienne qui est celle d'un misérable ?

Blakeney éclata de rire :

– Pourquoi ? pourquoi ? Je n'en sais rien, Johnnie. Demandez à Ffoulkes, il vous donnera une raison sentimentale. Demandez à Tony, il vous dira que c'était par jeu, et je ne suis pas sûr que mon vieux Tony ne soit pas dans le vrai. Je vous remercie, Johnnie, d'avoir servi de prétexte à une des aventures les plus réjouissantes que j'aie jamais connues.

Devinne tomba sur une chaise et cacha son visage dans ses mains.

– Tous vont avoir horreur de moi !

– Il faudra vous faire une raison, mon petit, là-dessus et sur d'autres sujets aussi. En tout cas, votre père ne sait rien et ne saura jamais rien. Et puis… l'Angleterre est en guerre avec la France, donc vous savez ce qu'il vous reste à faire.

– Percy… je…

– Assez maintenant. Holte revient avec le banquet.

Les trois jeunes gens s'assirent et mangèrent leur pain et leur viande arrosés d'un vin chaud qui les ragaillardit. Blakeney était follement gai :

– J'aurai voulu vous faire voir le misérable voyou qui, contre sa volonté, a incarné le Mouron Rouge ! Je regretterai jusqu'à mon dernier jour de ne pas avoir été là lorsque ce cher monsieur Chambertin contempla sa superbe apparence et dut convenir que ce n'était pas celle de son ami Sir Percy Blakeney.

Holte bavarda beaucoup, posa des quantités de questions, et Devinne, malade d'esprit et de corps, alla vite se reposer dans une chambre où restait un lit à roulettes où il avait souvent couché aux anciens jours heureux. Il s'assit sur le bord et, la tête enfouie dans ses mains, pleura comme un enfant.

41

Épilogue

Souvent, le rideau une fois tombé sur le dernier acte de la pièce, comédie ou tragédie, on désirerait jeter un coup d'œil sur la scène où l'on a éteint les feux de la rampe. Un moment auparavant elle était pleine de lumière, d'animation, de cette atmosphère tendue qui imprègne la scène finale et, maintenant, il n'y a plus que les machinistes qui glissent comme des fantômes dans un éclairage diffus, le régisseur qui parle aux charpentiers et aux électriciens, les petits rôles qui bavardent dans les coulisses tandis que les premiers rôles courent à leurs loges.

Il me semble, donc, que quelqu'un peut désirer revoir les acteurs qui ont joué un rôle dans l'étrange histoire qui vient de vous être contée et dont les protagonistes sont un jeune traître et un aventurier insouciant. Il est aussi possible de savoir ce qu'il advint des rôles secondaires, de voir le Dr Pradel et sa jolie jeune femme, Cécile, dans leur petite maison de Kensington. Ils sont heureux au possible et aussi pauvres que le rat d'église proverbial, aussi pauvres que tous les malheureux Français qui ont dû chercher refuge en Angleterre. Quelquefois, l'un d'eux, particulièrement perspicace, tressaille en rencontrant une paire d'yeux bleus dont le regard nonchalant s'abrite derrière de lourdes paupières. C'est ce qui arrive à Cécile Pradel qui, lorsqu'elle rencontre ce regard, entend un certain rire léger, se rappelle soudain un jour de torture à la Rodière, une danse, la musique d'un rigaudon, un violoniste au visage maculé, à la voix claironnante, à l'étrange regard impérieux. Sont-ce la même voix et les mêmes yeux ? Non, ce n'est pas possible, et elle lève un regard qui s'excuse vers la haute silhouette de Sir Percy Bla-

keney, l'ami du prince de Galles, le dandy le plus parfait qui ait embelli une salle de bal et le petit-maître le plus étourdi qui ait amusé une compagnie.

Elle peut voir les plus grandes dames du pays se presser autour de lui en agitant leurs éventails et le supplier de répéter le refrain stupide qu'il jure avoir composé en nouant sa cravate :

Il court, il court le Mouron ;
Les Français le chercheront
Au ciel ou chez les damnés,
Et s'y casseront le nez.

Le plus souvent, la conversation au bal roule sur le Mouron Rouge et ses exploits, mais lorsque les dames tirent Sir Percy Blakeney de son demi-sommeil pour lui demander son avis sur le héros national, il essaie d'abord d'être poli et, dissimulant un bâillement, répond :

– Excusez-moi, sur mon honneur je préfère ne pas penser à ce diable d'homme.

Puis il se tourne vers ses amis et les appelle :

– Venez, Froggie, Ffoulkes, vous aussi, Tony ! Jouons tandis que les dames assises en rond adorent cette ombre maudite !

Non, ce dandy fatigué n'a pu jamais prendre l'apparence du violoniste en guenilles qui chargeait un homme sur son épaule juste à temps pour l'empêcher de causer une catastrophe, ou celle du sergent qui portait la marquise de la Rodière de la voiture à la maison isolée au bord de la route. Cependant, lorsque Sir Percy Blakeney quitte le bal, il y a une ombre dans les grands yeux violets de sa femme qui échange un regard avec le prince de Galles, et Cécile qui doit la vie au Mouron Rouge ne sait plus que penser.

Le lecteur curieux apprendra aussi que Blanche Levet, mariée à un charmant garçon, va être bientôt mère de famille ; que le Dr Pradel échangera un jour sa vie paisible en Angleterre pour la vie de travail qui l'attendra de nouveau à Choisy et à Manderieu.

Enfin il verra Saint-John Devinne, à son retour de la guerre, s'agenouiller devant le lit de mort de son père. Percy Blakeney est là. Les derniers mots du duc ont été :

– Percy, vous veillerez sur mon fils, n'est-ce pas ? Il a mauvaise tête, mais le cœur est bon et, Dieu merci, son honneur est sans tache.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Novembre 2008
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Vincent, Gilbert, Jean-Marc, Jocelyne, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.